

L'histoire exemplaire dans les *Mémoires d'outre-tombe*

Sindre Andenæs



Masteroppgave i fransk litteratur
ILOS
Det humanistiske fakultet

Veileder: Geir Uvsløkk

UNIVERSITETET I OSLO

15.05.18

L'histoire exemplaire dans les
Mémoires d'outre-tombe

© Sindre Andenæs

2018

L'histoire exemplaire dans les *Mémoires d'outre-tombe*

<http://www.duo.uio.no/>

Trykk: Reprosentralen, Universitetet i Oslo

Avant-propos

Le nombre de personnes qui m'ont aidé et soutenus au cours de la rédaction de ce mémoire aurait rempli plusieurs pages. Faute de place, je me bornerai ici à remercier les plus importants. Avant tout, je veux exprimer ma gratitude et mes remerciements les plus sincères à mon directeur de mémoire, Geir Uvsløkk. Sans ses conseils, son enthousiasme et son encouragement ce mémoire n'aurait jamais pu être écrit. Merci également à Gro Bjørnerud Mo, qui était ma directrice de mémoire pendant la première moitié de sa rédaction, et qui m'a fait découvrir la riche histoire de l'*exemplum*. Je tiens également à remercier à Jon Holm pour ses conseils perspicaces sur un écrivain peu connu en Norvège. Merci à Amanda Aaserud, Charlotte Vaillot Knudsen et Pierre Bigot qui ont lu des extraits de ce mémoire, et qui m'ont apporté de l'encouragement et des critiques stimulantes. Finalement, merci à Florent Charrier, qui ont lu le manuscrit dans son état final, et dont les corrections et les commentaires m'ont été d'une valeur inestimable dans l'achèvement de ce travail.

Table des matières

1	Introduction	3
2	Chateaubriand et son époque.....	8
	La vie de Chateaubriand.....	8
	L’histoire chez Chateaubriand : entre exemplarité et modernité ?.....	13
3	Le genre mémorialiste et les <i>Mémoires d’outre-tombe</i>	18
	L’histoire d’un genre mineur.....	18
	Le genre littéraire des <i>Mémoires d’outre-tombe</i>	22
4	Exemple historique : définitions et méthodologie.....	29
	<i>Exemplum</i> et exemples historiques	29
	Méthodologie	37
5	Chateaubriand et les exemples historiques.....	39
	Introduction : écriture de soi et écriture de l’histoire	39
	Lord Falkland, l’armée des princes et le pressentiment de l’avenir.....	41
	Bassompierre : « le dernier sujet du dernier roi »	47
	Conclusion du premier chapitre d’analyse	53
6	Les exemples historiques au temps de Chateaubriand : Révolutions et restaurations	55
	Les réincarnations de l’histoire	55
	Les exemples romains et les vices révolutionnaires.....	58
	Les chefs révolutionnaires et le danger de l’imitation historique	65
	Washington et Cincinnatus : la réincarnation des vertus romaines aux États-Unis.....	67
	« La nullité de ces temps » : la Restauration et la révolution de Juillet.....	69
	Les exemples historiques et la vie politique sous la Restauration	72
	La monarchie de Juillet et la « multitude de néant qui ne renaît plus ».....	75
	Conclusion du deuxième chapitre d’analyse	78
7	Napoléon et les exemples historiques	81
	Chateaubriand et Napoléon	81
	Napoléon et les héros et les criminels du passé	83
	Napoléon imitateur de l’histoire.....	90
	La vie de Napoléon comme exemple historique	95
	Conclusion du dernier chapitre d’analyse	100
8	Conclusion générale	101

Bibliographie des ouvrages cités et consultés 105

Abréviations

Essai : *Essai sur les révolutions* in *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, éd. Maurice Regard, Paris : Gallimard, 1978.

Génie : *Génie du christianisme* in *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, éd. Maurice Regard, Paris : Gallimard, 1978.

MOT : *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, t. I-II, Paris : Le livre de Poche, 2003-2004.

OC. : *Œuvres complètes*, t. I-XVIII, éd. Charles Augustin de Sainte-Beuve, Paris : Librairie Garnier Frères, 1911.

1 Introduction

François-René de Chateaubriand (1768-1848) est un homme dont la vie traverse la mort de la vieille société française et la naissance du monde moderne. Né sous le règne de Louis XV, dans un pays toujours sous l'Ancien régime, et mort quand la monarchie orléaniste est sur le point de s'effondrer sous les coups de la révolution de 1848, il vit dans un temps de changements historiques dramatiques, où le lien entre le passé et le présent semble se déchirer. Nous disons donc comme l'historien François Hartog que Chateaubriand vit « en une période de crise intense et des remises en question des rapports au temps »¹, dont ses *Mémoires d'outre-tombe* se donnent pour objectif d'écrire l'expérience. L'objectif principal de la présente étude est d'analyser le rôle du passé dans sa description de ces bouleversements historiques et des personnages qui y participent.

La rupture de la Révolution française engendre pour cet écrivain une nouvelle manière de penser l'histoire et surtout une nouvelle manière d'envisager son rapport au présent. Jean-Pierre Richard, dans son livre *Paysage de Chateaubriand* (1967) désormais classique dans la recherche sur Chateaubriand², est l'un des premiers à remarquer un développement dans la pensée historique de cet écrivain. Quand il publie son premier ouvrage en 1797, l'*Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française*, Chateaubriand semble penser qu'il est possible de se servir de l'histoire pour comprendre les changements historiques dont il est témoin. Dans cette étude comparative de la Révolution française, l'Histoire est par nature répétitive et l'homme « ne fait que se répéter sans cesse »³. Cette histoire circulaire fait « qu'on retrouve dans les révolutions anciennes et modernes, les personnages et les principaux traits de la révolution française »⁴. Or, Richard note que dans la réimpression de cet ouvrage en 1826, presque trente ans plus tard, une nouvelle préface et plusieurs notes indiquent que Chateaubriand abandonne cette conception circulaire de l'histoire au profit d'un « cercle expansif »⁵. L'histoire n'est plus répétitive ni tout à fait circulaire, et une approche qui

¹ HARTOG, *Régimes d'historicité – présentisme et expérience du temps*, Paris : Seuil, 2003, p. 77.

² Nous pouvons constater par exemple que quasiment tous les ouvrages sur Chateaubriand dans notre bibliographie font référence à ce livre.

³ *Essai*, p. 432.

⁴ *Essai*, p. 15.

⁵ Jean-Pierre RICHARD, *Paysage de Chateaubriand*, Paris : Seuil, 1967, p. 150.

cherche toujours des similitudes entre le passé et le présent produit nécessairement, selon Chateaubriand, des « rapprochements forcés, ridicules ou bizarres »⁶.

Cependant, Richard ne situe pas ce développement dans son contexte historique. Cette transformation de la pensée historique de Chateaubriand, d'une histoire toujours la même à une histoire qui produit des événements tout à fait nouveaux, est en fait conforme à une évolution plus générale dans l'historiographie de son époque. La fin du XVIIIème siècle et le début XIXème siècle est la période de la naissance de l'historiographie moderne. En partie inspirée par la rupture avec le passé de la Révolution française, l'époque de Chateaubriand est une période où la façon d'écrire l'histoire se change radicalement. Les historiens abandonnent l'ancienne historiographie, qui cherche dans un passé toujours similaire au présent des modèles dignes d'être imités, pour une conception plus moderne de l'histoire, qui cherche plutôt à étudier chaque époque dans son originalité.

L'historien allemand Reinhart Koselleck est l'un des premiers à décrire ce changement historiographique, dans un cours universitaire intitulé *Historia magistra vitae. Über die Auflösung des Topos im Horizont neuzeitlich bewegter Geschichte*, qui sera publié plus tard dans son livre *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten* (1979). Il soutient que jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, l'histoire est conçue comme « *a collection of examples* »⁷ (*exemplum*) dont l'objectif est d'être l'*historia magistra vitae* ou « *the great teacher of life* »⁸. L'histoire peut servir à instruire le présent à travers des exemples, tant qu'on vit dans « *a general historical continuum* »⁹, et c'est cette continuité que rompt la Révolution française. Koselleck remarque comme Richard que la réimpression de l'*Essai sur les révolutions* témoigne du fait que Chateaubriand ne pense plus qu'on peut se baser sur le passé pour prédire l'avenir, surtout à cause de la rupture historique de la Révolution française. Le passé, étant radicalement différent du présent, ne peut plus être le point de départ pour comprendre l'avenir : « *the French Revolution led to an unparalleled open future* »¹⁰.

Or, Koselleck n'effleure que le sujet du rapport qu'entretient Chateaubriand avec le l'histoire, et seulement pour décrire sa conception de la continuité du passé et l'avenir. Cette analyse est reprise et approfondie par l'historien François Hartog dans un article intitulé « Les anciens, les modernes, les sauvages ou le 'temps' des sauvages » (1994) où il décrit

⁶ *Essai*, p. 15.

⁷ Reinhart KOSELLECK, *Futures Past – On the Semantics of Historical Time*, trad. Keith Tribe, Princeton : PUP, 2004, p. 28.

⁸ KOSELLECK, *Futures Past*, p. 26.

⁹ KOSELLECK, *Futures Past*, p. 27.

¹⁰ KOSELLECK, *Futures Past*, p. 41.

plus précisément comment Chateaubriand semble en même temps abandonner et se tenir à l'histoire exemplaire et le fait qu'il vit dans un moment où l'*historia magistra vitae* « cesse d'être opératoire et se passer de lui n'est pas encore possible »¹¹. Cette analyse est considérablement développée dans son livre *Régimes d'historicité – Présentisme et expériences du temps* (2003), où il soutient que Chateaubriand se trouve en effet « pris entre deux ordres de temps »¹², entre une histoire exemplaire et une histoire moderne. Il vit donc dans une époque où la pertinence de l'histoire exemplaire n'est plus évidente, bien qu'il ne l'ait pas encore abandonnée.

C'est donc cette façon de comprendre le présent à travers les exemples du passé, dans une période où sa valeur est remise en question, que nous examinerons dans les mémoires de Chateaubriand. Mais qu'est-ce qu'un exemple ? Ni Koselleck, ni Hartog n'en donnent une définition précise. Sont-ils des descriptions, des noms, des anecdotes ou des citations ? Concernent-ils des personnages ou des événements historiques ? Le terme *exemplum* a en effet une histoire très complexe que Koselleck et Hartog ne semblent pas explorer dans leurs analyses. Ce terme vient d'une tradition rhétorique, et de nombreux théoriciens lui ont donné des définitions différentes au cours de l'histoire. Nous en donnerons aussi deux définitions dans ce mémoire, afin d'analyser les exemples historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

Nous analyserons le rôle de l'*exemplum* non pas comme un principe de l'historiographie, mais plutôt comme une technique rhétorique liée à l'illustration ou un modèle de comportement à imiter ou éviter. Nous analyserons ces deux fonctions que peuvent avoir les exemples historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe*, un ouvrage que Koselleck ne mentionne pas et sur lequel Hartog ne fait que quelques brèves remarques. Nous trouvons cette lacune surprenante ; étant donné que les mémoires de Chateaubriand sont son dernier ouvrage, une analyse qui se donne pour objectif d'analyser une évolution dans sa pensée historique devrait prendre en compte ce qui constitue effectivement le dernier mot de l'écrivain. Il nous semble que l'étude de l'exemple historique chez Chateaubriand, et surtout dans ses mémoires, n'a pas attiré l'attention des critiques jusqu'à présent. Ce mémoire tentera de combler cette lacune.

Étant donné cette problématique, quelle approche devrions-nous adopter dans notre étude ? Nous avons choisi de consacrer les trois premiers chapitres à des connaissances de base sur Chateaubriand, son œuvre et son époque, et nous ferons notre analyse des exemples

¹¹ François HARTOG, « Les anciens, les modernes, les sauvages ou le 'temps' des sauvages », *Chateaubriand : Le tremblement du temps*, éd. Jean-Claude Berchet, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1994, p. 198.

¹² HARTOG, *Régimes d'historicité*, p. 21.

historiques dans les trois derniers chapitres. Comme notre analyse est une analyse d'un ouvrage autobiographique, il ne nous semble ni possible ni désirable d'étudier le texte isolé de son écrivain et du contexte historique et politique dans lequel il fut écrit. Bien que Chateaubriand, ce « roi des égotistes »¹³ comme le caractérise Stendhal, se souciait beaucoup de sa propre personne, il était fortement engagé dans l'histoire et la politique de son temps. Par conséquent, nous avons choisi de commencer notre étude avec une introduction à la vie de Chateaubriand, ses différentes carrières, et son attitude face aux changements historiques de son époque. Par la suite nous étudierons de plus près les caractéristiques génériques du texte principal de notre corpus, les *Mémoires d'outre-tombe*. Les mémoires, traditionnellement considérés comme un genre mineur à cheval entre la littérature et l'histoire, n'ont pas attiré beaucoup d'attention théorique ni critique. Il nous semble donc important de donner une image plus précise du texte dans lequel nous analyserons les exemples historiques. Dans le troisième et le dernier de ces chapitres introducteurs, nous examinerons de plus près l'objet de notre étude : les exemples historiques. Nous examinerons différentes sortes d'exemples historiques qui ressemblent à ceux rencontrés dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et nous discuterons des considérations méthodologiques que nous devons prendre en compte dans une étude de ces exemples historiques.

Dans le premier chapitre de notre analyse, il nous semble naturel de commencer avec l'écrivain de l'ouvrage en question, et son rapport aux exemples historiques. Nous étudierons les exemples historiques que Chateaubriand utilise pour se décrire, dans une position historique sujette aux ravages du temps, mais aussi ses vertus en tant que gentilhomme et royaliste fidèle. Dans le deuxième chapitre, nous élargirons notre perspective, et nous verrons comment Chateaubriand utilise les exemples historiques pour décrire ses contemporains pendant respectivement la Révolution, l'Empire, la Restauration et finalement la révolution et la monarchie de Juillet. Chateaubriand se sert d'exemples historiques pour illustrer les vices des révolutionnaires, la justification historique de leurs crimes ainsi que l'absence d'intérêt des acteurs qui entrent en scène après l'événement capital qu'est la Révolution. Dans le dernier chapitre de notre analyse, nous considérons comment Chateaubriand se sert d'exemples historiques pour décrire Napoléon, un homme qui illustre d'une façon significative le potentiel et les problèmes de l'utilisation des exemples historiques. Chateaubriand admire et déteste à la fois l'empereur, et cela se manifeste dans les héros et les criminels historiques utilisés pour le décrire. Napoléon, en raison de son orgueil, refuse aussi

¹³ STENDHAL, *La vie de Henry Brulard*, Paris : Gallimard, 1973, p. 30.

d'apprendre par les exemples de l'histoire, ce qui le conduit à sa chute. Finalement, Napoléon est l'un des rares personnages dans les *Mémoires d'outre-tombe* dont le potentiel exemplaire pour le futur est expliqué. Sa vie contient des leçons importantes, mais le mythe qui se construit autour de lui rend difficile de discerner entre ses actions réelles et mythiques, et donc le choix des actions exemplaires à imiter ou éviter.

Finalement, avant de commencer, nous dirons quelques mots sur l'édition des *Mémoires d'outre-tombe* que nous utiliserons dans cette étude. Les différents chapitres de l'ouvrage ont été réécrits plusieurs fois au cours de la vie de l'écrivain, et les éditions posthumes du texte complet se sont souvent basées sur des manuscrits différents. Plusieurs éditions ont essayé d'en faire la version définitive, sans toujours respecter le plan initial de l'auteur. L'édition critique la plus récente, établie par Jean-Claude Berchet, est celle qui semble correspondre plus précisément à la « dernière volonté »¹⁴ du mémorialiste pour son ouvrage. Par conséquent, nous avons choisi d'utiliser cette édition dans notre étude, au lieu de l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade (1957). En outre, en incluant des nombreux éclaircissements sur des personnages historiques auxquels Chateaubriand fait référence, ce travail de Berchet nous semble indispensable pour notre analyse des exemples historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

¹⁴ Jean-Claude BERCHET, « Préface », *MOT*, t. I, p. XXXVIII.

2 Chateaubriand et son époque

La vie de Chateaubriand

Chateaubriand naît le 4 septembre 1768 à Saint-Malo en Bretagne, et meurt le 4 juillet 1848 à Paris. Sa vie commence sous le règne de Louis XV, dans la province de Bretagne, et finit sous la monarchie de Juillet, au début de la révolution de 1848. La vie de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* couvre une époque de bouleversements historiques profonds, pendant laquelle la vieille société française s'effondre et la nouvelle est en train de se constituer. Il évoque souvent au cours de ses mémoires ce sentiment d'appartenir à deux époques, celle de son enfance de l'Ancien régime et celle de la nouvelle société créée par la Révolution :

[...] j'ai été placé assez singulièrement dans la vie pour avoir assisté aux courses de la *Quintaine* et à la proclamation des *Droits de l'Homme* ; pour avoir vu la milice bourgeoise d'un village de Bretagne et la garde nationale de France, la bannière des seigneurs de Combourg et le drapeau de la révolution. Je suis comme le dernier témoin des mœurs féodales.¹⁵

C'est donc dans la société de l'Ancien régime avec ses « mœurs féodales »¹⁶ où grandit Chateaubriand. Il est le plus jeune de six enfants dans une famille qui, malgré son statut d'aristocrate, vit dans des conditions plutôt modestes. Après avoir habité à Saint-Malo, la famille s'installe au château de Combourg, que le père peut acheter grâce à son travail de commerçant. Le jeune Chateaubriand fait ses études au Collège de Dol puis au collège de Rennes, où il fait preuve de talent, surtout pour les langues classiques.

Malgré ses capacités académiques certaines, il peine à se choisir une carrière. Il considère d'abord une carrière ecclésiastique, une idée qu'il abandonne après peu de temps, puis il échoue dans son projet d'entrer dans la marine royale parce qu'il n'obtient pas le brevet d'aspirant nécessaire. Avant le commencement des troubles de la Révolution, il s'inscrit enfin à l'armée dans le régiment de Navarre. Son frère aîné le présente au roi Louis XVI, mais sa carrière à la cour, ainsi que sa carrière militaire, tournent court. Le jeune gentilhomme a un esprit assez solitaire et n'aime pas la vie de la cour. De plus, son régiment est dissous suite aux premiers troubles de la Révolution.

¹⁵ *MOT*, t. I, p. 165.

¹⁶ Pourtant, il n'est pas tout à fait correct d'appeler cette société « féodale », même si certaines structures féodales restent intactes au temps de Chateaubriand.

Quand apparaissent les premiers signes que la Révolution est sur le point d'éclater, il a vingt ans. Il assiste aux premiers troubles en Bretagne, liés à la convocation des États-Généraux, où il voit les premiers signes de la violence à venir. Il voit des amis mourir dans les émeutes, tués par les manifestants enragés. Arrivé à Paris à temps pour assister comme spectateur à la prise de la Bastille et à quelques séances de la nouvelle Assemblée nationale, il voit l'ancien régime politique français se dissoudre. Il ne prend que peu part à ces premiers événements de la Révolution, et il est plutôt un spectateur passif. Est-il conscient du fait que le monde de son enfance est sur le point de s'effondrer ? Au début, il semble que non : « Je n'avais ni adopté, ni rejeté les nouvelles opinions ; aussi peu disposé à les attaquer qu'à les servir, je ne voulus ni émigrer ni continuer la carrière militaire : je me retirai »¹⁷. Mais la violence des émeutes l'effraie et le choque, et il considère quitter le pays : « j'eus horreur des festins de cannibales, et l'idée de quitter la France pour quelque pays lointain germa dans mon esprit »¹⁸.

Chateaubriand part donc aux États-Unis en 1791, avec l'objectif de découvrir le passage du Nord-Ouest. Il renonce finalement à ce projet, mais le voyage lui permet de vivre un certain temps chez les indiens, une expérience qui fournira plus tard la matière à son roman *Atala* (1801) ainsi que son *Voyage en Amérique* (1827). De plus, il rencontre George Washington, et il découvre la république récemment née aux États-Unis, ce qui lui fait forte impression : « la vieille société finissante dans la jeune Amérique ; une république d'un genre inconnu »¹⁹. Quand il reçoit les nouvelles de la fuite et de l'arrestation de Louis XVI, il se décide à retourner en France. Aristocrate et royaliste, l'arrestation de la famille royale le transforme brusquement d'un simple spectateur en un acteur dans les événements de la Révolution, elle le « jeta sur le théâtre du monde »²⁰. Il retourne en France et s'engage dans les armées des princes exilés. Pourtant, cette carrière brève de soldat n'est qu'un échec. Après de nombreuses défaites des armées royalistes, et l'abolition de la royauté par la Convention, Chateaubriand renonce au projet de rétablir le roi sur le trône. Quand Louis XVI et la reine Marie-Antoinette sont enfin exécutés, ce projet est définitivement mort. Attristé et gravement malade, il s'exile en Angleterre où il reste de 1793 jusqu'à 1800. À Londres il est à l'abri des persécutions de la Révolution, mais sa famille, qui reste en France, n'est pas aussi chanceuse. Au cours de quelques années sanglantes, Chateaubriand perd son frère aîné, Jean-Baptiste de

¹⁷ *MOT*, t. I, p. 308.

¹⁸ *MOT*, t. I, p. 292.

¹⁹ *MOT*, t. I, p. 343.

²⁰ *MOT*, t. I, p. 413.

Chateaubriand (1739-1794), ainsi que son ami proche et le gendre de son frère, Chrétien Guillaume de Lamoignon de Malesherbes (1721-1794). Sa mère, sa sœur et sa femme sont également jetées en prison mais heureusement elles échappent toutes à la guillotine²¹.

Inquiet pour l'avenir de sa famille ainsi que celui de son pays, Chateaubriand reste en Angleterre pendant les dernières années de la Révolution. Il mène une existence très pauvre parmi les autres émigrés français, et gagne sa vie en enseignant le français et en faisant des traductions. C'est ici qu'il publie son premier ouvrage, un essai comparatif sur la Révolution française : *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française* (1797). Plein de désespoir, il ne voit dans la Révolution française qu'une répétition d'événements passés, un éternel cycle de violence sans capacité de changement. Cependant, une partie du pessimisme de ce texte, explique-t-il, doit être attribué à sa mauvaise santé à cette époque, et pas seulement à ses réflexions sur l'histoire²². Il est en effet sûr qu'il ne lui reste que quelques mois à vivre, à cause de la petite-vérole qu'il a attrapée pendant la guerre des princes.

Pourtant, il y a bientôt raison d'optimisme. Sa santé s'améliore, et quand la période révolutionnaire prend fin avec le coup d'État de Napoléon Bonaparte, cela lui permet enfin de retourner en France. Sous Napoléon, il sert pour un certain temps comme secrétaire pour l'ambassadeur français à Rome. Il est au début assez bienveillant envers le jeune consul, « cet homme puissant qui nous a tiré de l'abîme »²³, qui a su maîtriser les passions révolutionnaires et arrêter la violence. C'est aussi sous le règne de Napoléon que Chateaubriand commence ce qu'il considère comme sa carrière littéraire, avec la publication de son ouvrage apologétique, le *Génie du christianisme, ou beautés de la religion chrétienne* (1802). Dans la deuxième édition on trouve en effet une dédicace au premier consul²⁴. Cependant, sa carrière dans l'administration napoléonienne prend vite fin tout comme son admiration pour Napoléon. En 1804, quand Napoléon fait exécuter le duc d'Enghien, fils aîné de la branche royale des Bourbons, l'attitude royaliste de Chateaubriand ne lui permet plus de servir l'empereur, et il donne sa démission. Jusqu'à la fin de l'Empire il s'oppose à Bonaparte, qu'il caractérise dans ses mémoires comme « cet homme, dont j'admire le génie et dont j'abhorre le despotisme »²⁵.

²¹ Jean-Claude BERCHET, *Chateaubriand*, Paris : Gallimard, 2012, p. 240-241.

²² « Préface », *Essai*, p. 7.

²³ Cité in Jean-Paul CLÉMENT, *Chateaubriand : Biographie morale et intellectuelle*, Paris : Flammarion, p. 218.

²⁴ CLÉMENT, *Chateaubriand*, p. 218.

²⁵ *MOT*, t. I, p. 116.

Toujours légitimiste, il soutient Louis XVIII comme roi légitime de France, et accompagne celui-ci à Gand pendant les Cent-Jours.

Après la défaite finale de Napoléon et son bannissement à Sainte-Hélène, Chateaubriand entreprend une carrière politique encore plus active. Pendant l'époque tumultueuse de la Restauration, il remplit plusieurs fonctions dans le gouvernement ainsi que dans la Chambre des députés : en 1815, il est nommé ministre d'État et élu pair de France dans la Chambre des députés ; de 1821 jusqu'au 1829, il est ambassadeur successivement à Berlin, à Londres et à Rome, et il sert comme ministre des affaires étrangères de 1823 à 1824. Politiquement, il est difficile à classer. Ses opinions politiques, surtout en ce qui concerne l'héritage de la Révolution et le rôle du roi dans la nouvelle société, est un assemblage de diverses idées royalistes et libérales. Il cherche toujours à définir ce qu'il faut conserver de la Révolution et ce qu'il faut rejeter, et comment il faut adapter la politique au nouveau monde qui est en train de naître. Ses dispositions politiques semblent être beaucoup influencées par la rupture de la Révolution, et l'impossibilité de revenir en arrière dans l'histoire :
« L'immobilité politique est impossible ; force est d'avancer avec l'intelligence humaine »²⁶.

Pourtant, un aspect de ses positions politiques reste constant pendant tout ce temps. Dès le début de la Révolution jusqu'à sa mort il demeure un royaliste et légitimiste fidèle, attaché à la branche de la famille royale des Bourbons. Comme le constate Jean-Claude Berchet, pour Chateaubriand « la légitimité ne saurait être qu'historique »²⁷, et en tant que royaliste, Chateaubriand évoque les droits historiques de la royauté pour défendre la légitimité des Bourbons. Cependant, cette loyauté ne penche jamais vers la servilité et il n'a pas peur de critiquer les excès de la monarchie. Par conséquent son rapport avec le roi n'est pas sans problèmes, notamment avec la publication de son pamphlet *La Monarchie selon la Charte* (1816), son « catéchisme constitutionnel »²⁸, où il prend une position plutôt libérale en soutenant une monarchie constitutionnelle. Cela provoque l'irritation de Louis XVIII, qui le fait renvoyer de son poste de ministre d'État²⁹. Ce dernier épisode est révélateur de la difficulté de la position politique de Chateaubriand à cette époque. Occupant une position politique entre les royalistes et les libéraux, cela lui vaut des attaques des deux côtés. Pour les royalistes les plus acharnés, les « ultras », il est trop libéral, parce qu'il soutient une monarchie constitutionnelle et parce qu'il est défenseur de certains droits acquis pendant la

²⁶ MOT, t. I, p. 391.

²⁷ BERCHET, *Chateaubriand*, p. 544.

²⁸ MOT, t. II, p. 18.

²⁹ BERCHET, *Chateaubriand*, p. 585.

Révolution, comme la liberté de presse. Pour les libéraux il est trop conservateur, car il est toujours attaché aux Bourbons et à l'Église catholique.

Pendant cette carrière politique de 1815 à 1830 il demeure un défenseur fidèle, mais désillusionné, des Bourbons. Il soutient Louis XVIII et ensuite son frère Charles X après la mort de Louis XVI, mais il a une conscience aiguë de la médiocrité des nouveaux rois. Quand les troubles de la Révolution de Juillet éclatent, il essaie en vain de maintenir Charles X sur le trône. Après son abdication et la proclamation de Louis-Philippe d'Orléans comme roi des Français, Chateaubriand démissionne de toutes ses fonctions dans le gouvernement et dans la Chambre des députés. La chute de Charles X clos ainsi sa carrière politique, et il se rend compte plus tard que la monarchie n'est qu'une forme de gouvernement désuète, qui n'est plus valable dans la nouvelle société. Après tant de défaites de la monarchie française, Chateaubriand dit vers la fin de ses mémoires : « il faut en conclure que ce n'est pas la république qui est impossible, mais la monarchie »³⁰. Les années suivantes, il va tout de même militer en vain pour le retour des Bourbons sur le trône de France, mais il ne réussit jamais dans son projet. Quand il meurt le 4 juillet 1848, le régime orléaniste va également s'effondrer, au cours de l'un des nombreux troubles politiques français du XIX^{ème} siècle.

La vie de Chateaubriand est donc très diverse, et englobe des bouleversements historiques, politiques et littéraires majeurs dans l'histoire de France. Gentilhomme, il assiste aux dernières séances du parlement de Bretagne, et il conserve la mémoire de la culture de l'Ancien régime. Soldat, il participe aux guerres des émigrés pour rétablir Louis XVI sur le trône. Voyageur, il observe les mœurs et les libertés des indiens en Amérique, et les lieux d'origine de la chrétienté dans l'Orient. Écrivain, il est un des fondateurs du romantisme français. Apologiste, il défend les valeurs d'un catholicisme passionné et spirituel, dans un temps où l'église perd son influence dans la société française. Homme politique, il défend toujours la royauté qu'il considère comme légitime. Il résume sa vie de la manière suivante, vers la fin de ses mémoires :

Dans chacune de mes trois carrières je m'étais proposé un but important : voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire ; littérateur, j'ai essayé de rétablir le culte sur ses ruines ; homme d'État, je me suis efforcé de donner au peuple le système de la monarchie pondérée, de replacer la France à son rang en Europe, de lui rendre la force que les traités de Vienne lui avait fait perdre ; j'ai du moins aidé à conquérir celle de nos libertés qui vaut toutes, la liberté de presse.³¹

³⁰ *MOT*, t. II, p. 945.

³¹ *MOT*, t. II, p. 1026.

Sa vie et ses carrières suivent les changements de la Révolution, les guerres Napoléoniennes et la Restauration, dans une France qui est en train de douloureusement se constituer en un régime politique moderne. Il vit la rupture historique de la Révolution, et cela a des conséquences pour ses idées politiques, mais encore plus important, pour ses idées historiques.

L'histoire chez Chateaubriand : entre exemplarité et modernité ?

Nous avons esquissé les principaux événements de la vie de Chateaubriand, et nous décrivons maintenant son rapport avec ces événements en tant qu'historien. Nous n'évoquerons pas la totalité de la pensée historique de Chateaubriand, mais seulement les idées qui sont pertinentes pour notre problématique, c'est-à-dire la possibilité des exemples du passé pour éclairer le présent et l'avenir. Comme nous avons constaté, Reinhart Koselleck et François Hartog soutiennent que la Révolution française met en doute la fonction exemplaire de l'histoire, et que cela a un impact sur les idées historiques de Chateaubriand. Toutefois, il n'est pas conscient de cette rupture historique dès le début de la Révolution, et sa conception d'histoire se transforme au cours de sa vie. Nous examinerons ici plus en profondeur ce changement tracé par Koselleck et Hartog, et comment sa conception de l'histoire se transforme d'une histoire qui peut servir à comprendre le présent par des exemples, à une conception plus moderne de l'histoire.

En premier lieu, nous étudierons ses idées relatives à l'événement qui est décrit comme le destructeur de la capacité exemplaire de l'histoire : la Révolution française. Comme nous avons écrit à propos des premiers troubles en Bretagne et de la prise de la Bastille, Chateaubriand ne semble pas être conscient de l'importance de la Révolution française au début, ni son originalité en tant qu'événement historique ni comme une rupture avec le passé. Quand il commence sa carrière d'écrivain en 1797, en publiant son *Essai sur les révolutions*, il inscrit justement la Révolution dans une continuité historique, comme une répétition d'événements similaires sans beaucoup d'originalité³². Le titre indique déjà cette position

³² Comme le remarque Malcolm Scott, Chateaubriand n'est pas le seul à rédiger un tel ouvrage comparatif à l'époque. Divers écrivains comme l'abbé Guillon avec son *Parallèle des révolutions* (1792) ou l'abbé de Bévry avec son *Parallèle des révolutions des siècles précédents avec celle actuelle* (1793) écrivent des ouvrages avec une approche comparative similaire, ce qui indique un courant culturel plus général. Voir Malcolm SCOTT, *Chateaubriand : The Paradox of Change*, Oxford: Peter Lang, 2010, p. 37.

théorique et historiographique sur le sujet : Chateaubriand parle de révolutions au pluriel, ce qui montre déjà le manque d'originalité de l'événement.

Dans son essai, Chateaubriand entend le terme de « révolution » dans un sens très large, ce qui lui permet d'établir de nombreux parallèles entre la Révolution française et divers événements du passé. Selon Chateaubriand, il y a cinq révolutions « antiques » et sept révolutions « modernes » :

[...] l'établissement des républiques en Grèce ; leur sujétion sous Philippe et Alexandre, avec les conquêtes de ce héros ; le chute des rois à Rome, la subversion du gouvernement populaire par les Césars ; enfin le renversement de leur empire par les Barbares. [...] La république de Florence, celle de la Suisse, la Ligue sous Henri IV, l'union des provinces Beligiques, les malheurs de l'Angleterre durant la règne de Charles I^{er}, et l'érection des États-Unis de l'Amérique en nation libre [...]³³

Nous pouvons constater que certains de ces événements sont des événements historiques qu'on nomme aujourd'hui des révolutions, comme « The Glorious Revolution » en Angleterre ou la guerre d'indépendance américaine. Pourtant, pour un lecteur moderne, le nombre d'événements classés comme des révolutions peut paraître surprenant. La raison pour laquelle Chateaubriand évoque un tel nombre de révolutions est liée au sens qu'il confère à ce terme : « une conversion totale du gouvernement d'un peuple, soit du monarchique au républicain, ou du républicain au monarchique »³⁴. En effet, cette définition semble liée à la signification du mot « révolution » au XVIII^e siècle. Chateaubriand semble toujours être pris entre les deux sens de la définition du mot « révolution » qui est courant au XVIII^e siècle : « l'une conforme au sens originellement astronomique du terme, renvoyant à l'idée d'un retour à des formes antérieurs de gouvernement, et l'autre correspondant à celle d'un ébranlement politique ponctuel »³⁵. Comme il indique par sa définition d'une « révolution » comme un changement républicain ou monarchique, cela n'implique pas forcément une rupture avec le passé, mais aussi bien un retour à un régime politique plus ancien. Quand Chateaubriand écrit son essai, la Révolution peut donc toujours être un retour à un régime plus ancien, et pas forcément une rupture avec le passé dans la constitution d'un régime politique totalement neuf.

Ainsi, Chateaubriand ne considère pas la Révolution comme une rupture radicale avec le passé, mais plutôt comme sa continuité, presque une répétition d'évènements similaires, entre autres dans l'histoire grecque : « la majorité des choses qu'on voulait faire passer pour

³³ *Essai*, p. 48

³⁴ *Essai*, p. 48.

³⁵ Bertrand AUREAU, *Chateaubriand penseur de la Révolution*, Paris : Honoré Champion, 2001, p. 11.

nouvelles dans la Révolution française, se retrouve presque à la lettre dans l'histoire des grecs d'autrefois »³⁶. Nous avons donc affaire à une histoire répétitive, en quelque sorte cyclique, où les mêmes types d'évènements se produisent et se reproduisent sans cesse : « l'homme, faible dans ses moyens et son génie, ne fait que se répéter sans cesse ; [...] il circule dans un cercle, dont il tâche en vain de sortir »³⁷. Comme le note François Hartog, cette idée d'une histoire toujours la même, dont on peut toujours trouver des parallèles et similitudes dans le passé, ressemble fortement au modèle de l'histoire exemplaire de l'*historia magistra vitae*³⁸. À cause de la similitude entre passé et présent, l'historien peut toujours trouver des exemples dans le passé pour comprendre son présent. La conception d'une histoire répétitive et circulaire permet à Chateaubriand de trouver des exemples historiques afin de comprendre les événements dont il est témoin. Dans l'introduction de l'essai il dit aussi que c'est l'objectif de son ouvrage : « Je n'ai donc saisi que les grands traits, ceux qui offrent des leçons à suivre ou des exemples à imiter »³⁹.

Cette conception de l'histoire change cependant au fur et à mesure que Chateaubriand se rend compte de l'originalité de la Révolution et la rupture historique qu'elle constitue. Néanmoins, il est difficile d'établir exactement quand se produit ce changement. Reinhart Koselleck note que cette conception d'une histoire répétitive a changé en 1826, quand l'*Essai* est publié à nouveau⁴⁰. Dans la nouvelle préface et dans les nombreuses notes, Chateaubriand cherche à donner une nouvelle opinion sur un de ses ouvrages de jeunesse. Nous pouvons clairement constater que son attitude s'est considérablement transformée, et déjà dans la préface, il critique assez sévèrement ses idées anciennes : « Qu'ai-je prétendu prouver dans l'*Essai* ? *Qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil*, et qu'on retrouve dans les révolutions anciennes et modernes, les personnages et les principaux traits de la révolution française »⁴¹. Il constate qu'un tel projet doit nécessairement créer des « rapprochements forcés, ridicules ou bizarres »⁴². Mais s'il a abandonné la conception d'une histoire répétitive qui fournit des exemples qui peuvent servir à comprendre le présent, qu'y a-t-il de nouveau dans les idées de Chateaubriand dans la nouvelle édition ?

³⁶ *Essai*, p. 432.

³⁷ *Essai*, p. 432.

³⁸ HARTOG, *Régimes d'historicité*, p. 84.

³⁹ *Essai*, p. 49.

⁴⁰ KOSELLECK, *Futures Past*, p. 41.

⁴¹ *Essai*, p. 15.

⁴² *Essai*, p. 15.

Chateaubriand retient toujours des éléments de son ancienne idée d'une histoire cyclique, mais celle-ci se trouve transformée. L'histoire est toujours en grande partie répétitive, mais elle peut aussi produire des personnages et des événements nouveaux et originaux :

Le génie de l'homme ne circule point dans un cercle dont il ne peut sortir. Au contraire (et pour continuer l'image), il trace des cercles concentriques qui vont en s'élargissant, et dont la circonférence s'accroît sans cesse dans un espace infini. M'obstinant dans l'*Essai* à juger le présent par le passé, mesurant le monde moderne au monde ancien, je déduis bien les conséquences, mais je pars d'un mauvais principe ; je nie aujourd'hui la *majeure* de mes raisonnements et tous ces raisonnements tombent à terre.⁴³

L'histoire n'est plus tout à fait circulaire mais plutôt « un cercle *expansif* »⁴⁴, comme remarque Jean-Pierre Richard. L'histoire peut donc produire du nouveau, quoique lentement, et toujours avec un degré de répétition. Cette nouvelle conception d'histoire admet la possibilité d'évolution et de changement dans l'histoire, mais en même temps elle met en doute la continuité de l'histoire et donc la pertinence du passé historique pour le présent de Chateaubriand.

La Révolution française crée une société qui est radicalement différente du passé, et cela implique que le passé ne peut pas forcément servir à la comprendre. Au tournant du XVIII^e siècle, les historiens ne regardent plus vers le passé pour comprendre le présent, mais plutôt pour étudier le passé comme un objet en soi, dans son originalité, sans valeur ou fonction d'exemple. L'histoire moderne « abandonne l'*exemplum* et s'attache au caractère unique de l'évènement »⁴⁵, comme le constate Hartog. En ce sens, Chateaubriand participe à l'évolution générale de l'historiographie occidentale. Dans la conclusion de ses mémoires, écrits en 1841, on trouve une citation qui est très révélatrice de sa nouvelle conscience historique, et de son attitude face à la rupture qu'a créé la Révolution : « Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue »⁴⁶. Cette image du fleuve se trouve aussi dans un autre extrait de ses mémoires, quoique plus brutale : « franchis le fleuve de sang qui sépare à jamais le vieux

⁴³ *Essai*, p. 432.

⁴⁴ RICHARD, *Paysage*, p. 150.

⁴⁵ HARTOG, *Régimes d'historicité*, p. 85.

⁴⁶ *MOT*, t. II, p. 1027.

monde dont tu sors, du monde nouveau à l'entrée duquel tu mourras »⁴⁷. Le monde de l'Ancien régime et le nouveau monde sont séparés par un l'évènement violent qu'est la Révolution française.

Quelles sont les conséquences de ce changement pour la conception de l'histoire exemplaire ? Dans son dernier ouvrage historique, les *Études historiques* (1831), Chateaubriand semble avoir définitivement abandonné la conception d'une histoire exemplaire : « Les anciens avoient conçu l'histoire autrement que nous ; ils la regardoient comme un simple enseignement [...] pourvu qu'il y eût un fait vrai ou faux à raconter, que ce fait offrît un grand spectacle ou une leçon de morale et de politique, cela leur suffisoit »⁴⁸. L'histoire des anciens sert à instruire, le passé sert à comprendre le présent, et cela est caractérisé comme une conception de l'histoire différente de celle de Chateaubriand et ses contemporains.

Où dans cette évolution de la pensée historique de Chateaubriand devons-nous situer les *Mémoires d'outre-tombe* ? Il ne nous semble pas possible de parler d'une seule conception de l'histoire dans cet ouvrage : les mémoires sont rédigés de 1811 à 1841 et décrivent toute la vie de l'écrivain, et il ne nous semble pas possible de les diviser dans un *avant* et un *après* en ce qui concerne sa conception de l'histoire exemplaire. Comme le soutient François Hartog, Chateaubriand est « pris entre deux ordres du temps et tiraillé entre deux régimes d'historicité : l'ancien et le nouveau, le régime moderne »⁴⁹, c'est-à-dire entre une histoire exemplaire et une histoire moderne, il nous semble naturel que nous trouvions un mélange de ces deux conceptions de l'histoire dans ses mémoires. Chateaubriand n'abandonne pas entièrement l'idée d'une histoire circulaire, cette idée qui semble être la base de l'utilisation de l'histoire exemplaire. Sa nouvelle conception de l'histoire comme un cercle « expansif », produisant des personnes et des événements similaires et différents du passé, lui permettrait parfois comprendre son temps à travers les exemples du passé. Par conséquent, il nous semble que l'abandon de l'histoire exemplaire n'est pas si net en ce qui concerne les *Mémoires d'outre-tombe*, et nous montrerons au cours de cette étude que l'histoire peut toujours servir comme exemple, malgré la rupture de la Révolution.

⁴⁷ *MOT*, t. I, p. 286.

⁴⁸ « *Études historiques* », *OC.*, t. IX, p. 6.

⁴⁹ HARTOG, *Régimes d'historicité*, p. 21.

3 Le genre mémorialiste et les *Mémoires d'outre-tombe*

L'histoire d'un genre mineur

Tournons maintenant le regard vers le texte principal de notre corpus : les *Mémoires d'outre-tombe*. Chateaubriand commence l'écriture de ses mémoires sous l'Empire en 1811, alors dans la disgrâce à cause de son opposition à Napoléon, et il les achève en 1841⁵⁰, en tant que partisan désillusionné des Bourbons durant la monarchie de Juillet. Cet ouvrage est loin d'être son seul projet littéraire de cette période, mais il y travaille presque sans cesse, avec quelques pauses brèves, pendant trente ans. Comment pouvons-nous définir cet ouvrage, qui non seulement raconte la vie de l'écrivain, mais qui englobe également les plus importants événements de l'histoire de son époque ? Son titre indique déjà quel est le genre littéraire du texte, « mémoires », mais quels sont au juste les traits spécifiques de ce genre ? Dans ce chapitre, nous ferons une esquisse de l'histoire de ce genre dans lequel Chateaubriand s'inscrit, et nous en décrirons ses plus importantes caractéristiques. Nous montrerons que la nature mi-historique et mi-littéraire de ce genre permet à l'écrivain de se décrire lui-même ainsi que ses contemporains, et par conséquent, il peut utiliser les exemples historiques à ce dessein.

En écrivant ses mémoires, Chateaubriand s'inscrit en effet dans une longue tradition littéraire, qui en France remonte au moins jusqu'au Moyen Âge. Dans l'histoire littéraire française on trouve des mémorialistes connus qui décrivent tous les événements importants des époques historiques dont ils sont témoins : Philippe de Commines (1447-1511)⁵¹ pendant la Guerre de cent ans, le maréchal de Bassompierre (1546-1646)⁵² lors des guerres de Religion, le cardinal de Retz (1613-1679)⁵³ pendant la Fronde ou encore le duc de Saint-

⁵⁰ « J'ai commencé à écrire ces *Mémoires* à la Vallé-aux-Loups le 4 octobre 1811 ; j'achève de les relire en les corrigeant à Paris ce 25 septembre 1841 ». *MOT*, t. II, p. 999.

⁵¹ Philippe de COMMYNES, *Mémoires*, éd. Joël Blanchard & Michel Querueil, Paris : Le livre de poche, 2001.

⁵² François de BASSOMPIERRE, *Journal de ma vie – Mémoires du maréchal de Bassompierre*, t. I-IV, Paris : Vve Jules Renouard, 1870-1877. <<http://gallica.bnf.fr>> Consulté le 11.04.18.

⁵³ Jean François Paul de Gondi de RETZ, *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I-III, Paris : Le club français du livre, 1949.

Simon (1675-1755)⁵⁴ qui décrit sa vie sous le règne de Louis XIV. Mais malgré la popularité de ces écrivains, Marc Fumaroli constate que ce genre n'a pas été considéré comme un genre littéraire important, mais plutôt « un genre narratif réputé mineur et négligeable »⁵⁵. Les mémoires ont sans doute joué un rôle important dans l'histoire littéraire de France, mais si on en juge par l'absence de traités esthétiques lui étant consacrés ou le nombre de théoriciens qui se sont souciés d'en établir les règles, il semble qu'il n'a pas été considéré comme un genre important. On ne trouve pas de règles esthétiques concernant les mémoires telles qu'on en trouve pour les genres considérés comme importants, comme la tragédie ou l'épopée, ou même la comédie. Les mémoires se trouvent en quelque sorte en marge des débats historiographiques et littéraires.

Ce manque d'intérêt théorique pour les mémoires tient vraisemblablement de la difficulté de les classer, en raison de leur statut mi-historique et mi-littéraire. Didier Masseau remarque qu'au XVII^e siècle, le roman et l'histoire « n'appartiennent ni l'un ni l'autre à un genre clairement constitué »⁵⁶, et il n'est donc pas surprenant que le statut des mémoires soit encore plus flou. Cependant, à l'époque classique, nous pouvons observer quelques écrivains qui se soucient des caractéristiques formelles et esthétiques des mémoires, mais plutôt pour tracer ses limites à l'égard de l'histoire, et non pas pour étudier les mémoires en soi. L'histoire est conférée un statut très important à cette époque, et Marc Fumaroli caractérise l'histoire au XVII^e siècle comme « le genre le plus noble parmi les genres en prose, comme l'épopée est le genre le plus noble en vers »⁵⁷. François la Mothe le Vayer (1588-1672) remarque dans son *Discours de l'histoire* (1638) que « Tous les maîtres ont convenu que l'histoire estoit une des principales parties de l'art oratoire »⁵⁸. Toutefois, la France n'a pas encore eu un grand historien, comme par exemple Père Le Moyne le constate : « Je le répète à notre honte, jusqu'icy nous n'avons pas eu d'historien en nostre langue qui se puisse dire Historien parfait », mais il ajoute par la suite que « Les faiseurs de Journaux, de Mémoires ne nous manquent point [...] »⁵⁹. La France a donc beaucoup d'écrivains de mémoires, ce genre inférieur, mais aucun historien satisfaisant.

⁵⁴ Louis de Rouvroy de SAINT-SIMON, *Mémoires, suivi de Additions au journal de Dangeau*, éd. Yves Coirault, t. I-VIII, Paris : Gallimard, 1983-1988.

⁵⁵ Marc FUMAROLI, « Histoire et mémoires » in *Chateaubriand mémorialiste. Colloque du cent cinquantième (1848-1998)*, éd. Jean-Claude Berchet & Philippe Berthier, Genève : Droz, 2000, p. 11.

⁵⁶ Didier MASSEAU, « Histoire et roman au XVII^e siècle : la querelle des théoriciens. Polémique stérile ou débat fécond », *XVII^e siècle* 246, 2010, p. 163.

⁵⁷ Marc FUMAROLI, « Les mémoires du XVII^e siècle au carrefour des genres en prose », *XVII^e siècle* 94-95, 1972, p. 8.

⁵⁸ Cité in FUMAROLI, « Les mémoires du XVII^e siècle », p. 8.

⁵⁹ Cité in FUMAROLI, « Les mémoires du XVII^e siècle », p. 8.

Néanmoins, malgré ce manque d'intérêt des théoriciens littéraires et historiographiques pour le genre des mémoires, il occupe une place centrale dans l'histoire littéraire de France. Dans le *Génie du christianisme*, Chateaubriand écrit même que ce genre est en quelque sorte une spécialité française, et il se demande : « [...] pourquoi avons-nous que des mémoires au lieu d'histoire, et pourquoi ces mémoires sont-ils pour la plupart excellents ? »⁶⁰. Nous voyons ici le même constat que le Père Le Moyne sur la situation de l'histoire en France. Chateaubriand explique que l'amour des détails permet au Français de faire des bons mémoires, mais que cela ne suffit pas pour créer un regard qui englobe la totalité des faits, ce qui est nécessaire pour un ouvrage historique :

Il réfléchit peu sur l'ensemble des objets ; mais il observe curieusement les détails, et son coup d'œil est prompt, sûr et délié : il faut toujours qu'il soit en scène, et il ne peut consentir, même comme historien, à disparaître tout à fait. Les mémoires lui laissent la liberté de se livrer à son génie.⁶¹

Chateaubriand évoque ici trois caractéristiques du genre mémorialiste que nous considérons comme très importantes : l'importance de détails au lieu d'une vue totale sur l'histoire, la présence de l'écrivain dans les événements et dans le texte, et la possibilité de se laisser aller dans un élan subjectif, ou, comme le dit Chateaubriand, selon son « génie ».

Nous prenons cet extrait de Chateaubriand comme point de départ pour mieux définir le genre mémorialiste. Tout d'abord, nous parlerons de l'importance de détails et de mise en scène de l'écrivain, deux éléments qui sont manifestement liés. Quels sont les critères pour décider quels événements sont inclus dans les mémoires ? Malgré l'absence des mémoires dans la hiérarchie des genres, nous trouvons quelques remarques sur ce genre dans l'histoire littéraire de France, qui peuvent nous aider à répondre à cette question. L'une des premières définitions du genre, de l'écrivain et l'académicien Antoine Furetière, présente les mémoires comme des ouvrages qui racontent l'histoire, et surtout l'histoire dans laquelle l'écrivain a pris part. Dans son dictionnaire publié en 1690, il donne la définition suivante de ce genre littéraire : « Livre d'Historiens écrits par ceux qui ont eu part aux affaires ou qui en ont été témoins oculaires, ou qui contiennent leur vie et leurs principales actions, ce qui répond à ce que les latins appelaient commentaires »⁶². Furetière accorde donc à ce genre une place dans l'écriture de l'histoire, avec la différence importante que l'écrivain doit lui-même avoir

⁶⁰ *Génie*, p. 838.

⁶¹ *Génie*, p. 839.

⁶² Antoine FURETIÈRE, « Mémoires », *Dictionnaire universel*, t. II, Genève : Slatkine Reprints, 1975. (Sans pagination).

participé aux événements qu'il raconte. Comme l'écrivain ne raconte que les événements auxquels il a participé, cela exclut une vue surplombante sur la totalité de son époque. Les détails dont parle Chateaubriand et qu'il considère comme caractéristiques pour ce genre ne peuvent donc être que les événements auxquels l'écrivain a pris part.

Toutefois, il est possible d'encore plus délimiter la sélection de ces détails par le mémorialiste. Chateaubriand, encore plus que Furetière, souligne l'importance d'une pertinence générale pour les choses racontées dans les mémoires. Si les mémoires contiennent des épisodes privés, ils devraient être liés par un intérêt public ou général aux choses racontées pour qu'ils soient pertinents pour son public : « Tout ce que je raconte ici ne peut sans doute intéresser personne ; mais tel est l'inconvénient des *Mémoires* : lorsqu'ils n'ont point des faits historiques à raconter ils vous entretiennent de la personne de l'auteur et vous en assomment »⁶³. Chateaubriand constate que les éléments autobiographiques des mémoires peuvent ennuyer le lecteur. En effet, cela constitue une différence importante entre les mémoires et l'autobiographie. La définition de Furetière montre que pour qu'un texte soit défini comme des mémoires, il faut que l'écrivain prenne part aux événements qu'il décrit. Mais les mémoires ne sont pas pour autant un genre littéraire purement autobiographique. Dans l'*Encyclopédie des gens du monde* (1833), on distingue les mémoires des autobiographies de la manière suivante :

L'autobiographie est une confession, un développement psychologique, un drame intérieur mis à nu. L'auteur des mémoires n'est pas tenu de rendre compte de ce qui se passe au fond de son âme : il n'a promis au lecteur que des notes, des explications : il a écrit le commentaire de l'histoire ; l'autobiographie fait le roman du cœur.⁶⁴

Nous verrons dans la deuxième partie de ce chapitre l'importance de l'exclusion de détails intimes de l'écriture des mémoires pour Chateaubriand. Évidemment, ses mémoires ne se situent pas de l'un ou de l'autre côté. Ils contiennent des récits des grands événements de l'histoire, ainsi que des réflexions plus personnelles.

Comme nous pouvons le constater avec des exemples tels que Saint-Simon, le cardinal de Retz ou le maréchal de Bassompierre, les écrivains des mémoires sont majoritairement des nobles, et les mémoires sont en fait un genre qui est historiquement intimement lié à l'aristocratie. Cela a des conséquences pour la véracité des choses racontées ainsi que pour

⁶³ *MOT*, t. II, p. 71.

⁶⁴ Cité in Jean-Claude BERCHET, « Le statut générique des mémoires » in *Chateaubriand e i « Mémoires d'outre-tombe »*, Pisa : Edizioni ETS, 1998, p. 20.

l'objectif de l'écriture des mémoires. Comme le remarque Marc Fumaroli, c'est justement le statut important de l'écrivain qui assure la vérité de ce qu'ils écrivent : « leur expérience personnelle des choses militaires et des affaires de Cour fait d'eux les plus sûrs témoins de la vérité historique »⁶⁵. En outre, le statut aristocratique de l'écrivain, et surtout pour ceux qui se trouvent liés au roi pendant leur carrière, n'est pas seulement le garant de la vérité des faits racontés, mais l'une des raisons principales de la rédaction des mémoires. Comme le constate Fumaroli, une caractéristique des mémoires, au moins sous le règne de Henri IV et Louis XIII, est d'être un compte rendu des « services rendus, de ce qui a été sacrifié au roi »⁶⁶. Les mémoires sont un moyen de se justifier auprès de la postérité, ils constituent un « dossier préparé devant le tribunal de la postérité »⁶⁷ pour s'assurer une renommée éclatante et un jugement juste de l'histoire après sa mort. Les mémoires étaient donc, presque sans exception, publiés après la mort de son écrivain. Sans doute parce que l'objectif des mémoires, au moins pour les nobles, était d'assurer leur renommée. Mais un élément de bienséance est aussi certainement important, comme il était considéré plus discret de publier ses confessions après sa mort, et on éviterait de devenir la cible des reproches des ceux qui aurait été visés par ses révélations.

Le genre littéraire des *Mémoires d'outre-tombe*

Comment les mémoires de Chateaubriand s'inscrivent-ils donc dans l'histoire de ce genre littéraire ? Les *Mémoires d'outre-tombe* contiennent des éléments autobiographiques et personnels, ainsi que des éléments historiques. En ce qui concerne les aspects formellement autobiographiques, les mémoires les suivent en grande partie, dans le sens où Chateaubriand raconte sa vie d'une façon plus ou moins chronologique. Dans la plupart d'éditions, y compris l'édition critique que nous utilisons, les mémoires sont divisés en quatre parties comprenant 42 chapitres, qui commencent par décrire la naissance de l'écrivain en Bretagne, puis les événements importants de son enfance, son adolescence, sa vie adulte et enfin sa vieillesse. Le plan initial pour la structure des mémoires était de les diviser selon ce qu'il caractérise comme « les divisions naturelles de mes carrières »⁶⁸ : voyageur en Amérique et soldat et pendant la Révolution, écrivain sous le règne de Napoléon, et homme politique sous la Restauration.

⁶⁵ FUMAROLI, « Histoire et mémoires », p. 16.

⁶⁶ FUMAROLI, « Les mémoires du XVII^e siècle », p. 17.

⁶⁷ FUMAROLI, « Les mémoires du XVII^e siècle », p. 17.

⁶⁸ *MOT*, t. I, p. 109.

Cependant, il y a des parties qui ne correspondent pas tout à fait à ce plan. Son enfance ne fait partie d'aucune de ses carrières, et il n'est pas facile de classer la période après la fin de sa carrière politique, durant la monarchie de Juillet. Les années 1830-1848 sont pour la plupart consacrées à la rédaction de ses mémoires, et par conséquent, Jean-Claude Berchet classe cette dernière partie de la vie de Chateaubriand comme la carrière de « mémorialiste »⁶⁹.

Même si toutes les parties des mémoires ne correspondent pas tout à fait à ce plan, les événements de la vie de Chateaubriand sont introduits dans le récit d'une façon pour la plupart chronologique. Cependant, le texte n'a pas été rédigé de cette façon. Certains événements ont été décrits des années après les faits, et des événements qui sont plus tardifs d'un point de vue chronologique, sont écrits plus tôt. La totalité de l'ouvrage a également été rédigée et corrigée plusieurs fois vers la fin de la vie de l'écrivain. Selon Chateaubriand cela « produit dans mes récits une sorte de confusion, ou si l'on veut, une sorte d'unité indéfinissable »⁷⁰. Ce mélange dans l'ouvrage de parties de écrites et rédigées de différentes époques rend difficile la tâche d'établir la position de Chateaubriand sur une question à travers une lecture de ses mémoires, puisque ce n'est que très rarement qu'on peut constater avec sûreté de quelle période de sa vie datent les chapitres.

En ce qui concerne le mélange d'éléments historiques et personnels, les mémoires de Chateaubriand en contiennent les deux, et ce mélange est même l'un des objectifs de Chateaubriand en écrivant ses mémoires. Dans sa *Préface testamentaire*, qui fait partie de la première édition de ses mémoires, il explique de la manière suivante son projet :

Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes mémoires, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, l'épopée de mon temps, d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde, et que les caractères opposés de cette fin et de ce commencement se trouvent mêlés dans mes opinions.⁷¹

Il ne s'agit donc pas seulement de la description de son époque et des événements personnels de l'écrivain mis à côté, mais les deux sont entremêlés : la description de l'époque se fait au travers de la description des expériences subjectives de l'écrivain. La caractérisation de ceci comme une « épopée » laisse croire qu'il s'agit seulement d'une description des grands événements de l'histoire. Mais Chateaubriand précise que ce n'est pas le cas, et que l'un des

⁶⁹ Jean-Claude BERCHET, « Préface », *MOT*, t. I, p. XXVIII.

⁷⁰ *MOT*, t. I, p. 111.

⁷¹ « Préface testamentaire », *MOT*, t. I, p. 1541.

avantages des mémoires sur l'histoire est justement l'inclusion de ces événements apparemment insignifiants :

Je vous fais voir l'envers des événements que l'histoire ne montre pas ; l'histoire n'étale que l'endroit. Les *Mémoires* ont l'avantage de présenter l'un et l'autre côté du tissu : sous ce rapport, ils peignent mieux l'humanité complète en exposant, comme les tragédies de Shakespeare, les scènes basses et hautes.⁷²

Chateaubriand ne précise pas ce qu'il entend par les « scènes basses et hautes », mais il nous semble qu'il s'inscrit très nettement dans les caractéristiques des mémoires en ce qui concerne l'importance de détails. Tandis que les ouvrages historiques de son époque racontent pour la plupart les faits des grands hommes, d'un point de vue externe, les mémoires peuvent montrer des scènes plus modestes et apparemment insignifiantes. Si les mémoires ne donnent pas un point de vue totale sur une époque telle que l'histoire cherche à le faire, ils donnent pourtant une description plus complète de tous les différents registres de la vie humaine. Il nous semble donc que le mot « bas » ne doit pas être compris dans le sens de « vulgaire », mais plutôt comme une caractérisation de ces détails apparemment insignifiants de la vie qui ne doivent pas être négligés.

Nous avons déjà décrit l'importance des détails dans le genre littéraire des mémoires. Ce qui est surtout intéressant pour notre propos, c'est que Chateaubriand nous explique justement pourquoi ces détails sont importants, car ils donnent une image plus complète du genre humain. En outre, Chateaubriand soutient que les détails sont plus aptes à donner une image du caractère d'une personne. Ce sont justement les détails, les « scènes basses », les actions apparemment insignifiantes, qui dévoilent le caractère d'un individu. En racontant une anecdote sur Louis XVI, où le roi fait une mauvaise blague à un de ses compagnons de chasse, Chateaubriand note que « [c]es petits traits, tout misérables qu'ils puissent paraître, peignent le caractère mieux que les grandes actions, qui ne sont, pour la plupart du temps, que des vertus de parade, et d'ailleurs n'ôtent rien du respect qu'on doit avoir pour Louis »⁷³. L'importance des détails dans les mémoires permet non seulement de donner une image plus complète du genre humain, mais aussi une description plus précise du caractère d'un

⁷² *MOT*, t. I, p. 1165.

⁷³ *Essai*, p. 338.

personnage. C'est justement dans ces détails, ce trait qui est propre aux mémoires, que les qualités de l'individu se voient le plus clairement⁷⁴.

Mais même si les mémoires peuvent montrer les détails et les scènes « basses » de la vie et de l'histoire, les *Mémoires d'outre-tombe* se distinguent du genre autobiographique par un refus d'écrire des confessions intimes et d'y inclure des révélations choquantes.

Chateaubriand répète souvent au cours de son récit que son but n'est pas d'écrire un ouvrage tel que les *Confessions* de Rousseau, et de dévoiler ses secrets les plus intimes. Il vise à dire la vérité de ce qu'il a vu, mais non pas à tout prix : « Ce que j'écris est-il bien selon la justice ? La morale et la charité sont-elles rigoureusement observées ? Ai-je le droit de parler des autres ? Que me servirait de repentir si ces Mémoires faisaient quelque mal ? »⁷⁵ Comme le remarque Jean-Claude Berchet dans l'introduction de notre édition des mémoires, ce refus de confessions intimes tient en partie aux croyances catholiques et à l'éducation de Chateaubriand : « C'est, pour commencer un critère mondain (la discrétion de la bonne éducation, dans un monde où, loin de les publier, on se rend ses lettres), c'est ensuite un critère spirituel : on ne se confesse avec profit, et vérité, qu'au Tribunal de la Pénitence »⁷⁶.

Outre ce refus de confessions intimes, les mémoires de Chateaubriand se séparent de l'autobiographie sur un autre point essentiel. Les mémoires ne sont pas un ouvrage tout à fait indépendant qui traite seulement des expériences de l'écrivain, mais plutôt un mélange de textes écrits exprès pour les mémoires ainsi que d'ouvrages antérieures de Chateaubriand. Les mémoires comprennent des extraits, plus ou moins rédigés, de ses ouvrages littéraires, essais et ouvrages historiques, comme le *Voyage en Amérique* ou les *Études historiques*. En outre, il ajoute des extraits de ses lettres privées et des dépêches diplomatiques de ses postes de diplomate à Rome et à Berlin. Pourquoi un tel bricolage de textes ? Chateaubriand se soucie beaucoup de la véracité de ses mémoires, et il se sert des extraits des autres textes pour documenter ce qu'il a vécu, et pour assurer le lecteur de la vérité de ce qu'il écrit. Il écrit à propos d'une lettre de Francis Tulloch — un ami qu'il a rencontré pendant son exil en Angleterre — qu'il reproduit dans ses mémoires : « Cette lettre déposée en faveur de la véracité de mes Mémoires et de la fidélité de mes souvenirs »⁷⁷. Toutes ces lettres et extraits

⁷⁴ Ceci est justement l'un des objectifs de Plutarque en écrivant ses *Vies parallèles*, l'une des sources d'exemples historiques de Chateaubriand : peindre les grands hommes à travers des détails de leurs vies : « un petit fait, un mot, une plaisanterie montrent mieux le caractère qu'une bataille qui fait des milliers de morts ». PLUTARQUE, « Alexandre — César », *Vies*, t. IX, Robert Flacelière & Émile Chambry, Paris : Les Belles Lettres, 1975, p. 30.

⁷⁵ *MOT*, t. II, p. 1025.

⁷⁶ BERCHET, « Préface », *MOT*, t. I, p. XII.

⁷⁷ *MOT*, t. I, p. 345.

de plusieurs autres documents, qui datent souvent de l'époque qu'il décrit dans ses mémoires, sont insérés dans le texte pour illustrer un propos et pour assurer que la description soit juste et exacte. Nous pouvons donc constater que, dans cet aspect, ses mémoires penchent du côté de l'histoire, comme l'écrivain se soucie d'établir la véracité de ce qu'il raconte par la documentation de sources.

Ce caractère historique se voit aussi dans un autre aspect de l'écriture de ses mémoires. La documentation des événements ne concerne pas seulement les choses que Chateaubriand a vécues. Ses mémoires ne se limitent pas à sa vie et aux événements auxquels il a participé ou dont il a été le témoin oculaire, et Chateaubriand insère aussi des descriptions, parfois très longues, de personnages ou d'événements qui sont parallèles de sa propre vie. Par conséquent, l'écrivain doit parfois s'appuyer sur des sources secondaires. Un exemple important est un récit de la vie de Napoléon, qui constitue tous les livres XIX à XXI des mémoires, et que nous analyserons plus en profondeur dans notre dernier chapitre d'analyse. Cette partie, intitulé « De Buonaparte », est un effet une petite biographie de la vie de l'empereur et de ses exploits militaires à l'intérieur des mémoires de Chateaubriand. Comme Chateaubriand ne rencontre l'empereur que quelques fois pendant sa vie, et qu'il ne participe pas à ses campagnes militaires, il doit appuyer sa narration sur d'autres sources, des témoins oculaires de la vie de Napoléon. Par conséquent, il dépasse le cadre autobiographique des mémoires, et se rapproche d'un ouvrage plus historique.

Étant donné un tel ouvrage, composé de différents textes, le problème de l'unité de l'ouvrage se pose. Est-ce que nous pouvons classer les extraits des autres ouvrages de Chateaubriand comme des parties intégrantes de ses mémoires ? Chateaubriand écrit à propos d'un extrait d'une page de ses *Études historiques* insérée dans les mémoires : « c'est une véritable page de mes Mémoires, il contient mon histoire au moment même où j'écris »⁷⁸. Il déclare donc clairement que malgré le fait que c'est un extrait d'un autre ouvrage, il devient une partie intégrante de ses mémoires quand il y est inséré. Cela est aussi vrai pour les extraits qui ne sont pas de sa main : « Ici, je vous transcrirai deux pages de la vie du duc de Berry ; c'est toujours vous raconter la mienne »⁷⁹. Dans les cas où il trouve des similitudes entre sa vie et d'autres ouvrages, il n'hésite pas à s'en servir comme illustration, et en plus, la similitude peut être si nette qu'un extrait d'une vie peut remplacer celui d'une autre. Nous suivrons Chateaubriand, en considérant ces extraits comme des parties de ses mémoires.

⁷⁸ MOT, t. II, p. 498.

⁷⁹ MOT, t. I, p. 501.

En dernier lieu, nous remarquerons que les mémoires de Chateaubriand étaient censés être publiés après la mort de leur écrivain. Dans ce sens, ses mémoires sont conformes aux caractéristiques aristocratiques de ce genre depuis le XVII^{ème} siècle. Ceci était aussi l'objectif de Chateaubriand en écrivant ses mémoires, comme indique déjà le titre d'« outre-tombe ». Ce vœu est également exprimé dans l'avant-propos rédigé en 1846 : « je préfère parler du fond de mon cercueil »⁸⁰. Toutefois, des parties de l'ouvrage étaient déjà connues bien avant sa publication. Chateaubriand avait lu des extraits à des amis, et il fit également la lecture de plusieurs chapitres dans le salon de son amie Mme Récamier, auxquelles assistèrent des critiques littéraires connus de l'époque, notamment Charles Augustin de Sainte-Beuve (1804-1869)⁸¹. Pourtant, la totalité de l'ouvrage, n'est dévoilé au public qu'avec sa première publication posthume en feuilleton dans le journal *La Presse*, à partir du 21 octobre 1848⁸².

Résumons maintenant les caractéristiques du genre littéraire du texte principal de notre corpus. Nous avons pu constater qu'il s'agit d'un genre littéraire ayant une longue histoire en France, quoique souvent négligé par le discours esthétique. Ce genre occupe une place entre l'histoire et l'autobiographie, qui le rend difficile à classer, mais qui permet à l'écrivain de décrire les événements de sa vie privée, mais également les personnes qu'il rencontre et les événements auxquels il prend part. L'écriture de ces événements privilégie les détails au lieu d'une vue globale de l'époque de l'écrivain. Historiquement, ce genre littéraire est lié à la noblesse, et il a souvent eu pour objectif de justifier aux yeux de la postérité les actes de l'écrivain et surtout sa fidélité envers le roi. Les *Mémoires d'outre-tombe* partagent plusieurs de ces caractéristiques : l'écrivain est un noble qui décrit sa vie privée ainsi que les événements importants de son époque dans lesquelles il a pris part. Néanmoins, nous pouvons aussi constater des cas où les mémoires penchent plus vers le côté de l'autobiographie ou de l'histoire : parfois il décrit des événements de sa vie sentimentale qui n'ont que très peu de pertinence pour l'histoire de son époque, et parfois il dépasse le cadre autobiographique des mémoires en incluant des descriptions d'événements auxquels il n'a pas participé, notamment la vie de Napoléon.

Maintenant que nous avons décrit la vie de l'écrivain ainsi que les traits caractéristiques du genre littéraire du texte principal de notre corpus, il est temps de regarder de plus près les objets d'analyse de cette étude. Dans le chapitre suivant, nous étudierons

⁸⁰ *MOT*, t. I, p. 111.

⁸¹ BERCHET, « Préface », t. I, p. XXVI.

⁸² BERCHET, « Préface », t. I, p. XXXII.

l'histoire de l'exemple historique, et nous y donnerons des définitions qui serviront de base pour nos analyses de ces exemples dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

4 Exemple historique : définitions et méthodologie

Exemplum et exemples historiques

Afin de préciser notre approche méthodologique, nous regarderons maintenant de plus près les objets de notre étude : les exemples historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Comme nous avons indiqué dans l'introduction, le point de départ de notre analyse est l'analyse de Reinhart Koselleck sur l'évolution du statut de l'*exemplum* dans l'historiographie occidentale, et l'application de cette analyse à l'œuvre de Chateaubriand par François Hartog. Cependant, cet emploi du terme *exemplum* par Koselleck et Hartog n'est pas sans problèmes, à cause des nombreuses significations de ce terme. L'une des traductions du mot latin est « exemple », et cette signification est importante pour comprendre ce qu'est l'*exemplum*. Mais qu'est-ce qu'un exemple au juste ? Il s'agit d'un mot qu'on emploie presque quotidiennement, mais dès qu'on y regarde de plus près sa signification n'est pas facile à démêler. Comment pouvons-nous définir ce terme ? Dans ce chapitre nous proposerons une démarche qui combinera deux approches différentes : l'une étymologique, pour définir le mot « exemple », et l'autre historique, pour décrire l'histoire du terme *exemplum* en tant que technique rhétorique. Ensuite, nous choisirons une définition qui nous semble pertinente pour les exemples historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Finalement nous décrirons les considérations méthodologiques que nous devons prendre en compte dans notre analyse de ces exemples.

En premier lieu, définissons d'une manière générale ce que veut dire le mot « exemple ». John D. Lyons propose la définition suivante, qui ne semble pas donner toutes les nuances de ce mot, mais qui constitue tout de même un bon point de départ :

*An example is a dependent statement qualifying a more general and independent statement by naming a member of the class established by the general statement. An example cannot exist without (a) a general statement and (b) an indication of this subordinate status.*⁸³

⁸³ LYONS John D., *Exemplum – The Rhetoric of Example in Early Modern France and Italy*, Princeton : PUP, 1989, p. x.

Un exemple, selon Lyons, est donc une proposition relative désignant une partie d'un tout et cela d'une façon explicite. Il est vrai qu'un écrivain signale souvent qu'il s'agit d'un exemple par des locutions telles que « par exemple » ou « pour exemple », et c'est sans doute la forme d'exemple qui nous est la plus connue. Bien que certains des objets de notre analyse soient nommés explicitement comme des exemples, ils ne sont pas les seuls objets qui nous intéressent, et nous voulons souligner que ce n'est pas la seule façon d'identifier un exemple. Il est effectivement possible que quelque chose soit donné comme exemple sans que cela soit dit explicitement, et nous trouvons donc un peu catégorique le constat que l'exemple ne peut pas exister sans cette subordination explicite. En revanche, ce que dit Lyons sur le statut de l'exemple comme un élément appartenant à une catégorie nous semble très pertinent, puisqu'un exemple est évidemment un exemple *de* quelque chose. Mais si un élément d'un texte n'est pas nommé explicitement comme un exemple, pouvons-nous alors le classer comme tel ? Comment sait-on qu'il s'agit d'un exemple ?

Pour le savoir, il nous semble pertinent de faire une analyse étymologique du mot « exemple ». Bien que ce mot ait eu plusieurs significations au cours de l'histoire, il y a surtout deux qui reviennent dans plusieurs dictionnaires, et ces deux significations sont très pertinentes pour notre problématique. Un exemple est souvent défini soit comme quelque chose qui sert à l'illustrer, soit un modèle à imiter ou éviter. Le mot se développe à partir du mot latin *exemplum* qui signifie « objet mis à part pour servir de modèle »⁸⁴. Autour de 1080, son sens glisse vers la signification d'un « récit qui tire des faits d'un enseignement moral », au début du XII^{ème} siècle il prend le sens d'un « fait servant à appuyer une assertion », puis vers la fin du XII^{ème} siècle il prend la signification d'« une personne digne d'être imitée »⁸⁵. Parmi toutes ces définitions, nous pouvons constater ces deux sens d'illustration et d'instruction par un modèle qu'il faut imiter, quoique dans des formes différentes.

En outre, toutes ces définitions entendent la signification de « modèle » dans un sens positif. Or, vers la fin du XIV^{ème} siècle, le mot ne veut pas seulement dire un modèle de quelque chose à imiter, mais aussi de quelque chose à éviter. C'est notamment le sens qu'il a dans le dictionnaire de Furetière de 1690 : « Ce qui est proposé pour imiter ou pour éviter ». Mais il conserve toujours la signification d'une technique d'illustration : « Comparaison qui aide à concevoir, à imaginer »⁸⁶. Au XVII^{ème} siècle, dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, le mot conserve aussi cette dualité de sens et de fonction, comme un outil

⁸⁴ Alain REY, *Dictionnaire historique de la langue française*, t. I, Paris : Le Robert, 2016, p. 854.

⁸⁵ REY, *Dictionnaire historique*, t. I, p. 854.

⁸⁶ FURETIÈRE, « Exemple », *Dictionnaire universel*, t. II. (Sans pagination)

illustratif rhétorique ou un modèle. Ici, le double sens du modèle comme quelque chose à imiter ou éviter est maintenu. L'exemple est classé dans deux catégories différentes, l'une dans le domaine de la littérature, ou « belles-lettres », et l'autre dans le domaine de la morale. Dans le domaine de morale, l'exemple est défini comme une « action vicieuse ou vertueuse qu'on se propose d'éviter ou imiter », alors que dans le domaine de « Belles-lettres » il est défini comme un « argument propre à la rhétorique, par lequel on montre qu'une chose arrivera ou se fera d'une telle manière, en apportant pour preuve plusieurs événements semblables arrivés en pareille occasion »⁸⁷. L'Abbé Féraud, qui se trouve plus près chronologiquement de Chateaubriand, nous donne une définition similaire dans son *Dictionnaire critique de la langue française* (1787) : « ce qui peut être imité »⁸⁸.

Nous pouvons constater que le sens du mot « exemple », depuis son introduction en français jusqu'au temps de Chateaubriand, est souvent quelque chose qui sert d'illustration, ou un modèle à imiter ou éviter. Mais les théoriciens que nous avons évoqués ne disent que rarement sous quelles formes l'exemple est censé faire cette illustration ou comment il peut servir comme modèle. Nous examinerons donc maintenant les caractéristiques formelles de l'*exemplum*. Koselleck et Hartog soutiennent que l'objectif de l'*historia magistra vitae* est de fournir des exemples, *exemplum*, pour comprendre le présent ou prédire l'avenir, mais ils ne précisent pas sous quelle forme ces exemples sont censés être donnés. Quand ils emploient le terme *exemplum* pour dire exemple historique, veulent-ils dire n'importe quel fait historique ? Dans leurs analyses ils semblent utiliser le terme *exemplum* dans le sens d' « exemple », et bien que ce soit effectivement la signification de ce mot latin, il est porteur de nombreuses autres significations au cours de l'histoire. Ils utilisent le terme *exemplum* pour décrire un principe dans l'historiographie occidentale, mais ce terme vient en effet d'une tradition rhétorique. Comme ce terme a une histoire très complexe, que de nombreux chercheurs ont tenté de démêler (sans s'accorder, il nous semble, sur une définition précise), nous ne prétendons pas en faire une étude exhaustive ici. Nous voulons plutôt évoquer les différentes formes d'*exemplum* qui ont été décrites au cours de l'histoire, pour plus facilement trouver une définition pour les références historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et pour

⁸⁷ *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts ou des métiers, etc.*, [1751-1772], éd. Denis Diderot & Jean le Rond d'Alembert, University of Chicago : ARTFL Encyclopédie Project, 2017, p. 235-236. <<https://encyclopedie.uchicago.edu/>> Consulté le 09.04.18.

⁸⁸ Abbé FÉRAUD, *Dictionnaire critique de la langue française*, t. II, Marseille : Jean Mossy, 1787, p. 192. <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50602b>> Consulté le 02.04.18.

justifier notre classement de celles-ci comme des exemples historiques dans la tradition de l'*exemplum*.

Bien que le terme *exemplum* désigne plusieurs techniques rhétoriques au cours de l'histoire, elles ont tous en commun ces trois significations données dans notre analyse étymologique : une partie d'un tout, qui sert à illustrer, ou qui sert de modèle à imiter ou éviter. Dans son livre *Exemplum - The Rhetoric of Example in Early Modern France and Italy*, John D. Lyons essaie de démêler l'histoire complexe du terme « exemple » en tant que terme rhétorique, de l'antiquité jusqu'à la Renaissance. D'après lui, l'une des premières définitions de l'exemple en tant que technique rhétorique est donnée par Aristote dans sa *Rhétorique*⁸⁹. Le philosophe grec définit l'exemple, *paradeigma*, comme une forme d'argumentation inductive. Ce procédé a deux noms, un dans la dialectique et un autre dans la rhétorique. Pourtant, il s'agit du même phénomène : « s'appuyer sur plusieurs cas semblables pour montrer qu'il en est de même dans le cas présent est là une induction, ici un exemple »⁹⁰. Dans la dialectique on l'appelle « induction », mais en rhétorique « exemple ». L'exemple chez Aristote est donc un procédé consistant à trouver plusieurs parties qui sont similaires afin de prouver la similitude du dernier élément. Nous voyons ici la ressemblance avec la définition plus générale de l'« exemple » de Lyons, comme ces « cas semblables » sont des parties d'une catégorie plus générale.

Cette forme d'argumentation par exemples peut encore être divisée en deux catégories : « une consiste à citer des faits antérieurs, une autre à définir soi-même »⁹¹. C'est donc cette catégorie d'exemples qu'Aristote qualifie de « faits antérieurs », c'est-à-dire des faits historiques, qui nous importent ici, et non pas les fables (*logos*) ou comparaison hypothétiques (*parabola*)⁹². Ce qui est surtout pertinent pour notre propos, c'est qu'Aristote semble supposer qu'une continuité de l'histoire soit nécessaire pour que cette forme d'argumentation soit valable : « Les arguments par les fables sont plus faciles à se procurer ; mais les arguments par les faits historiques sont plus utiles pour la délibération, car le plus souvent l'avenir ressemble au passé »⁹³.

Les rhétoriciens romains écrivent aussi sur l'exemple, l'*exemplum*, et puisque c'est ce terme dont se sert Koselleck pour décrire l'histoire exemplaire, il nous faut traiter son statut à

⁸⁹ LYONS, *Exemplum*, p. 6.

⁹⁰ ARISTOTE, *Rhétorique*, t. I, trad. Médéric Dufour & André Wartelle, Paris : Les Belles Lettres, 1932-1978, p. 78.

⁹¹ ARISTOTE, *Rhétorique*, t. II, p. 104.

⁹² LYONS, *Exemplum*, p. 7.

⁹³ ARISTOTE, *Rhétorique*, t. II, p. 106.

cette époque. Koselleck se sert des écrits de Cicéron pour illustrer l'objectif et la fonction de l'histoire exemplaire. Puisqu'il se sert du terme *exemplum* et non pas du mot « exemple » on peut croire que cela veut dire qu'il voit un rapport entre les ouvrages de Cicéron et l'histoire exemplaire, mais comme nous pouvons le constater à travers les citations qu'il emploie, cela n'est pas si évident. La phrase qu'il choisit pour donner un nom à ce type d'historiographie, *historia magistra vitae*, est tirée du traité de Cicéron sur la rhétorique, *De l'invention* : « Et l'histoire, ce témoin des temps écoulés, cette lumière de la vérité, cette mémoire vivante, cette maîtresse de la vie [*historia magistra vitae*], cet interprète du passé, n'est-ce pas la voix de l'orateur qui lui donne l'immortalité ? »⁹⁴. La deuxième se trouve dans le livre *De divinatione* : « L'histoire est pleine d'exemples »⁹⁵. Koselleck utilise ces deux citations pour illustrer ce qu'il considère comme un principe conducteur de l'historiographie jusqu'à la fin du XVIIIème siècle. Cependant, aucun de ces ouvrages ne traitent de l'écriture de l'histoire, ni de l'*exemplum* comme une technique rhétorique⁹⁶. Il nous faut donc regarder ailleurs dans son œuvre pour trouver des définitions de l'*exemplum* rhétorique.

Le seul ouvrage de Cicéron qui traite l'*exemplum* en tant que technique rhétorique est son traité sur la rhétorique, *De inventione*, où il inclut l'*exemplum*, parmi la ressemblance [*imago*] et le parallèle [*conlatio*], dans la catégorie de techniques rhétoriques pour comparer des éléments différents : « Le précédent [*exemplum*] confirme ou infirme un fait grâce à l'autorité ou au destin d'un homme ou d'une chose »⁹⁷. Encore une fois nous pouvons constater l'importance d'une continuité historique pour l'emploi d'exemples, comme il s'agit d'un « précédent », c'est-à-dire un cas du passé qui est similaire à celui en question. Mais qu'est-ce que Cicéron veut dire par « l'autorité » ? Dans la tradition antique de l'exemple, la qualité morale du héros de l'*exemplum* est de première importance⁹⁸. N'importe quel personnage ne peut servir d'exemple, seulement ceux dont les qualités morales accordent une autorité exemplaire.

Cette importance de l'autorité de la personne donnée en exemple change au Moyen Age, où la signification du mot *exemplum* se transforme en ce qui concerne sa forme et son

⁹⁴ CICÉRON, *De l'orateur*, trad. François Richard, Paris : Garnier Frères, 1935, p. 167.

⁹⁵ « Plena exemplorum historia est ». Cité in KOSELLECK, *Futures Past*, p. 28.

⁹⁶ En fait, *De divinatione* n'est ni un traité de rhétorique ni d'histoire, mais de la divination, et le choix de Koselleck de s'en servir comme illustration de l'histoire exemplaire est un peu surprenant. La phrase « plena exemplorum historia est » est nullement une référence à la possibilité exemplaire de l'histoire, mais un constat des multiples exemples des divinations réussies qu'on peut trouver dans l'histoire. Voir CICÉRON, *On Divination : Book I*, trad. David Wardle, Oxford : Clarendon Press, 2006, p. 61.

⁹⁷ CICÉRON, *De l'invention*, trad. Guy Achard, Paris : Les Belles Lettres, 1994, p. 101.

⁹⁸ Claude BREMOND & Jacques LE GOFF, *L'« exemplum »*, Université catholique du Louvain : Typologie des sources du Moyen Age occidental, 1996, p. 44.

contenu. Selon Jacques Le Goff et Claude Bremond, l'*exemplum* désigne à cette époque « un récit bref donné comme véridique et destiné à être inséré dans un discours (en général un sermon) pour convaincre un auditoire par une leçon salutaire »⁹⁹. Nous avons déjà évoqué cette signification dans notre esquisse étymologique du mot « exemple », et nous pouvons donc constater une similitude de sens en français et en latin. Cette anecdote n'est pas forcément historique, mais peut porter sur des personnages légendaires, historiques et contemporains. Il s'agit donc d'une technique rhétorique narrative dont la leçon morale ne réside pas dans la qualité du personnage dont il s'agit, comme dans l'*exemplum* antique, mais dans le récit : « Le “héros” de l'*exemplum* médiéval c'est n'importe qui, n'importe quel homme ou femme, n'importe quel chrétien, car l'exemple est fourni par l'histoire du héros, non par le héros lui-même »¹⁰⁰. Nous pouvons donc constater un changement dans l'objectif de l'*exemplum* : dans l'antiquité, l'objectif de l'*exemplum* était d'illustrer un discours, alors qu'au Moyen Age le mot prend aussi la signification d'une leçon morale pour servir à l'instruction chrétienne. Nous verrons au cours de notre analyse qu'il y a des anecdotes historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe* qui partagent ces critères formels, quoiqu'elles ne semblent pas être insérées dans le texte pour servir à l'instruction religieuse.

La troisième forme d'*exemplum* que nous considérons comme pertinente pour notre analyse est donnée par Ernst Robert Curtius. Comme nous avons indiqué, l'histoire du terme *exemplum* est très complexe, et de nombreux chercheurs ont donné leur définition à ce terme. Curtius à son tour semble combiner plusieurs sortes d'exemples en donnant la définition suivante :

*Exemplum is a technical term of antique rhetoric from Aristotle onwards and means « an interpolated anecdote serving as an example ». A different form of exempla was added later (ca. 100 BC), on which was of great importance for after times: the « exemplary figure » (eikon, imago) i.e. the « the incarnation of quality ».*¹⁰¹

Cependant, la première définition n'est pas conforme à ce que dit Aristote, qui ne définit pas l'exemple comme une anecdote. Par conséquent, Lyons qualifie cette définition de Curtius comme « *a tendentious retrospective harmonization of the ancient with the medieval practice* »¹⁰². En effet, ce n'est qu'au Moyen Age que le mot *exemplum* est plus souvent

⁹⁹ BREMOND & LE GOFF, *L'« exemplum »*, p. 37-38.

¹⁰⁰ BREMOND & LE GOFF, *L'« exemplum »*, p. 45.

¹⁰¹ Ernst Robert CURTIUS, *European Literature and the Latin Middle Ages* [1948], trad. Willard R. Trask, Princeton : PUP, 1990, p. 59-60.

¹⁰² LYONS, « *Exemplum* », p. 246.

employé pour décrire une anecdote. Pourtant, la deuxième définition de l'*exemplum* que nous donne Curtius, celle qui le caractérise comme une « figure exemplaire » ou une « incarnation d'une qualité » nous semble très pertinente. Cette forme de l'*exemplum* n'est pas seulement un propos ou une action d'un personnage d'une qualité morale, mais la personne représente seule une qualité morale. Curtius précise que l'*exemplum* comprend donc « *the examples of human excellence and weakness* »¹⁰³, et ces figures exemplaires ne concernent donc pas seulement les incarnations de vertus à imiter, mais aussi de vices à éviter. Nous verrons au cours de notre analyse que certaines références à l'histoire dans les mémoires de Chateaubriand, surtout celles qui ne sont que des noms de personnages historiques sans d'information supplémentaire de l'écrivain, ne peuvent être comprises que comme de « incarnations d'une qualité », des « figures exemplaires ».

Comme nous pouvons le constater, il semble difficile de donner une définition restreinte à l'exemple historique en ce qui concerne ses caractéristiques formelles. Par conséquent, nous ne nous limiterons pas à une analyse d'une seule forme d'exemple. Toutefois, il nous semble bien possible de pouvoir définir l'exemple historique selon sa fonction. Nous proposons donc la définition suivante de l'*exemplum* : une référence à un action, un propos ou un nom d'un personnage historique, qui sert à illustrer quelque chose. Les façons dans lesquelles l'*exemplum* illustre quelque chose sont évidemment très diverses. En outre, nous voulons retenir la signification de l'exemplaire, de quelque chose à imiter ou éviter. En effet, la fonction illustrative et la fonction exemplaire de l'exemple historique se trouvent souvent liées chez Chateaubriand. Il utilise souvent des actions, dits ou personnages historiques qu'il considère comme exemplaires. Donc, les exemples historiques illustrent souvent à travers leur exemplarité morale.

Évidemment, nous n'analyserons pas toutes les références à l'histoire dans les *Mémoires d'outre-tombe*, mais seulement celles que nous pouvons classer comme des exemples historiques selon notre définition. Chateaubriand n'emploie pas le terme *exemplum*, ni dans ses ouvrages historiques, ni dans ses mémoires. Pourtant, il emploie souvent le mot « exemple » pour désigner un fait historique destiné à illustrer ou faire apprendre quelque chose. C'est bien le cas pour son premier ouvrage historique, *L'Essai sur les révolutions*, où il précise dans la préface que son but n'est pas de décrire une histoire totale des différentes révolutions de l'histoire, mais seulement les exemples qui peuvent aider à comprendre la révolution dont il est témoin : « Je n'ai donc saisi que les grands traits, ceux qui offrent des

¹⁰³ CURTIUS, *European Literature*, p. 59.

leçons à suivre ou des exemples à imiter »¹⁰⁴. Au moins dans son premier ouvrage, le statut de l'exemple historique semble être le même que celui que décrit Koselleck et Hartog. Précisons aussi que Chateaubriand semble utiliser le mot « leçon » dans un sens similaire.

Cela concerne ses ouvrages historiques. Mais quel est le rôle de l'exemple historique dans les *Mémoires d'outre-tombe* ? C'est ce que nous cherchons à savoir dans ce mémoire. Nous analyserons évidemment les références à l'histoire que Chateaubriand classe explicitement comme des exemples. Mais nous analyserons aussi les références à l'histoire qui ne sont pas nommées explicitement comme des exemples, mais qui nous semblent remplir une fonction illustrative ou exemplaire, y compris celles qui sont désignées par des mots tels que « leçon ».

Est-ce que la fonction de l'exemple historique est différente quand il ne se trouve pas dans un ouvrage historique, mais dans un ouvrage mi- historique et mi- littéraire comme les mémoires ? Il nous semble que la fonction de l'exemple historique reste la même, mais l'objet de son illustration peut être différent. Comme les mémoires sont un genre littéraire qui traite de la vie de l'auteur ainsi que des événements de son époque, les exemples historiques peuvent servir à illustrer l'écrivain ainsi que les personnages qui lui sont contemporains, et donc pas seulement des événements historiques. Ce qui est bien le cas pour Chateaubriand et ses mémoires, ce que nous verrons au cours de notre analyse.

Nous avons constaté que la fonction d'un exemple est souvent d'illustrer quelque chose. Mais de quoi l'exemple est-il l'illustration dans les mémoires de Chateaubriand ? Et comment illustre-t-il ? Leurs caractéristiques formelles sont très diverses. Chateaubriand utilise les exemples historiques sous forme de noms, de descriptions d'actions, de citations ou d'anecdotes. Mais en ce qui concerne la fonction de l'illustration, elle sert le plus souvent à mettre en relief des similitudes ou les différences entre la personne en question et un personnage historique. L'exemple est donc souvent une technique de comparaison. Ces similitudes ou ces différences concernent surtout des valeurs morales, des vices ou des vertus. Voilà une des raisons pour laquelle il est pertinent d'appeler certaines références à l'histoire des exemples même s'ils ne sont pas nommés explicitement comme des exemples : ils servent à illustrer les vices et les vertus des personnages contemporains à travers les qualités exemplaires des personnages historiques.

¹⁰⁴ *Essai*, p. 49.

Méthodologie

Maintenant que nous avons précisé l'objet de notre étude il faut choisir une méthodologie pertinente pour l'analyser. Étant donné nos définitions de l'exemple historique, quelles considérations méthodologiques faut-il prendre en considération dans notre analyse ? Le nombre de pages du texte principal de notre corpus, et aussi le grand nombre d'exemples historiques dans cet ouvrage, nécessitent une sélection précise. Nous avons donc choisi d'analyser les exemples historiques qui nous semblent les plus pertinents et représentatifs pour notre problématique. Mais représentatifs de quoi ? Parmi les nombreux exemples historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe*, nous avons sélectionné ceux qui éclairent les bouleversements historiques que vit Chateaubriand. Nous proposons que l'écrivain se sert de ces exemples historiques afin de décrire la différence ou la similitude d'un personnage contemporain avec un personnage du passé. Au cours de notre analyse, nous chercherons à savoir en quoi consistent ces différences et ces similitudes entre le passé et le présent.

Étant donné que les objets de notre analyse sont des références à des personnages et événements historiques, faites par un écrivain qui est pour nous d'une époque historique déjà lointaine, il faut prendre en compte ces deux écarts historiques. Par conséquent, il faut définir la valeur et la signification de ces comparaisons historiques au temps de Chateaubriand, dans le contexte culturel et politique dans lequel il se trouve, et pour l'auteur lui-même. Notre démarche aura donc nécessairement un aspect philologique, dans le sens où nous établirons, autant que possible, la signification de ces exemples historiques dans le contexte où ils sont écrits. Les références aux personnages et aux événements dont se sert Chateaubriand ont évidemment souvent une autre signification dans l'époque où il vit qu'aujourd'hui. Cette signification peut être difficile à cerner, surtout dans les cas où Chateaubriand fait référence à des personnages historiques sans expliquer pourquoi, c'est-à-dire de quoi ils sont exemples et son attitude envers eux ; cela exige un effort beaucoup plus grand de la part du lecteur afin de comprendre leur signification. Un exemple est forcément un exemple *de* quelque chose, et il faut adopter une approche philologique afin de savoir de *quoi* les références historiques sont exemples. Finalement, il faut être conscient du fait que le public pour lequel écrivait Chateaubriand, était un public qui connaissait sans doute mieux la culture et la tradition antique, et qui pouvait comprendre ces références sans explications de la part de l'écrivain.

Dans cette approche philologique, nous nous appuyerons surtout sur l'œuvre de Chateaubriand. Après tout, les exemples historiques peuvent avoir une autre signification dans la culture dans laquelle il vit, mais nous nous intéresserons surtout à la signification pour

l'écrivain, ce qui est plus facile d'un point de vue méthodologique. En outre, nous ne chercherons pas forcément les sources des exemples historiques de Chateaubriand, sauf dans les cas où c'est absolument nécessaire pour comprendre sa signification. Cela est surtout le cas pour les citations de personnages historiques, qui sont souvent données sans beaucoup d'information supplémentaire de la part de l'écrivain, et qui sont souvent fortement modifiées par Chateaubriand.

Pour les exemples historiques d'une certaine longueur, notre approche méthodologique est un peu différente. Premièrement, les exemples historiques plus élaborés et plus narratifs nécessitent souvent moins de travail philologique afin d'établir l'identité du personnage historique en question. Et deuxièmement, et par conséquent, les exemples historiques plus élaborés donnent une leçon morale à travers le récit, et non pas forcément par la vertu du personnage et fournissent donc des leçons historiques d'un contexte plus précis. Nous verrons donc plus facilement quelle leçon morale l'exemple historique est censé donner.

Pour finir ce chapitre de méthode, nous voulons mettre en avant l'aspect de l'expérience vécue pour certains des exemples historiques dans les mémoires de Chateaubriand. Même si l'exemple historique sert surtout une fonction illustrative, il n'est pas toujours conçu après les faits, c'est-à-dire pendant la rédaction des mémoires. En revanche, certains de ces exemples semblent surgir dans l'esprit de Chateaubriand quand il se croit dans des situations qu'il considère similaires à des situations du passé. Il est parfois difficile de faire une division nette entre ces deux types de recours à l'histoire : dans le moment vécu, et après, avec le regard rétrospectif du mémorialiste. Mais il nous semble important de prendre en compte ce côté de l'expérience vécu de certains exemples historiques dans ses mémoires, puisqu'ils aident Chateaubriand à comprendre sa position historique, et agir en fonction de cette compréhension.

5 Chateaubriand et les exemples historiques

Introduction : écriture de soi et écriture de l'histoire

Nous avons constaté que le genre mémorialiste dans lequel s'inscrit Chateaubriand permet à son écrivain de décrire les événements de sa vie ainsi que les personnes et les événements de son époque. Chateaubriand, en tant qu'écrivain et « personnage principal », se situe au centre de ses mémoires, et il nous semble donc pertinent de commencer notre premier chapitre d'analyse par une étude des exemples historiques qu'il utilise pour se décrire soi-même. Dans ce chapitre, nous analyserons donc les exemples historiques dont se sert Chateaubriand afin d'illustrer et de comprendre sa propre vie et sa position historique. Ce souhait de se comprendre est déjà annoncé dans l'introduction de son premier ouvrage, *l'Essai sur les révolutions* : « Qui suis-je ? et que viens-je annoncer de nouveau aux hommes ? »¹⁰⁵

L'écriture des *Mémoires d'outre-tombe* continue ce projet de recherche et d'écriture de soi, et les exemples historiques y jouent un rôle important, dans le sens où ils situent Chateaubriand dans l'histoire comme acteur et témoin historique. Nous verrons dans ce chapitre que les exemples historiques qui concernent Chateaubriand ont deux fonctions principales.

Premièrement, ils ont une fonction illustrative : ils montrent Chateaubriand comme un témoin de la destruction du temps et comme un légitimiste fidèle face à la chute de Bourbons.

Deuxièmement, ils fonctionnent comme des personnages historiques exemplaires, des modèles de comportement idéal pour Chateaubriand dans son époque. Les exemples historiques que nous avons choisi d'analyser remplissent donc les deux significations de l'exemple que nous avons évoquées : illustration et modèle exemplaire.

Les exemples qu'emploie Chateaubriand pour se décrire sont pour la plupart tirés d'époques qui sont en quelque sorte similaires à sa propre époque historique, et les personnages dont il s'agit se trouvent tous dans une situation historique similaire à la sienne. Nous avons choisi deux exemples qui semblent être significatifs, et qui reviennent plusieurs fois au cours de ses mémoires : lord Falkland, le gentilhomme de convictions parlementaires

¹⁰⁵ *Essai*, p. 41.

au service de Charles Ier dans la révolution anglaise ; et le maréchal de Bassompierre, fidèle serviteur de Henri IV jusqu'à son assassinat. Il semble qu'il y ait plusieurs raisons à l'origine du choix de ces exemples historiques. La première est la similitude du contexte historique de ces personnages avec celui de Chateaubriand. Bassompierre vit pendant les guerres de Religions et Falkland vit pendant la révolution anglaise, deux époques que Chateaubriand semble rapprocher sous plusieurs aspects à son propre temps. Nous avons pu constater que Chateaubriand classe ces deux périodes parmi les révolutions « modernes » dans son *Essai sur les révolutions* (ci-dessus, p. 12). Il n'est pas difficile de comprendre cette classification, comme il s'agit d'époques qui sont caractérisées par l'anarchie et la violence politique et qui aboutissent par la mort d'un roi : Henri IV pendant les guerres de Religion et Charles Ier pendant la révolution anglaise. De la même manière, Louis XVI est exécuté pendant la Révolution. Chateaubriand s'identifie donc à des personnages qui ont vécu, comme lui, des régicides.

Pourtant, il y a une différence importante entre l'époque de Bassompierre et de Chateaubriand, que ce dernier cherche souvent à souligner. Les guerres de Religion est l'époque qui voit accéder au trône le premier roi de la maison des Bourbons, Henri IV, alors que Chateaubriand voit disparaître le dernier roi des Bourbons après l'abdication de Charles X. Chateaubriand établit des parallèles entre les rois Henri IV, Louis XVI et Charles X ; et entre lui-même et Bassompierre. Il décrit la fidélité de Bassompierre pour montrer qu'il est aussi fidèle à son roi. Ainsi, il établit une parallèle entre son caractère et celui de Bassompierre, quoique leur contexte historique soit un peu différent. Bassompierre est donc le serviteur du premier roi des Bourbons, et Chateaubriand du dernier ; Chateaubriand s'établit ainsi dans une continuité historique avec les nobles fidèles à leur roi, mais sa position historique est encore pire, puisque la famille royale à laquelle il est dédié disparaît du trône de France.

Cependant, l'emploi de ces exemples n'est pas seulement illustratif. Comme souvent quand Chateaubriand se sert d'exemples historiques, ils sont des modèles qui représentent des actions, même des vies, à imiter. Ainsi, les exemples historiques auxquels s'identifie Chateaubriand fonctionnent comme des modèles pour sa vie. Cependant, notons que les exemples historiques que nous traiterons ici ne sont pas porteurs d'une seule action ou d'une seule qualité morale à imiter. Chateaubriand divise ses mémoires selon ses « carrières », ce qui témoigne d'un souhait de réussir dans plusieurs domaines de la vie, non seulement comme écrivain. En divisant ses mémoires entre ses carrières de voyageur et soldat, d'écrivain et

d'homme politique, il cherche à imiter les hommes de l'histoire qui réussissent dans tous ces domaines. Ceci semble être le cas pour Bassompierre et Falkland, qui étaient aussi à la fois des écrivains, des soldats et des hommes politiques. Ils réunissent donc dans leurs personnes plusieurs qualités exemplaires que Chateaubriand souhaite imiter.

Lord Falkland, l'armée des princes et le pressentiment de l'avenir

En premier lieu, nous examinerons un exemple historique dont se sert Chateaubriand pour décrire ses expériences pendant la Révolution française, ainsi que sous la monarchie de Juillet. Il s'agit du gentilhomme anglais Lucius Cary (1610-1643), 2^{ème} vicomte de Falkland, qui représente pour Chateaubriand un personnage avec qui il partage un destin historique similaire, mais aussi un personnage historique qu'il souhaite imiter. Nous pouvons encore une fois constater la nature double de l'exemple : illustrative et exemplaire. A travers un rapprochement avec ce noble, Chateaubriand inscrit ses expériences de la Révolution dans une continuité avec la révolution anglaise du XVI^{ème} siècle. Après être revenu de son voyage en Amérique, parti à cause des nouvelles de l'arrestation de Louis XVI, il s'engage comme soldat dans l'armée des princes exilés. Il se sert de l'exemple de Falkland pour décrire sa position désespérée pendant la révolution, engagé dans une lutte moribonde pour la monarchie. Dans l'extrait suivant, nous verrons encore un exemple du passé qui sert à éclairer le présent, selon le modèle de l'*historia magistra*, mais aussi le futur. Chateaubriand est dans une compagnie sous le commandement du comte de Brunswick, en route pour la forteresse de Thionville. Voici son sentiment quand il travers la frontière de la France :

J'éprouvai un saisissement de cœur, lorsqu'arrivés par un jour sombre en vue des bois qui bordaient l'horizon, on nous dit que ces bois étaient en France. Passer en armes la frontière de mon pays me fit un effet que je ne puis rendre ; j'eus un comme une espèce de révélation de l'avenir, d'autant que je ne partageais aucune des illusions de mes camarades, ni relativement à la cause qu'ils soutenaient, ni pour le triomphe dont ils se berçaient ; j'étais là comme Falkland dans l'armée de Charles I^{er}.¹⁰⁶

Cette comparaison avec Falkland constitue un élément de certitude dans un passage qui est très marqué par le doute. Chateaubriand dit qu'il ne peut rendre, ne peut décrire, l'effet que produit la traverse de la frontière, et l'emploi du mot « espèce » traduit aussi

¹⁰⁶ MOT, t. I, p. 473.

l'incertitude. Mais la comparaison avec Falkland ne trahit pas de doute, et sert plutôt à synthétiser et éclairer ces sentiments diffusés qu'éprouve Chateaubriand. Nous avons affaire à une comparaison très exacte, c'est-à-dire une comparaison de Chateaubriand avec un personnage dans une situation historique très spécifique. Chateaubriand ne se compare pas seulement au personnage de Falkland, mais il se compare à lui dans l'armée du roi Charles I^{er}, dans un contexte historique très précis, à savoir la révolution anglaise. Mais quel est ce personnage, et quel est ce contexte historique qui fait que Chateaubriand s'identifie aussi fortement avec lui, au point que cela lui permette de prédire l'avenir ?

Nous avons affaire à une référence historique qui est donnée sans explication, comme si Chateaubriand supposait que le lecteur connaisse déjà Falkland et son histoire. Cependant, ce personnage est très peu connu pour un lecteur moderne. Lord Falkland (1610 – 1643) fut un lieutenant dans l'armée de Charles I^{er}, le roi anglais qui fut exécuté dans la Révolution anglaise. Chateaubriand le mentionne déjà dans *l'Essai sur les révolutions* :

Ces principes, en contradiction avec le parti même que j'avais embrassé, prouvaient que j'étais le martyr de l'honneur, plutôt que l'aveugle soldat d'une cause dont je connaissais le côté faible ; que je m'étais battu comme Falkland dans les camps de Charles I^{er}, bien que je n'eusse pas été aussi heureux que lui.¹⁰⁷

Comme Falkland, Chateaubriand considère la guerre des Princes comme un projet qui va probablement échouer, mais ses devoirs de gentilhomme le contraignent à participer. Nous pouvons aussi constater une description ironique de Falkland comme heureux, parce qu'il était durant la dernière partie de sa vie un homme fortement mélancolique à cause de la guerre¹⁰⁸. Cette remarque veut donc dire que Chateaubriand est encore moins heureux dans l'armée des princes que le mélancolique Falkland. Mais pourquoi choisit-il Falkland parmi tous les nobles royalistes qui participent à la révolution anglaise ? Il explique plus précisément les raisons de son admiration dans *l'Essai sur la littérature anglaise* (1836) :

[...] j'ai souhaité cent fois être ce modèle accompli de lumières, de générosité, d'indépendance, de n'avoir jamais paru sur terre dans ma propre forme et sous mon nom. Doué du triple génie des lettres des armes et de la politique, fidèle aux muses sous la tente, à la liberté dans le palais, dévoué à un monarque infortuné, sans méconnaître les fautes de ce monarque, Falkland a laissé un souvenir de mélancholie et d'admiration.¹⁰⁹

¹⁰⁷ *Essai*, p. 21.

¹⁰⁸ « il se laissa aller à une tristesse qui se faisait remarquer jusque dans la négligence de ses vêtements ». « Les quatre Stuarts », *O.C.*, t. X, p. 372-373.

¹⁰⁹ « *Essai sur la littérature anglaise* », *O.C.*, t. XI, p. 625.

Falkland est donc un personnage historique exemplaire de fidélité royaliste que Chateaubriand souhaite imiter. En outre, sa remarque sur le « triple génie » est intéressante pour notre propos, parce qu'elle témoigne d'un désir d'imiter une vie exemplaire, et non seulement une action ou une vertu. Remarquons qu'il choisit ces trois qualités pour la tripartition de sa vie et ses mémoires : voyageur et soldat pendant la Révolution, écrivain pendant l'Empire, et homme politique pendant la Restauration. Il semble donc que Chateaubriand désire être un homme d'un tel « triple génie » militaire, littéraire et politique. Donc, Falkland ne représente pas seulement la fidélité envers son roi, mais il est un modèle d'individu complet qui incarne toutes les vertus que Chateaubriand souhaite imiter.

Mais pourquoi Chateaubriand souhaite-t-il avoir ces trois génies de « lettres, armes et politique » ? Il nous semble que ceci est lié à l'objectif de Chateaubriand en tant qu'écrivain et acteur historique. Il souhaite être un écrivain qui participe dans les grands événements de son temps et les décrit dans ses ouvrages, et il reproche à d'autres écrivains contemporains, ainsi que certains écrivains du passé, de s'isoler des événements de leurs temps et de ne pas écrire sur les événements dont ils sont témoins : « à compter du règne de Louis XIV, nos écrivains ont trop souvent été des hommes isolés dont les talents pouvaient être l'expression de l'esprit, non des faits de leur époque »¹¹⁰. En revanche, Chateaubriand a participé dans les événements importants de son époque, et il résume sa vie de la manière suivante : « Je me suis mêlé de paix et de guerre ; j'ai signé des traités et des protocoles ; j'ai assisté à des sièges, des congrès et des conclaves ; à la réédification et à la démolition des trônes ; j'ai fait de l'histoire, et je la pouvais écrire »¹¹¹. Surtout la dernière partie de cet extrait est significative pour les exemples historiques qu'il souhaite imiter. Comme le remarque Felipo Martelluci à propos de cette phrase des mémoires de Chateaubriand : « *Faire de l'histoire* serait écrire une histoire vécue, vue de dedans ; une histoire *au présent* »¹¹². Chateaubriand n'est pas seulement un écrivain d'histoire mais un acteur et témoin historique, qui participe aux grands événements de son temps, ce qui lui permet de les écrire. Comme nous avons pu constater dans notre chapitre sur le genre littéraire des *Mémoires d'outre-tombe*, ceci est justement une des caractéristiques du genre littéraire des mémoires : une histoire écrite par ceux qui y participent ou en sont les témoins oculaires. Chateaubriand a participé aux

¹¹⁰ *MOT*, t. II, p. 1026-1027.

¹¹¹ *MOT*, t. II, p. 1027.

¹¹² Filipo MARTELLUCI, « L'Histoire absente : Chateaubriand au carrefour du temps », *Chateaubriand, penser et écrire l'histoire*, éd. Ivanna Rosi & Jean-Marie Roulin, Publication de l'Université de Saint-Etienne, 2009, p. 213.

événements de son temps, et être un homme au « triple génie » lui permet d'écrire les « faits de son époque », dans ce genre propre à l'histoire vécue.

Nous avons décrit pourquoi Falkland occupe une place centrale dans la pensée de Chateaubriand, et pourquoi il constitue un modèle exemplaire pour lui. Regardons maintenant de plus près l'expérience que crée la connaissance de ce personnage historique. Quel est l'avenir qui est révélé à Chateaubriand quand il traverse la frontière dans l'armée des princes, et qu'est-ce qui crée cette révélation ? L'expression « martyr de l'honneur » dans l'extrait de l'*Essai* est une indication subtile de ce qui était en effet le sort de Falkland, qui mourut au service du roi dans la bataille de Newbury¹¹³. L'avenir qui est révélé à Chateaubriand est donc le pressentiment de sa propre mort, mais aussi de la mort de son roi. Chateaubriand craint que Louis XVI soit exécuté de la même manière que Charles I^{er} pendant la révolution anglaise. Pendant la campagne des princes, Chateaubriand dit à un de ses camarades

[...] que la France voulait imiter l'Angleterre, que le roi périrait sur l'échafaud et que, vraisemblablement, notre expédition devant Thionville serait un des principaux chefs d'accusation contre Louis XVI. Ferron fut frappé de ma prédiction : c'est la première de ma vie.¹¹⁴

Mais qu'est-ce que cette révélation de l'avenir que ressent Chateaubriand, et qu'est-ce qui la déclenche ? Comme nous verrons également dans le chapitre suivant, Chateaubriand considère les jacobins comme des imitateurs et des plagiaires de l'antiquité, et par conséquent il craint que les jacobins imitent également les régicides du passé. En décrivant dans l'*Essai* les similitudes entre l'exécution d'Agis, roi d'Athènes, Charles I^{er} et Louis XVI, Chateaubriand explique qu'il n'a écrit sur ces trois rois exécutés que pour en montrer les ressemblances :

Je n'ai rapporté en détail l'exécution du second que pour montrer jusqu'à quel point les Jacobins ont porté l'imitation du dernier. J'ose dire plus : si Charles n'avait pas été décapité à Londres, Louis n'eût vraisemblablement pas été guillotiné à Paris.¹¹⁵

La connaissance de Chateaubriand de l'histoire de Falkland et Charles I^{er} permet à Chateaubriand de prédire l'avenir. Il aura raison : Louis XVI sera exécuté le 21 janvier 1793. Mais Chateaubriand ne meurt pas dans le service de son roi, bien qu'il soit très près de mourir

¹¹³ *Essai*, p. 2024. Note de Regard.

¹¹⁴ *MOT*, t. I, p. 482-483.

¹¹⁵ *Essai*, p. 335.

après la campagne, blessé à la jambe et atteint de petite-vérole. Cet exemple historique prédit l'avenir du roi, mais pas tout à fait celui de Chateaubriand.

Ce qui permet à Chateaubriand de prédire la mort de Louis XVI, c'est sa connaissance historique, construite sur le modèle de *historia magistra vitae*, et sa connaissance de la nature imitatrice de révolutionnaires :

[...] Charles IX écrivit aux gouverneurs des provinces d'imiter les massacres de Saint-Barthélemy, comme Danton manda aux patriotes de copier les massacres de septembre. Les jacobins étaient des plagiaires ; ils le furent encore en immolant Louis XVI à l'instar de Charles I^{er}.¹¹⁶

Mais en effet, la décision de Chateaubriand de s'engager dans l'armée des Princes est aussi en partie prise à cause d'exemples historiques. La décision est en grande partie influencée par son gendre Monsieur de Malesherbes, qui lui parle d'exemples de l'histoire pour le convaincre et pour démontrer que les partisans de Louis XVI n'ont pas tort de demander de l'aide aux rois étrangers :

[...] il me cita des exemples embarrassants. Il me présenta les Guelfes et les Gibelins s'appuyant sur les troupes de l'empereur ou du pape ; en Angleterre, les barons se soulevant contre *Jean-sans-Terre*. Enfin, de nos jours, il cita la république des États-Unis implorant le secours de la France.¹¹⁷

Mais Chateaubriand n'est pas persuadé et écrit que ces « nombreux exemples historiques [le] frappèrent sans [le] convaincre »¹¹⁸. Il ne pense pas à ces exemples historiques quand il traverse la frontière, mais sur celui de Falkland. Chateaubriand sait mieux que Malesherbes choisir les bons exemples historiques, c'est-à-dire tirer les correctes leçons de l'histoire. Il sait que les jacobins imitent les exemples historiques des régicides du passé, et que l'exemple de Falkland illustre donc mieux sa propre position historique.

Nous avons donc affaire ici à un parallèle entre le passé et le présent, où le passé historique sert à éclairer le présent et à prédire l'avenir. Il ne s'agit pas d'un simple exemple rhétorique, puisque Chateaubriand s'identifie avec le noble anglais. Mais que signifie *comme Falkland* ? La comparaison avec lui est une synthèse des pensées qu'il présente plus tôt dans la phrase, c'est-à-dire l'absence d'illusion et le pressentiment de l'avenir. Nous ne savons pas si cet exemple surgit dans l'esprit de Chateaubriand au même instant qu'il traverse la

¹¹⁶ *MOT*, t. I, p. 450.

¹¹⁷ *MOT*, t. I, p. 454.

¹¹⁸ *MOT*, t. I, p. 455.

frontière, ou si c'est le regard de l'écrivain qui ajoute la comparaison après qu'il a vécu l'épisode. Mais la caractérisation de son sentiment en traversant la frontière française comme « une espèce de révélation de l'avenir » laisse croire qu'il s'agit d'un exemple historique qui surgit dans l'esprit de Chateaubriand sur le moment.

L'exemple de Falkland revient plus tard dans les mémoires, mais dans un contexte moins violent. Cette fois, il s'agit d'une partie des mémoires qui décrit la vie de Chateaubriand après la monarchie de Juillet. Cet exemple historique est inséré dans une lettre écrite par Chateaubriand à Louis-Napoléon Bonaparte (1808-1877), neveu de l'empereur et futur Napoléon III. Dans ce cas, l'exemple de Falkland est utilisé pour illustrer la position impossible dans laquelle se trouve Chateaubriand en tant que légitimiste après la révolution de Juillet :

En défendant la cause de la légitimité, je ne me fais aucune illusion ; mais je pense que tout homme qui tient à l'estime publique doit rester fidèle à ses serments : lord Falkland, ami de la liberté et ennemi de la cour, se fit tuer à Newbury dans l'armée de Charles I^{er}.¹¹⁹

Dans ce cas, cet exemple peut sembler un peu exagéré, puisque Chateaubriand ne se trouve pas en danger à ce moment, même s'il se dit prêt à mourir pour les Bourbons. L'exemple historique de Falkland n'exprime pas le pressentiment de sa mort, mais plutôt le degré de sacrifice que Chateaubriand est prêt à faire pour la monarchie qu'il considère comme légitime. Ainsi, Chateaubriand montre à quel point il veut rester fidèle à ses devoirs en tant que gentilhomme. Ceci est aussi un exemple des sentiments ambigus de Chateaubriand envers la monarchie française, à cause de ses dispositions politiques. Comme Falkland, Chateaubriand prétend aussi être un « ami de la liberté », et il souhaite une monarchie modérée. Il se déclare « républicain par nature, monarchiste par raison et bourboniste par honneur »¹²⁰. Il ne croit pas que la monarchie légitime puisse survivre, comme elle ne veut pas se changer avec le temps, mais il se sent contraint de la défendre

Falkland est donc un exemple historique qui sert à illustrer la position historique de Chateaubriand, défenseur d'une monarchie médiocre par devoir malgré ses convictions politiques modérées, et aussi un modèle pour sa propre vie et carrière, comme un écrivain engagé dans les événements de son temps et qui les décrit. La connaissance de l'histoire de la

¹¹⁹ *MOT*, t. II, p. 625.

¹²⁰ BERCHET, *Chateaubriand*, p. 823.

vie de Falkland et la nature imitatrice des jacobins lui donne un pressentiment de l'avenir dans l'armée des princes, et sert aussi pour le décrire pendant la monarchie de Juillet.

Bassompierre : « le dernier sujet du dernier roi »

Nous regarderons maintenant un autre exemple historique qui exprime aussi la désillusion de Chateaubriand en ce qui concerne la monarchie française, et sert aussi à décrire la position de Chateaubriand vis-à-vis de la famille des Bourbons. Il est tiré des mémoires de François de Bassompierre (1579-1646)¹²¹, gentilhomme et soldat au service de Henri IV pendant les guerres de Religion et fidèle à ce roi jusqu'à son assassinat en 1610¹²². En effet, le temps des guerres de Religion occupe une place centrale dans les pensées de Chateaubriand. Rappelons-nous que la Ligue catholique, quand Paris se révolte contre le roi protestant Henri IV, est décrite comme l'une des « révolutions modernes » dans l'*Essai sur les révolutions* (ci-dessus, p. 14). Il voit donc des parallèles entre les troubles politiques des guerres de Religion et la Révolution. En outre, nous pouvons constater plusieurs points de ressemblance entre Bassompierre et Chateaubriand, en ce qui concerne leur situation historique. Tous les deux sont des nobles au service d'un roi qui est assassiné par ses ennemis politiques (c'est au moins dans ce sens que Chateaubriand comprend l'exécution de Louis XVI). Comme nous l'avons déjà signalé, Bassompierre est au service du premier roi des Bourbons, Henri IV, alors que Chateaubriand est au service du dernier roi des Bourbons, Charles X.

Cependant, le premier extrait que nous avons choisi de traiter ici est tiré d'une partie des mémoires qui décrit la jeunesse de Chateaubriand, avant la Révolution. Nous avons choisi cet exemple pour montrer que Bassompierre est un personnage auquel s'identifie Chateaubriand pendant tout sa vie, de sa jeunesse jusqu'au temps d'après la révolution de Juillet. En outre, cet exemple semble illustrer l'expérience de Chateaubriand de la nature destructrice du temps, bien avant la rupture historique de la Révolution. Avant la disparition de la société de l'Ancien régime de son enfance, Chateaubriand semble être conscient de la faiblesse des vies humaines face au temps, et la rupture dans l'histoire de la Révolution française aggrave ce sentiment.

Avant qu'éclate la Révolution, le jeune vicomte est un soldat dans le régime de Navarre. L'exemple de Bassompierre, sous forme d'anecdote, est inséré dans une description

¹²¹ François de BASSOMPIERRE, *Journal de ma vie – Mémoires du maréchal de Bassompierre*, t. I-IV, Paris : Vve Jules Renouard, 1870-1877. <<http://gallica.bnf.fr>> Consulté le 11.04.18.

¹²² Mathieu LEMOINE, *La faveur et la gloire : Le maréchal de Bassompierre mémorialiste*, Paris : PUPS, p. 27.

de la vie que mène Chateaubriand à Paris dans sa jeunesse, pendant ses congés du régiment de Navarre. Le cadre n'est pas celui des grands événements historiques, mais plutôt des événements plus modestes de la vie quotidienne, et c'est la première fois qu'il fait référence à Bassompierre dans ses mémoires. Résumons brièvement le contenu de cette anecdote. Durant ses promenades habituelles à Paris, le maréchal Bassompierre rencontre une jeune fille près du Petit-Pont. Ils se plaisent mutuellement, et au cours des promenades du maréchal, ils deviennent de plus en plus proches. Après un premier rendez-vous, il demande s'il peut la revoir, et elle consentit. Mais quand il arrive chez la tante de la jeune fille, chez qui elle habite, il ne la retrouve pas. Au lieu de cela, il trouve dans la chambre deux cadavres nus, vraisemblablement la jeune fille et sa tante, mortes de peste. Bassompierre quitte le lieu et revient chez lui « un peu ému de ce spectacle inopiné »¹²³.

Il faut remarquer que cet exemple historique a une forme plus longue que les exemples de Falkland que nous avons traités jusqu'à présent. En ce qui concerne les exemples tirés de la vie de Bassompierre, il ne s'agit pas de références à des noms ou des simples descriptions, mais plutôt des extraits de ses mémoires, que nous pouvons bien classer comme des anecdotes. Quand Chateaubriand se sert de ces anecdotes historiques, il le fait souvent sous forme de citations ou d'extraits paraphrasés d'ouvrages de cet homme exemplaire de l'histoire. Ce n'est donc pas seulement le nom qui traduit une leçon morale. En revanche, elle est traduite à travers le récit, ce qui donne à l'anecdote la possibilité de traduire une leçon morale ou illustrer une caractéristique plus spécifique.

Ces anecdotes ressemblent donc plus à l'*exemplum* comme on entendait ce terme au Moyen-Âge, c'est-à-dire une leçon morale donnée par un bref récit. Bien que ces anecdotes ne soient pas écrites de sa propre main, elles font tout de même partie des mémoires de Chateaubriand, car elles sont choisies selon leur pertinence pour décrire sa vie, et incorporées dans le texte par l'auteur avec un objectif précis. Il ne choisit que les extraits qui sont pertinents pour raconter l'histoire de sa propre vie. Quand il insère une citation des mémoires du duc de Berry après son assassinat en 1816, Chateaubriand fait la remarque suivante : « Ici je vous transcrirai deux pages de la vie du duc de Berry, c'est toujours vous raconter la mienne »¹²⁴. Il considère donc ces citations comme faisant partie de ses mémoires, même s'il ne les a pas écrites.

¹²³ *MOT*, t. I, p. 246.

¹²⁴ *MOT*, t. I, p. 501.

Passons maintenant à ce que cette anecdote peut exprimer ou illustrer dans la vie de Chateaubriand. Dans ce cas, c'est le récit qui fournit la leçon historique, et non pas forcément le caractère moral de son personnage principal. Il semble bien qu'il est censé produire une réflexion sur la vanité et la mort chez le lecteur. La fille disparaît après un seul rendez-vous : l'objet de l'amour peut disparaître brusquement. Mais ce qui est surtout intéressant pour notre propos, c'est que Chateaubriand essaie de retrouver les lieux de cette anecdote historique : « Je suis allé, à mon tour, à la découverte, avec l'adresse donnée, il y a deux cent quarante ans, par Bassompierre »¹²⁵. Pourtant, cette tentative échoue, car le quartier a beaucoup changé depuis le XVI^{ème} siècle : « Là, malheureusement, les deux siècles et demi que j'avais crus d'abord restés dans la rue, ont disparu »¹²⁶. Nous pouvons dans cette anecdote constater une différence entre le passé et le présent : Chateaubriand ne retrouve la maison où habitait la fille que dans une forme radicalement changée. Là où il essaie de faire revivre l'exemple historique, il ne le retrouve pas. C'est le premier cas dans ses mémoires, dans la vie de Chateaubriand, qu'il semble être conscient de la rupture que peut produire le temps, entre passé et présent.

André Vial dit à propos de ce passage que Chateaubriand « s'était littéralement *fait vivre* les souvenirs de Bassompierre, - il se les faisaient *revivre*, car il devenait Bassompierre, en courant deux siècles après lui du côté de la rue Saint-Martin en quête d'un souvenir d'une de ses belles »¹²⁷. Pourtant, nous nous séparons un peu de Vial sur cette remarque, bien que nous trouvions qu'il remarque quelque chose d'essentiel sur cette expérience de Chateaubriand. Nous voulons insister sur le fait qu'il s'agit bien d'une *tentative* de faire revivre les souvenirs de Bassompierre, une tentative qui n'est pas tout à fait réussie. La quête de Chateaubriand ne réussit pas, puisqu'il ne retrouve pas le lieu historique de l'anecdote. Reinhart Koselleck remarque à propos du rapport entre les *exemplum* et l'expérience individuelle que la conception d'une histoire comme dispensatrice d'exemples permet de faire sien un plus vaste champ d'expérience historique, où l'Histoire fonctionne comme « *a kind of reservoir of multiplied experiences which the reader can learn and make their own* »¹²⁸. Pourtant, dans ce cas, Chateaubriand ne réussit pas à faire siens les expériences de Bassompierre, parce que le temps a effacé le lieu de son expérience historique, de Paris du XVI^{ème} siècle.

¹²⁵ MOT, t. I, p. 246.

¹²⁶ MOT, t. I, p. 246.

¹²⁷ André VIAL, *Chateaubriand et le temps perdu*, Paris : Julliard, 1971, p. 58.

¹²⁸ KOSELLECK, *Futures Past*, p. 27.

Nous retrouvons l'exemple de Bassompierre plus tard dans les mémoires, mais dans un contexte très différent. Bien que le thème de la destruction du temps se retrouve ici, il est plutôt lié aux événements historiques, et l'exemple sert plutôt à inscrire Chateaubriand comme un témoin historique important et un royaliste loyal. Cette fois, l'exemple historique est inséré dans une partie des mémoires qui décrit le voyage de Chateaubriand à Prague en 1833, dans une mission pour la duchesse de Berry (1798-1870). Après la révolution de Juillet et le bannissement des Bourbons de France, Chateaubriand est toujours fidèle à la famille qu'il considère comme la seule famille royale légitime. Le 8 octobre 1832, la duchesse de Berry est arrêtée à Nantes après un débarquement en France depuis l'Italie, dans une tentative de se faire régente de France¹²⁹. Veuve du duc de Berry (1778-1820) et mère de Henri V le duc de Bordeaux, le prétendant au trône, elle occupe une place importante chez les légitimistes, y compris Chateaubriand. Elle charge Chateaubriand d'aller rendre visite à Charles X, alors exilé à Prague, pour lui demander si elle peut retenir son titre de régente et de princesse après son deuxième mariage et si elle peut revoir ses enfants, alors à Prague. Ravi de cette opportunité de servir la mère du prince légitime, Chateaubriand commence son voyage : « Le 14 mai, à huit heures et demie du soir, anniversaire de l'assassinat de Henri IV, je partis pour aller trouver Henri V, enfant orphelin et proscrit »¹³⁰.

La manière dont il décrit le jour du départ établit déjà une parallèle entre le temps de Henri IV pendant les guerres de Religions et les Bourbons après la révolution de Juillet. Il rencontre Charles X dans le château de Hradschin à Prague, mais sa mission n'aboutit à rien, et il quitte Prague dans un état de désillusion. Et c'est ici, après le départ de Prague, que se trouve l'exemple historique de Bassompierre. Après avoir réfléchi sur la possibilité de rétablir les Bourbons sur la trône de France, il commence à penser à Henri IV : « En parlant de la dernière calamité des Bourbons, leur commencement me revient en mémoire »¹³¹. Commence donc une anecdote sur la vie de Henri IV, le premier roi Bourbon.

L'anecdote concerne l'assassinat de Henri IV par le fanatique Ravaillac, mais il s'agit en effet de deux citations de deux ouvrages différents. La première est, selon Jean-Claude Berchet¹³², du *Journal* de Pierre de l'Estoile (1546-1611), et concerne l'ambiance à Paris le jour de l'assassinat et l'humeur sombre du roi. Berchet ne spécifie pas le titre de ce journal,

¹²⁹ BERCHET, *Chateaubriand*, p. 828.

¹³⁰ *MOT*, t. II, p. 664.

¹³¹ *MOT*, t. II, p. 754.

¹³² *MOT*, t. II, p. 1210. Note de Berchet.

mais il s'agit vraisemblablement du *Journal du règne de Henri IV*¹³³. La deuxième anecdote est tirée des mémoires de Bassompierre, et décrit sa réaction à la mort du roi. Chateaubriand modifie un peu les extraits de ces deux ouvrages, et il les combine pour en faire une anecdote plus cohérente. Avant de commencer notre analyse, résumons le contenu de ces deux extraits.

Le 5 janvier 1595, le duc de Guise et Bassompierre sont avec le roi à Paris, et ils assistent à des manifestations joyeuses des habitants. Mais malgré la joie chez le peuple, le roi est d'une humeur sombre. Il semble avoir un pressentiment de sa mort, qui lui semble inévitable après les nombreux attentats auxquels il a à peine échappé. Il parle de ses craintes à ses compagnons, Bassompierre et le duc de Guise, qui essaient en vain de le réconforter. Le jour de l'assassinat, le 14 mai 1610, il voit encore une fois le peuple à Paris crier ses louanges, sans le convaincre. Le rapport avec le temps de Chateaubriand est rendu très explicite par l'inclusion de cette citation de l'anecdote : « Un ligueur, apercevant le roi affaissé au fond de son carrosse : 'Le voilà déjà au cul de la charrette.' Ne vous semble-t-il pas que ce ligueur parlait de Louis XVI allant du temps à l'échafaud ? »¹³⁴ Après, le lit de mort du roi est décrit, et la réaction de Bassompierre face à son roi mourant termine l'anecdote : « je m'étois jeté à ses pieds que je tenois embrassés en pleurant amèrement »¹³⁵.

Après avoir raconté cette anecdote, Chateaubriand établit avec plus de précision le rapport avec ses expériences, et le rapport entre lui et Bassompierre est rendu plus explicite. Son manque d'espoir pour la monarchie est évident :

Poursuivi par ces tristes souvenirs, il me semblait que j'avais vu dans les longues salles de Hradschin les derniers Bourbons passer *tristes et mélancholiques*, comme le premier Bourbon dans la galerie du Louvre ; j'étais venu baiser les pieds de la royauté après sa mort.¹³⁶

Juste comme Bassompierre pleurait sur les pieds de Henri IV, Chateaubriand semble se résigner à la disparition à jamais des Bourbons de France. Mais plus précisément, quelle leçon cette anecdote est-elle censée donner ? A première vue, elle semble n'être qu'une petite histoire qui vient à l'esprit de Chateaubriand. Mais elle semble aussi exprimer à la fois la fidélité de Chateaubriand envers son roi, comme il remarque qu'il était venu « baiser les pieds

¹³³ Pierre de L'ESTOILE, *Journal du règne de Henri IV (1589-1594)*, éd. Gilbert Shrenck, t. I-IV, Genève : Droz, 2011.

¹³⁴ *MOT*, t. II, p. 756.

¹³⁵ *MOT*, t. II, p. 756.

¹³⁶ *MOT*, t. II, p. 756.

de la royauté après sa mort », et la désillusion de Chateaubriand en ce qui concerne l'avenir de la monarchie de Bourbons.

Il y a une remarque frappante dans cet extrait, quand Chateaubriand se dit « Poursuivi par ces tristes souvenirs ». Pourtant, les souvenirs qu'il a racontés ne sont pas les siens, mais ceux de Bassompierre. Il semble que Chateaubriand s'identifie aux souvenirs de Bassompierre, au point qu'il les prend pour les siens, et ce n'est pas la première fois qu'il fait cela. Rappelons-nous la remarque de André Vial sur l'anecdote précédente, où il propose que Chateaubriand essaie de faire « revivre » les souvenirs de Bassompierre à Paris. Il semble en effet qu'il arrive la même chose à Chateaubriand quand il quitte Prague. Et c'est justement ce que fait Chateaubriand dans ce cas : il fait sienne l'expérience de Bassompierre pour donner une description de son état d'esprit en quittant Prague, croyant que la monarchie française était perdue à jamais.

L'identification de ses propres souvenirs aux souvenirs de l'histoire est par ailleurs quelque chose dont Chateaubriand est bien conscient. Quand il arrive à Prague, en grim pant une colline au château de Hradschin, il fait la remarque suivante :

Les enchaînements de l'histoire, le sort des hommes, la destruction des empires, les desseins de la Providence, se présentaient à ma mémoire *en s'identifiant aux souvenirs de ma propre destinée* : après avoir exploré des ruines mortes, j'étais appelé au spectacle des ruines vivantes.¹³⁷

Mais cette identification avec les souvenirs historiques de Bassompierre a une fonction très importante. La fonction la plus importante de l'exemple historique décrivant la mort de Henri IV, réside dans le fait qu'il établit Chateaubriand comme un témoin historique important. L'identification avec Bassompierre lui permet aussi de se présenter comme un témoin historique d'une époque en train de disparaître. Dans la conclusion de la première partie des mémoires, il fait la remarque suivante :

A la fin de chaque grande époque, on entend quelque voix dolente des regrets du passé, et qui sonne le *couvre feu* : ainsi gémissent ceux qui virent disparaître Charlemagne, Saint-Louis, François I^{er}, Henri IV et Louis XIV. Que ne pourrais-je pas dire à mon tour, témoin oculaire que je suis de deux ou trois mondes écoulés ?¹³⁸

¹³⁷ *MOT*, t. II, p. 704. Nous soulignons.

¹³⁸ *MOT*, t. I, p. 1260-1261.

Bassompierre est aussi l'un de ces hommes, parce qu'il pleure, littéralement, la mort de Henri IV. Il semble que, tout comme Bassompierre pleurait la disparition de Henri IV, Chateaubriand pleure la fin du règne des Bourbons. En décrivant la vie d'un personnage historique aussi similaire à lui, il se montre comme un témoin de la disparition d'un monde. En outre, en écrivant ses mémoires, il se sert d'exemples historiques pour se justifier et se montrer comme un serviteur fidèle de la monarchie française. Par la comparaison avec des exemples de loyauté dans l'histoire, Chateaubriand souhaite se montrer comme le dernier fidèle serviteur de la famille qui a régné sur la France depuis le XVI^{ème} siècle. Il fait cette remarque vers la fin de ses mémoires : « je serai toujours fier d'avoir été le dernier sujet de celui qui sera peut-être le dernier roi »¹³⁹.

Conclusion du premier chapitre d'analyse

Comment pouvons-nous résumer ce premier chapitre de notre analyse ? Quelle est donc la signification de l'emploi d'exemples historiques relatifs à la vie et à la position historique de Chateaubriand ? Nous avons vu comment Chateaubriand se compare à deux personnages historiques dans trois situations différentes : à Falkland dans l'armée des princes et sous la monarchie de Juillet ; à Bassompierre dans sa jeunesse à Paris et pendant sa mission à Prague. Bien qu'ils soient des personnages d'époques différentes, leur similitude en ce qui concerne leur situation historique permet à Chateaubriand de s'en servir comme des exemples pour comprendre son époque. Nous avons vu que ces personnages historiques auxquels se compare Chateaubriand, sont tous les deux des nobles fidèles à un roi dont l'avenir semble être menaçant ou incertain. Ainsi, Chateaubriand souligne sa fidélité en tant que gentilhomme et royaliste, mais aussi sa perte d'illusions en ce qui concerne l'avenir de la monarchie française. Ces exemples historiques traduisent deux expériences différentes : le pressentiment de sa mort et la mort de son roi dans le cas de Falkland, et sa désillusion à l'égard du légitimisme après la révolution de Juillet dans le cas de Bassompierre.

¹³⁹ *MOT*, t. II, p. 949.

6 Les exemples historiques au temps de Chateaubriand : Révolutions et restaurations

Les réincarnations de l'histoire

Dans ce chapitre, nous analyserons comment Chateaubriand utilise le passé historique pour décrire ses contemporains. En puisant dans l'histoire pour trouver des exemples historiques afin d'éclairer les acteurs de son époque, il inscrit lui-même, ainsi que ses contemporains, dans une continuité historique. Chateaubriand décrit les personnages de son présent comme similaires aux personnages du passé, en raison de leurs qualités morales et positions historiques similaires. Toutefois, il nous semble que cette continuité, la similitude du passé et du présent, n'est pas forcément nécessaire pour l'utilisation d'exemples historiques.

Chateaubriand se sert aussi d'exemples historiques afin de souligner la différence entre les hommes du passé et ceux du présent, et souvent d'une façon ironique. Même si Chateaubriand dans ce cas souligne une différence entre le passé et le présent, cela ne veut pas dire qu'il abandonne l'idée d'une histoire exemplaire. La capacité de l'histoire de fournir des exemples pour des comparaisons est toujours maintenue, même si c'est pour souligner leur différence.

En premier lieu, nous analyserons l'emploi de l'histoire par Chateaubriand pour décrire les jacobins de la Révolution et pour dénoncer leurs crimes. Par la suite, nous montrerons comment Chateaubriand choisit d'autres exemples historiques pour décrire ceux de son époque qu'il considère comme des représentants de vertus. Pour ces deux catégories il s'agira essentiellement d'exemples tirés de l'histoire romaine, des criminels tel que Brutus ou Caligula, ou des héros tels que Cincinnatus, Scaevola ou Cicéron. Finalement, nous regarderons comment Chateaubriand se sert d'exemples historiques pour souligner la différence entre ses contemporains sous la Restauration et la monarchie de Juillet et les hommes du passé, et en quoi consiste cette différence. Ici, les exemples historiques sont à nouveau pour la plupart tirés de l'histoire romaine, mais aussi de l'histoire des conquêtes d'Alexandre le Grand et des guerres de Religion françaises.

Dans notre analyse de la signification et de la fonction de ces exemples historiques nous nous appuyerons sur les idées de Chateaubriand sur la nature répétitive de l'histoire. Selon les idées qu'il développe dans son *Essai sur les révolutions*, l'histoire est en quelque sorte cyclique, avec des événements similaires qui se reproduisent. Ce caractère répétitif concerne également les personnages historiques : « Il semble qu'il y ait des hommes, qui renaissent à des siècles d'intervalles pour jouer, chez différents peuples et sous différents noms, les mêmes rôles, dans les mêmes circonstances »¹⁴⁰. Jean-Pierre Richard qualifie ces personnages historiques renaissants comme des « réincarnations »¹⁴¹, ce qui souligne encore la nature circulaire de ce phénomène historique. Pourtant, Richard ne va pas plus loin dans son analyse de ces différents « rôles » et il ne voit pas comment cette conception de l'histoire permet à Chateaubriand de décrire ses contemporains à travers ce qu'il considère comme leurs rôles historiques. Il nous semble que ces « rôles » ou « réincarnations » ressemblent fortement à la définition de l'*exemplum* d'Ernest Robert Curtius : « *the incarnation of a quality* »¹⁴². L'idée de ces « rôles » semble donc être une formulation un peu différente de l'idée de l'histoire exemplaire ou l'*historia magistra vitae*, dans le sens où la similitude entre passé et présent permet d'illustrer le présent à travers le passé.

Quelles sont donc les critères pour Chateaubriand quand il choisit ces exemples historiques ? Le choix n'est pas arbitraire et il semble les trouver, dans la plupart des cas, parmi les événements historiques qu'il considère similaires à l'époque qu'il décrit. Autrement dit, quand le « rôle » du personnage historique et du personnage contemporain est similaire. Nous avons déjà parlé des cinq révolutions antiques et des sept révolutions modernes qu'il énumère dans son essai comparatif sur les révolutions, et nous les rappellerons ici :

[...] l'établissement des républiques en Grèce ; leur sujétion sous Philippe et Alexandre, avec les conquêtes de ce héros ; la chute des rois à Rome, la subversion du gouvernement populaire par les Césars ; enfin le renversement de leur empire par les Barbares. [...] La république de Florence, celle de la Suisse, la Ligue sous Henri IV, l'union des provinces Belges, les malheurs de l'Angleterre durant la règne de Charles I^{er}, et l'élection des États-Unis de l'Amérique en nation libre [...]¹⁴³

Nous verrons que plusieurs des exemples historiques que nous analyserons ici, sont tirés de ces révolutions antiques et modernes. Cela concerne les personnages antiques comme les

¹⁴⁰ *Essai*, p. 72.

¹⁴¹ RICHARD, *Paysage*, p. 149.

¹⁴² CURTIUS, *European Literature*, p. 60.

¹⁴³ *Essai*, p. 48

généraux d'Alexandre de ses conquêtes « révolutionnaires » ; Brutus, César, et Cicéron de la « révolution » romaine, c'est-à-dire la chute de la république romaine ; le duc de Guise de la « révolution » de la Ligue. Quant aux personnages comme Caligula, Scaevola ou Cincinnatus, nous ne trouvons pas un rapport direct avec ces révolutions, et le choix de Chateaubriand est plus difficile de comprendre. Pourtant, si nous ne trouvons pas une inspiration directe de ses autres œuvres, il semble les choisir selon leurs similitudes historiques. Un exemple est la parallèle entre Cincinnatus et Washington, puisque Washington est selon Chateaubriand l'homme qui créa la république américaine, et Cincinnatus fut le protecteur de la république romaine. Nous pouvons donc constater que le choix d'exemples historiques n'est pas arbitraire chez Chateaubriand, mais qu'il y a bien plusieurs liens entre ces exemples et ses premières idées sur l'histoire qui sont exprimées dans *l'Essai sur les révolutions*.

La forme des exemples que nous traiterons dans ce chapitre ont tantôt la forme de noms historiques, et tantôt des descriptions plus élaborées d'actions de personnages historiques. La première forme d'exemple est celle où notre choix d'analyser ces exemples en rapport avec les « rôles » répétitifs de l'histoire est le plus pertinent. Ces exemples historiques ont la forme de noms des personnages historiques qui sont insérés dans le texte sans beaucoup d'explications de la part de l'auteur. Il n'y a pas de description d'action ou de propos de ces personnages historiques, et c'est donc seulement leur nom qui est porteur de la signification de ces exemples. Il nous semble donc que ces exemples sont mieux compris et analysés comme des exemples historiques tel que l'entend Ernst Robert Curtius, c'est-à-dire comme une « incarnation d'une qualité ». Le nom doit être illustratif d'une seule chose, et nous verrons par leur contexte que cette chose est mieux comprise comme une qualité morale.

Ces noms de personnages historiques sont insérés dans le texte sans beaucoup d'explications de la part de l'écrivain. La connaissance historique et la vision de l'histoire qu'il faut pour comprendre ces exemples semble être quelque chose que Chateaubriand croit évident chez son public. Évidemment, cette façon de se servir d'exemples de personnages vertueux ou vicieux fonctionne seulement si le lecteur comprend à quels personnages, à quelles vertus et à quels vices l'écrivain fait référence. Cette carence d'information a pour nous des conséquences méthodologiques. Il nous faut donc tenir compte du contexte dans lequel ils sont insérés, l'histoire et les valeurs associés avec ces personnages et surtout la façon dont Chateaubriand traite ces personnages dans ses autres ouvrages. Pour comprendre leur signification et leur fonction comme exemples historiques, nous lirons en parallèle les autres ouvrages de Chateaubriand où ces personnages sont traités. Mais le choix d'exemples

n'est pas seulement délibéré de la part de Chateaubriand, et certains de ces exemples semblent surgir dans son esprit à un moment donné. Quand cela est possible, nous parlerons des expériences qui créent le contexte de ces exemples historiques.

Les exemples romains et les vices révolutionnaires

Regardons en premier lieu comment Chateaubriand se sert d'exemples historiques pour dénoncer les crimes des révolutionnaires. En utilisant des noms de personnages connus de l'histoire romaine, il inscrit les troubles de la Révolution dans une continuité avec les crimes de l'histoire romaine, ce qui renforce l'horreur de leurs crimes aux yeux du lecteur. Il se sert de noms de personnages vicieux pour décrire les crimes de révolutionnaires, mais il se sert aussi de noms de personnages vertueux d'une façon ironique. Dans ce dernier cas, l'emploi des noms des personnages vertueux comprend en fait une double critique. En essayant d'imiter l'histoire dans leur projet révolutionnaire, les révolutionnaires tirent les mauvaises leçons de l'histoire, et au lieu d'imiter les leçons et les exemples de vertu de l'histoire ils en reproduisent les vices. Chateaubriand montre donc que l'histoire peut toujours éclairer le présent, mais cela n'est pas sans risques. Le modèle de *historia magistra vitae* peut donc être dangereux si l'on ne réussit pas à en tirer les bons exemples. Les exemples historiques fonctionnent ainsi sur deux niveaux : Chateaubriand s'en sert pour dénoncer les crimes des révolutionnaires, mais aussi pour dénoncer l'inspiration de ces crimes, c'est-à-dire leur imitation de l'histoire.

Le premier extrait que nous étudierons traite du début de la Révolution, c'est-à-dire les jours qui suivent la prise de la Bastille. Chateaubriand observe avec horreur les émeutes à Paris, et en réfléchissant sur la violence dont il a été témoin, il établit le parallèle suivant entre les révolutionnaires et quelques personnages de l'antiquité :

La Révolution m'aurait entraîné si elle n'eût pas débuté par des crimes : je vis la première tête portée au bout d'une pique et je reculai. Jamais le meurtre ne sera à mes yeux un objet d'admiration et un argument de la liberté ; je ne connais rien de plus servile, de plus méprisable, de plus lâche, de plus borné qu'un terroriste. N'ai-je pas rencontré en France toute cette race de Brutus au service de César et de sa police ? Les niveleurs, régénérateurs, égorgeurs, étaient transformés en valets, espions, sycophantes, et moins naturellement encore en ducs, comtes et barons : quel moyen âge !¹⁴⁴

¹⁴⁴ MOT, t. I, p. 265-266.

Quelles sont les caractéristiques de cette référence historique ? Regardons tout d'abord les personnages dont il s'agit. Nous ne savons pas précisément ce que leurs noms sont censés signifier, puisque Chateaubriand ne nous donne que leur nom de famille. Comme ils sont mis dans la même phrase, et que ces deux noms sont souvent mentionnés ensemble, nous pouvons supposer qu'il s'agit de Marcus Junius Brutus (82-42 av. J.-C.) et Gaius Julius Caesar (101-44 av. J.-C.). Brutus est un personnage fort populaire dans la période révolutionnaire, même si les révolutionnaires ne font pas toujours une distinction précise entre lui et Lucius Junius Brutus (545-509 av. J.-C.), celui qui instaura la première république romaine¹⁴⁵. Brutus, l'assassin de César, est par certains considéré comme un héros, qui a tenté de sauver la république romaine de la tyrannie de César, et par d'autres comme un représentant de la trahison et du meurtre lâche. Donc, il n'est pas si facile de dire si Brutus ou César sont considérés comme des personnages positifs ou négatifs ici. En outre, les sentiments de Chateaubriand en ce qui concerne la Révolution sont au début très ambigus. Comme il dit lui-même : « La Révolution m'aurait entraîné si elle n'avait pas débuté par ses crimes », et dans une note dans la réédition de l'*Essai* il dit qu'il « s'y montre royaliste par désespoir de ne pouvoir être républicain »¹⁴⁶ ce qui montre qu'il n'est pas aussi négatif à propos de la Révolution au début (bien que cela se change par la suite). Chateaubriand, devenu fidèle royaliste qui s'engage dans la guerre révolutionnaire après l'arrestation de Louis XVI, remarque avec étonnement la représentation favorable qu'en proposent certains historiens : « ce vertueux régicide, vraisemblablement assassin de son père »¹⁴⁷. Nous pouvons donc en conclure que Chateaubriand, en raison de ses convictions royalistes, considère ce « vertueux régicide » comme un exemple de vice, et non de vertu.

Mais qui est donc César dans ce contexte, et quelles valeurs lui sont associées ici ? Chateaubriand semble l'admirer, au moins dans une certaine mesure, et il le considère comme un grand homme, mais qui est par la suite corrompu :

César est l'homme le plus complet de l'histoire, parce qu'il réunit le triple génie du politique, de l'écrivain et du guerrier. Malheureusement, César fut corrompu comme son siècle : s'il fût né au temps des mœurs il eût été le rival de Cincinnatus et de Fabricius.¹⁴⁸

¹⁴⁵ Claude MOSSÉ, *L'antiquité dans la révolution française*, Paris : Albin Michel, 1989, p. 83-84.

¹⁴⁶ *Essai*, p. 269.

¹⁴⁷ *Essai*, p. 294.

¹⁴⁸ « Études historiques », *O.C.*, t. IX, p. 116.

César est donc un grand personnage, mais pas forcément vertueux. Nous verrons aussi par la suite, par les comparaisons entre César et Bonaparte, que Chateaubriand est loin de le considérer ce premier comme un exemple de la vertu

Nous avons établi la provenance historique des deux noms. Toutefois, en ce qui concerne Brutus, il ne s'agit pas d'une seule personne dans cet extrait mais une « race ». Il nous semble que ce nom en pluriel veut dire que les vices qu'il représente, la trahison et le meurtre, deviennent quelque chose de plus répandu à l'époque de la Révolution. Le mot « race » désigne un ensemble d'individus liés à travers le temps, et qui partagent des qualités intrinsèques. Cet exemple historique est donc un exemple d'une caractéristique qui existe à toutes les époques historiques, mais qui devient plus répandue durant la Révolution française. Ceci souligne, quoique subtilement, la continuité historique des révolutionnaires. Rappelons-nous la remarque de Chateaubriand sur les personnages historiques qui jouent « les mêmes rôles, dans les mêmes circonstances »¹⁴⁹. Nous pouvons donc en conclure que ces Brutus jouent le même rôle dans la Révolution française que sous le règne de César, celui d'assassin et de traître. Mais pendant la Révolution, la situation est bien pire : dans son incarnation moderne, l'exemple de la trahison renaît dans plusieurs personnes, dans la foule révolutionnaire.

Mais qu'est-ce que Chateaubriand veut dire quand il soutient que Brutus est au service de « César et sa police » ? Il dit en effet que l'incarnation du vice est au service d'un grand homme, « l'homme le plus complet de l'histoire », qui est une proposition un peu paradoxale. Le fait que les Brutus travailleraient pour César et sa police montre, selon notre interprétation de ce passage, à quel point la vertu et la loyauté sont absentes dans les rapports entre les révolutionnaires. Il n'y a pas de loyauté parmi les « terroristes »¹⁵⁰ dont parle Chateaubriand, et comme César est trahi par l'un de ses proches, les chefs de la Révolution seront trahis à leur tour¹⁵¹. Voilà la leçon de l'histoire qu'apporte le nom de Brutus, quoique d'une façon plutôt implicite.

Pourquoi les révolutionnaires travailleraient-ils pour des maîtres pour qui ils n'ont aucune loyauté ? Chateaubriand montre l'hypocrisie des révolutionnaires, ce que nous voyons dans les caractéristiques de la dernière phrase de l'extrait, qui suivent le couplet des noms de Brutus et César. Les trois premiers mots sont des épithètes péjoratives pour désigner les

¹⁴⁹ *Essai*, p. 72.

¹⁵⁰ Ce terme fait sans doute référence aux acteurs de la Terreur sous la Révolution.

¹⁵¹ Ce qui est bien le cas : Robespierre et les autres chefs de la Comité pour le salut public sont finalement jugés et guillotins comme leurs victimes.

révolutionnaires, et ils traduisent leur nature destructrice. « Niveleur » signifie quelqu'un qui rabat, qui nivèle, et dans le contexte de la Révolutionnaire cela peut avoir plusieurs significations : les hiérarchies sociales, les anciennes institutions, les anciennes mœurs, ou plus concrètement, les bâtiments. De toute façon, le mot a des connotations de violence. Le mot « régénérateur » est un mot tiré du vocabulaire révolutionnaire : avant et pendant la Révolution, certain disaient qu'il fallait une « régénération » de l'ancienne société¹⁵². Chateaubriand se sert ici de ce mot, qui est en fait assez descriptif et neutre, mais d'une manière péjorative. À la fin, « égorgeurs » est très facile à comprendre : il traduit de manière explicite la violence meurtrière de la Révolution.

Mais que veut-il dire par la remarque que les « niveleurs, régénérateurs, égorgeurs, étaient transformés en valets, espions, sycophantes » ? Nous avons affaire à une figure stylistique ou s'opposent trois substantifs avec trois substantifs différents, mais il n'est pas facile de voir en quoi consiste cette différence. Est-ce que cela décrit une aggravation des crimes des révolutionnaires ? Il ne semble pas, puisque les trois premiers adjectifs décrivent des actes de violence, mais les trois adjectifs suivantes, « valets, espions, sycophantes », ne le font pas nécessairement. Le premier mot, « valet » est en effet un mot assez neutre. Cependant, ce mot évoque quelque chose de servile, et c'est en effet ce qui est le cas pour les autres mots aussi. « Espions » et « sycophantes » traduisent eux aussi la lâcheté et la perfidie des révolutionnaires. Comme Brutus, ils trahissent leurs proches, et au lieu de le faire ouvertement, ils les combattent par la trahison et des machinations secrètes. Surtout le mot « sycophantes » est intéressant ici, en raison de ses connotations antiques. Comme remarque Jean-Claude Berchet dans l'édition critique que nous utilisons, « sycophantes » est un mot employé pour désigner les « dénonciateurs publics athéniens »¹⁵³. Les révolutionnaires finissent donc tous par se dénoncer et se trahir à la fin.

Finalement, regardons la dernière remarque : « et moins naturellement encore en ducs, comtes et barons : quel moyen âge ! » Pourquoi et comment les révolutionnaires, les traîtres, sont-ils transformés en « ducs, comtes et barons », et que signifie ceci ? La transition des exemples de l'Antiquité à l'énumération de ces titres de noblesse est un peu abrupte. Peut-on dire que ces dernières phrases font partie de l'exemple, et dans ce cas, quel rapport y a-t-il entre les deux ? Ce qui est clair, c'est que Chateaubriand ne considère pas cette transformation comme naturelle. Mais pourquoi ? L'énumération passe des « niveleurs,

¹⁵² « Il s'agit aussi de reconstruire – on dira de régénérer – la patrie ». MOSSÉ, *L'Antiquité dans la Révolution française*, p. 68.

¹⁵³ *MOT*, t. I, p. 1309. Note de Berchet.

régénérateurs et égorgés » à « valets, espions, sycophantes » et enfin à « ducs, comtes et barons ». La transformation va des criminels violents aux serviles complaisants et se termine par des nobles. Est-ce que les nobles aussi deviennent des traîtres pendant la Révolution, et donc une autre preuve de la généralisation des crimes et de la violence pendant la Révolution ? Il nous semble plutôt que Chateaubriand veut dire que les révolutionnaires se font passer pour des gens nobles, malgré leurs crimes. L'énumération de ces titres peut montrer que Chateaubriand pense que les révolutionnaires se sont emparés d'une meilleure position dans la hiérarchie sociale, à l'aide de violence et de crime, et qu'il ne considère pas cette violation des hiérarchies comme naturelle. La « race de Brutus » s'est volé une position sociale plus favorable par la trahison et la violence. La dernière exclamation doit être interprétée comme une description de la barbarie de cet acte. « Quel moyen âge ! » n'a pas de valeur temporelle ou historique, mais plutôt morale, pour signifier la barbarie des révolutionnaires, qui prennent des positions de pouvoir par la force¹⁵⁴. Nous avons donc affaire à un personnage historique, un symbole de trahison, qui est par la suite décrit plus précisément. Le développement explique le but des crimes, mais le nom de Brutus indique le moyen : la trahison.

Pouvons-nous ici parler d'un exemple historique purement rhétorique ou est-ce que cet exemple est lié aux expériences de Chateaubriand pendant la Révolution ? Il écrit qu'il a « rencontré » cette race de Brutus, quoiqu'il ne précise pas où et comment. En effet, cet extrait semble faire référence à une épisode qui est décrite plus tard dans les mémoires, mais qui a lieu au début de la Révolution. Les premières émeutes ont éclaté, et Chateaubriand se trouve à la fenêtre en regardant la foule dans la rue qui porte des têtes de nobles massacrés sur des piques :

Lorsqu'ils s'avancèrent, nous distinguâmes deux têtes échevelées et défigurées, que les devanciers de Marat portaient chacune au bout d'une pique : c'était les têtes de MM. Foulon et Bertier. Tout le monde se retira des fenêtres ; j'y restai. Les assassins s'arrêtèrent devant moi, me tendirent les piques en chantant, en faisant des gambades, en sautant pour approcher de mon visage les pâles effigies.¹⁵⁵

Voilà donc « la première tête portée au bout d'une pique » et les assassins sont donc forcément la « race de Brutus » de l'autre extrait. Les deux têtes sont celles de François-

¹⁵⁴ Nous constatons que Chateaubriand partage ici l'idée des Lumières sur cette époque, qui tendait à dévaluer le Moyen Âge en le considérant comme une époque de violence et superstition. Son statut va être en partie réhabilité au XIX^e siècle.

¹⁵⁵ *MOT*, t. I, p. 292.

Joseph Foulon (1715-1789), qui remplace Necker comme intendant de Finances, et de son gendre, Louis Bénigne François Bertier de Sauvigny (1733 – 1789), qui sont massacrés par la foule le 22 juillet 1789¹⁵⁶. La brutalité qui conduit Chateaubriand à comparer les révolutionnaires avec le symbole de trahison de l'antiquité, Brutus, prend donc racine dans une expérience vécue. Même si la comparaison n'a pas lieu au même instant que l'expérience vécue, il s'agit d'une expérience qui fournit de la matière pour écrire un parallèle historique plus tard. L'expérience vécue fournit ainsi la matière pour une figure rhétorique. Nous pouvons donc constater que les personnages de l'histoire servent toujours à éclairer le présent selon le modèle de l'histoire exemplaire *l'istoria magistra vitae*.

Nous traiterons maintenant un autre exemple historique où figure le nom de Brutus, quoiqu'il fasse ici partie d'un autre pair de noms de personnages historiques. Dans l'extrait suivant, l'année est 1800, et Chateaubriand est de retour à Paris après son exil en Angleterre. La violence de la Révolution semble apaisée et la vie quotidienne continue, malgré les crimes qui ont été commis. Les révolutionnaires profitent pleinement de cette situation :

Les révolutionnaires enrichis commençaient à s'emménager dans les grands hôtels vendus du faubourg Saint-Germain. En train de devenir barons et comtes, les Jacobins ne parlaient que des horreurs de 1793, de la nécessité de châtier les prolétaires et de réprimer les excès de la populace. Bonaparte, plaçant les Brutus et les Scévola à sa police, se préparait à les barioler de rubans, à les salir de titres, à les forcer à trahir leurs opinions et de déshonorer leurs crimes.¹⁵⁷

Dans cet extrait nous retrouvons encore une fois le nom de Brutus, ainsi que quelques-unes de descriptions de l'autre extrait. La caractérisation des Brutus comme des « barons et comtes » se retrouve ici aussi, ainsi que la remarque sur « César et sa police », quoique le nom de César soit remplacé par celui de Bonaparte. Nous pouvons constater par ces similitudes qu'il s'agit à peu près des mêmes personnages que dans l'autre extrait. Mais dans ce cas, le nom de Brutus figure au côté du nom de Scévola, ou Scaevola, un autre personnage de l'histoire romaine. Plusieurs hommes de l'histoire romaine partagent ce nom, et encore une fois, il est difficile de savoir précisément de quel personnage il s'agit. Le plus connu est sans doute Caius Marius Scaevola (508 av. J.-C.). Dans l'histoire romaine il est aussi un assassin, mais chargé d'assassiner un ennemi de Rome, le roi étrusque Porsenna. Fait prisonnier, il brûle sa main en face du roi pour montrer son mépris pour la douleur et sa détermination face à son

¹⁵⁶ BERCHET, *Chateaubriand*, p. 132.

¹⁵⁷ *MOT*, t. I, p. 620.

exécution¹⁵⁸. Scaevola est donc connu comme un symbole de courage, et non pas de trahison. Mais les motifs du meurtre n'importent pas pour Chateaubriand, comme nous avons vu dans l'autre extrait de sa condamnation catégorique de la violence. Nous avons donc affaire à deux noms de deux assassins, mais avec des motifs très différents. Dans l'histoire de Scaevola, il confesse ses crimes en face du tyran, mais dans ce parallèle les « Scévola » déshonorent leurs crimes pour obtenir des privilèges.

Maintenant il faut chercher à savoir ce que ces personnages historiques sont censés représenter, transposés dans le contexte du sillage de la Révolution. Chateaubriand exprime la généralisation d'un vice, mais d'une manière différente que dans l'autre extrait que nous avons traité. Ici, la pluralité des vices n'est pas exprimée par le mot « race », mais par l'acte de mettre les noms au pluriel. Les noms de Brutus et Scévola se transforment en antonomases¹⁵⁹ : le nom propre de ces personnages de l'antiquité est employé pour décrire quelque chose de général. Cette figure rhétorique montre à quel point les vices représentés par ces deux noms, se sont répandus en France : les meurtriers d'intentions nobles lâchent leurs idéaux pour s'enrichir, ou ils feignent d'avoir des idéaux moraux ou politiques. Chateaubriand considère cette hypocrisie comme caractéristique des révolutionnaires, ce que nous pouvons constater par exemple dans sa critique de Danton : « Danton n'avait pas la conviction des principes, il ne s'était affublé du manteau révolutionnaire que pour arriver à la fortune »¹⁶⁰.

De cette façon, Chateaubriand décrit l'hypocrisie des jacobins, qui prêchent des idéaux égalitaires et révolutionnaires pendant la Révolution, mais qui changent d'opinion dès qu'ils sont au pouvoir. L'exemple de Brutus est l'exemple d'un homme qui trahit son père adoptif au nom des libertés républicaines, mais dans cet exemple, une fois transposé au temps de la Révolution, montre un homme qui tue le roi, mais seulement pour s'instaurer dans une position de pouvoir. Ceci n'était pas le cas pour le Brutus de l'antiquité. Scaevola tue un tyran, ennemi de Rome, mais transposé dans la période révolutionnaire, il ne le fait que pour de l'argent et des titres. Les révolutionnaires, représentés ici par des personnages de l'antiquité, choisissent de prétendre qu'ils n'avaient pas commis de crimes et démentent leurs anciennes idées afin de s'instaurer dans une position favorable auprès de Napoléon. Chateaubriand décrit à travers ces exemples historiques que les révolutionnaires sont des

¹⁵⁸ « Mucus Scaevola s'immolant par le feu, pour se punir d'avoir échoué à chasser le tyran Porsenna ». MOSSÉ, *L'Antiquité dans la révolution française*, p. 155.

¹⁵⁹ « Figure qui traite le nom propre comme un nom commun (ou inversement) ». Michel POU GEOISE, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris : Arman Colin, 2001, p. 45.

¹⁶⁰ *MOT*, t. I, p. 450.

opportunistes, qui deviennent des amis avec les nobles dont ils avaient tué les familles pour s'établir dans une position sociale plus favorable. Chateaubriand semble même constater plus tard que cette hypocrisie peut être plus dangereuse que la violence ouverte : « Toutefois, le règne de la terreur est peut-être, de toutes les époques de la révolution, celle qui fut le moins dangereuse à la morale, parce qu'aucune conscience n'était forcée : le crime paraissait dans sa franchise »¹⁶¹.

Dans le deuxième extrait le nom de César est remplacé par Bonaparte. Ce changement est significatif, parce que cela montre Bonaparte comme un nouveau César, c'est-à-dire comme un grand homme qui est corrompu, « cet homme dont j'admire le génie, mais dont j'abhorre le despotisme »¹⁶² comme dit Chateaubriand au début de ses mémoires. Il semble donc que Bonaparte joue donc le rôle d'un César moderne. Ceci est logique si nous regardons sa caractérisation de César comme un grand homme qui se fait corrompre, tout comme Bonaparte. Comme nous avons pu l'affirmer dans notre chapitre sur Chateaubriand et son temps (ci-dessus, p 10), Napoléon est considéré comme l'homme qui est venu pour sauver la Révolution de l'anarchie mais qui l'a finalement trahie.

Les chefs révolutionnaires et le danger de l'imitation historique

Nous examinerons maintenant comment Chateaubriand utilise des exemples historiques afin de critiquer les modèles historiques des révolutionnaires. Après son retour de l'Amérique, Chateaubriand assiste comme spectateur à quelques-unes des séances de la nouvelle Assemblée législative. Dans un passage où il décrit plusieurs membres de cette assemblée, Chateaubriand établit des parallèles entre les révolutionnaires Jean-Paul Marat (1743-1793) et Camille Desmoulins (1760-1794) et des personnages de l'histoire romaine :

À ce Caligula de carrefour, succédait le cordonnier athée, Chaumette. Celui-ci était suivi du *procureur général de la lanterne*, Camille Desmoulins, Cicéron bègue, conseiller public des meurtres, épuisé de débauches solitaires, léger républicain à calembours et à bons mots, diseur de gaudrioles de cimetières, lequel déclara qu'aux massacres de septembre, *tout s'était passé avec ordre*. Il consentait à devenir Spartiate, pourvu qu'on laissât la façon du brouet au restaurateur Méot.¹⁶³

¹⁶¹ *MOT*, t. II, p. 32.

¹⁶² *MOT*, t. I, p. 116.

¹⁶³ *MOT*, t. I, p. 448.

Regardons tout d'abord comment il décrit Marat. Caligula (12-41) est le fameux personnage de l'empereur fou et cruel, et il est facile de voir le rapport entre lui et Marat, puisque ce dernier est réputé être l'un des plus fanatiques des révolutionnaires. La comparaison avec l'empereur lui donne toutefois une certaine grandeur, mais qui est contrasté par le mot « carrefour ». La caractérisation de Marat est donc une combinaison d'un nom propre historique et un mot qui le situe, non pas dans l'histoire romaine, mais dans la rue. Ce couple de mots opposés, l'un haut (malgré la cruauté du personnage) et l'autre bas et quotidien, sert donc à créer un effet d'ironie et de mépris dans cette description.

La comparaison entre Desmoulin et Cicéron (106-43 av. J.-C.) est construite d'une manière un peu différente. Ici, le nom d'un personnage historique de renommée vertueuse, est juxtaposé avec un adjectif bas. Cicéron est connu comme un orateur exceptionnel et un homme vertueux qui défendit la république contre les complots de Catalina et la tyrannie de César¹⁶⁴, donc sa valeur morale est claire. Mais qu'est-ce que le mot « bègue » est censé signifier ? Comme dans l'exemple précédent, nous avons affaire à une combinaison de mots où chacun a une valeur qui semble opposée à l'autre. Est-ce que cela veut dire que Desmoulin est un orateur doué, mais qu'il n'arrive pas à articuler ce qu'il veut dire ? Il nous semble plutôt que cela veut dire qu'il se prend pour un orateur doué, mais en réalité il ne l'est pas. Les autres caractérisations de sa manière de parler, comme « diseur de gaudrioles et de cimetières » soutiennent également une telle interprétation. Nous pouvons donc constater que Chateaubriand se sert d'un exemple romain de vertu dans un discours ironique et l'utilisation de cet exemple de vertu souligne la différence entre Cicéron et Desmoulin. Mais l'histoire sert tout de même à créer un rapport entre eux, même s'il s'agit d'une différence et non pas une similitude. Comme dans l'exemple de l'extrait précédent, les noms de Caligula et Cicéron fonctionnent comme des antonomases : les noms propres individuel deviennent des noms communs pour expliquer une qualité générale.

Ces exemples romains semblent aussi être une façon de critiquer les modèles historiques des jacobins. Chateaubriand appartient toujours au courant de l'*historia magistra vitae* quand éclate la Révolution française, mais la recherche d'exemples historiques n'est pas sans risques si on ne sait pas précisément comment les utiliser et quelles leçons il faut en tirer. Les révolutionnaires français ressemblent aux révolutionnaires du passé, mais non pas dans les aspects qui auraient pu assurer un parcours modéré de la Révolution. Les révolutionnaires trouvent les mauvais exemples dans l'histoire, et en imitent les vices et non pas les vertus :

¹⁶⁴ MOSSÉ, *L'Antiquité dans la Révolution française*, p. 155.

Fanatiques admirateurs de l'antiquité, les Français semblent en avoir emprunté les vices, et presque jamais les vertus. En naturalisant chez eux les dévastations et les assassinats de Rome et d'Athènes, sans en atteindre la grandeur, ils ont imité ces tyrans qui, pour embellir leur patrie, y faisaient transporter les ruines et les tombeaux de la Grèce.¹⁶⁵

Quand Chateaubriand attribue aux chefs révolutionnaire le rôle de réincarnations de l'histoire romaine, cela n'est donc nullement positif. La juxtaposition de Desmoulin et Cicéron signifie que ce premier essaie de se hisser à la hauteur des grands hommes de l'antiquité, mais qu'il n'y réussit pas. Chateaubriand dénonce non seulement les crimes des jacobins, mais également les malentendus historiques qui sont à l'origine de ces crimes. Les jacobins n'imitent que les vices des hommes de l'Antiquité, et là où ils essaient d'en imiter les vertus, ils n'y arrivent pas. Dans le premier cas, nous avons Marat, qui est non seulement comparé avec un exemple du mal pour signifier une imitation des vices de l'Antiquité, mais aussi présenté comme une variante populaire et vulgaire de Caligula. Et dans l'autre cas, nous avons Desmoulin, qui semble essayer d'imiter un grand orateur de l'Antiquité, mais qui n'y arrive pas.

Washington et Cincinnatus : la réincarnation des vertus romaines aux États-Unis

Nous passerons maintenant des exemples des vices de l'Antiquité à l'un des exemples de vertu, incarné par le personnage de George Washington. Dans les mémoires de Chateaubriand, il représente les vertus qui ont créé la république moderne réussie : les États-Unis. Rappelons-nous que Chateaubriand considère l'établissement des États-Unis en une république comme l'une des révolutions modernes, similaire à la Révolution française. Dans l'extrait suivant, l'exemple historique présente une vertu, et ceci est rendu très explicite par le narrateur. L'extrait est tiré de la partie des mémoires qui concerne le voyage à l'Amérique de Chateaubriand juste après le début de la révolution. Grâce à une lettre de recommandation du marquis de la Rouërie, qui participa à la guerre d'indépendance américaine, il a l'occasion rencontrer le général Washington à Philadelphie. Dans ce personnage, Chateaubriand voit une incarnation des vertus antiques romaines :

¹⁶⁵ *Essai*, p. 69.

Je le vis passer dans une voiture que tiraient quatre chevaux fringants, conduits à grands guides. Washington, d'après mes idées d'alors, était nécessairement Cincinnatus ; Cincinnatus en carrosse dérangeait un peu ma république de l'an de 296. Le dictateur Washington, pouvait-il être autre qu'un rustre, piquant ses bœufs de l'aiguillon et tenant le manche de sa charrue ? Mais quand j'allais lui porter ma lettre de recommandation, je retrouvai la simplicité du vieux Romain.¹⁶⁶

Cincinnatus n'est pas un personnage qui nous est très connu aujourd'hui, et par conséquent, la caractérisation de Washington comme un « dictateur » romain peut sembler un peu étrange pour un lecteur moderne, si on ne connaît pas l'histoire de ce personnage romain. Cincinnatus (519-430 av. J.-C.) est appelé à devenir dictateur romain, c'est-à-dire prendre les pleins pouvoirs dans une période de crise, pour sauver la république de l'invasion de la tribu d'Èques. Mais après avoir fait son devoir et vaincu l'ennemi, il ne garde pas le pouvoir, et il retourne à sa ferme à la campagne¹⁶⁷, d'où les remarques de Chateaubriand sur les bœufs et la charrue. Cincinnatus est donc considéré comme un personnage exemplaire de la vertu romaine, du devoir et de la simplicité, quelqu'un qui n'accorde aucune valeur au pouvoir.

Pour Chateaubriand, la similitude entre Cincinnatus et Washington est si grande qu'il croit se trouver dans la république romaine de l'année 296¹⁶⁸. L'exemple, qui est ici un exemple de la vertu de la simplicité, crée une expérience de l'histoire particulière : le passé devient ainsi une partie du présent. Cette expérience semble être créée par les attentes de Chateaubriand quand il arrive aux États-Unis, mais pourquoi s'attend-il à rencontrer une « réincarnation » de Cincinnatus en Washington ? Cela est lié à son attitude envers les États-Unis et Washington et sa position face à l'histoire à l'époque. Quand il décrit son arrivée aux États-Unis, il se décrit comme « plein d'enthousiasme pour les peuples classiques, un Caton qui cherchait partout l'austérité des premières mœurs romaines »¹⁶⁹. Par conséquent, la rencontre avec la réincarnation de Cincinnatus n'est pas du tout spontanée, mais plutôt le résultat d'une attente créée par les connaissances historiques de Chateaubriand. Mais pourquoi cherche-t-il ces vertus romaines, et pourquoi dans les États-Unis ? Il explique ces idées ainsi :

¹⁶⁶ *MOT*, t. I, p. 348. Remarquons que Chateaubriand ne se sert pas ici du calendrier moderne, mais le calendrier romain qui compte les années à partir de la fondation de Rome en 753 av. J.-C. L'année 296 de ce calendrier est donc 457 av. J.-C.

¹⁶⁷ Gary FORSYTHE, *A Critical History of Early Rome*, Berkeley : University of California Press, 2005, p. 206.

¹⁶⁸ En passant, nous tenons à mentionner qu'il est douteux que Chateaubriand ait rencontré Washington, ce que prouve une des lettres du général où il avoue qu'il n'a pas pu rencontrer Chateaubriand avant le départ de ce dernier pour Niagara. Cf. Harry REEDMAN, « Chateaubriand and Washington, Chateaubriand and Napoléon », *Historical Figures in French Literature*, Columbia : French Literature Series, 1981, p. 54.

¹⁶⁹ *MOT*, t. I, p. 347.

A cette heure de ma vie, j'admira beaucoup les républiques, bien que je ne les crusse pas possibles à l'époque du monde où nous étions parvenus ; je connaissais la liberté à la manière des anciens, la liberté fille des mœurs dans une société naissante ; mais j'ignorais la liberté fille de lumières et d'une vieille civilisation, liberté dont la république représentative a prouvé la réalité [...] ¹⁷⁰

La « société naissante » est dans ce cas la nouvelle république américaine, et les mœurs qui sont les garants de sa liberté sont probablement celles qu'incarne Washington. La révolution américaine, à la différence de la Révolution française, n'a pas dégénéré dans la violence populaire, mais elle a réussi à créer une société nouvelle et durable. Cincinnatus, qui renonça au pouvoir après avoir sauvé la république romaine, est l'opposé des révolutionnaires qui restent au pouvoir pour s'enrichir, ce que nous avons vu dans l'extrait précédent. Pendant un dîner avec Washington, où ils parlent de la clé de la Bastille que les révolutionnaires ont donné à Washington, Chateaubriand fait la remarque suivante : « Si Washington avait vu dans les ruisseaux de Paris les *vainqueurs de la Bastille*, il aurait moins respecté sa relique. Le sérieux et la force de la Révolution ne venaient pas de ces orgies sanglantes » ¹⁷¹. L'absence de violence populaire est donc la différence la plus importante entre ces deux révolutions. Les mœurs simples et austères des américains, dans ce cas représenté par le président Washington, a garanti la réussite de la révolution américaine. Washington fonctionne ainsi comme un contre-exemple des révolutionnaires français, des vertus de l'Antiquité et non pas de ses vices. Il importe aussi de remarquer que dans ce cas, le nom propre de Cincinnatus n'est pas employé pour signifier quelque chose de général, comme est le cas avec les Brutus et les Scaevola dans l'autre extrait. Le nom de Cincinnatus n'est pas employé comme une antonomase, en raison de sa singularité dans l'histoire. Chateaubriand considère Washington comme un personnage si singulier dans l'histoire qu'il n'y a qu'un autre personnage qui peut se comparer à lui, et qu'il considère comme son prédécesseur.

« La nullité de ces temps » : la Restauration et la révolution de Juillet

Tournons maintenant notre regard vers les exemples historiques qu'utilise Chateaubriand pour décrire ses contemporains pendant la Restauration et la révolution de Juillet. Ces exemples historiques n'illustrent pas la similitude entre les personnages du présent et du passé, mais

¹⁷⁰ *MOT*, t. I, p. 348.

¹⁷¹ *MOT*, t. I, p. 349.

décrivent d'une manière très explicite en quoi leur « rôles » historiques sont différents. Nous avons déjà vu comment Chateaubriand se sert du nom de Cicéron pour décrire Camille Desmoulins, afin de souligner d'une manière ironique la différence entre le grand orateur antique et ce jacobin fanatique. Ici, nous traiterons également des personnages qui, selon Chateaubriand, ne sont pas les égaux des personnages du passé. Pourtant, ces différences sont d'un autre caractère. Les exemples historiques qu'il utilise pour décrire ses contemporains pendant la Restauration et les acteurs de la révolution de Juillet ne soulignent pas leur différence morale, mais la différence d'intérêt entre ces personnages contemporains et ceux du passé. Chateaubriand utilise les exemples historiques plutôt pour souligner la différence de leur importance historique.

Pourquoi Chateaubriand trouve-t-il que certains personnages de la Restauration et la révolution de Juillet ne sont pas importants ? Surtout en ce qui concerne la Restauration, cette attitude semble paradoxale, puisque c'est une période d'une certaine stabilité politique après la violence de la Révolution et les guerres de l'Empire, où Chateaubriand voit se construire un régime politique auquel il dit avoir toujours été favorable : un régime mixte, une monarchie qui est au moins en principe constitutionnelle¹⁷². Ce désintéressement réside surtout dans la différence de qualité et d'intérêt de ces deux époques et des époques qui les précèdent. Malgré les crimes horribles de la Révolution, elle est un événement historique décisif et une importante transformation sociale, ce qui lui confère un grand intérêt. Comme Chateaubriand le constate : « Dans une société qui se dissout et se recompose, la lutte des deux génies, le choc du passé et de l'avenir, le mélange des mœurs anciennes et des mœurs nouvelles, forment une combinaison transitoire qui ne laisse pas un moment d'ennui »¹⁷³. Cela n'est pas le cas pour les époques qui suivent la Révolution. La Restauration et la monarchie de Juillet n'ont rien de cette radicalité, et nous verrons que Chateaubriand témoigne de beaucoup de mépris pour certains acteurs de ces époques, qui sont à ses yeux des nains comparés aux géants des époques précédentes. Comme il le constate au début de la partie de ses mémoires qui traite de la Restauration : « Je rougis en pensant qu'il me faut nasillonner à cette heure d'une foule d'infimes créatures dont je fais partie, êtres douteux et nocturnes que nous fûmes d'une scène dont le large soleil a disparu »¹⁷⁴. Remarquons aussi qu'il s'inclut lui-même parmi ces hommes sans intérêt. La « nullité de ces temps »¹⁷⁵, comme dit Chateaubriand à

¹⁷² « La monarchie représentative est mille fois préférable à la république représentative ». *Essai*, p. 23.

¹⁷³ *MOT*, t. I, p. 302.

¹⁷⁴ *MOT*, t. II, p. 11.

¹⁷⁵ *MOT*, t. II, p. 12.

propos de la Restauration, le concerne aussi. Mais si les hommes politiques de la Restauration n'ont que très peu d'intérêt, le régime qui suit la Restauration, c'est-à-dire la monarchie de Juillet, est encore pire. Chateaubriand écrit au début du récit sur la Restauration que « le petit monde dans lequel j'entre à présent était supérieur au monde qui lui a succédé en 1830 : nous étions des géants en comparaison de la société de cirons qui s'est engendrée »¹⁷⁶.

Cette absence d'intérêt des hommes de la Restauration et de la révolution de Juillet, et donc leur différence avec les grands hommes du passé, n'est pas seulement liée à leur caractère inférieur. La gloire de Napoléon Bonaparte les rend encore plus insignifiants, puisque comparés aux grands exploits de l'Empereur, les personnages qui lui sont contemporains et qui le suivent dans l'histoire ne sont pas aussi intéressants. Chateaubriand considère Napoléon comme un grand homme, malgré ses crimes, et cette grandeur, ainsi que la légende qui se constitue après sa mort, semblent effacer la renommée des hommes plus petits. Il y a pourtant des exceptions, notamment Frédéric le Grand (1712-1786), qui est l'un des rares personnages qui peut être favorablement comparé à Napoléon :

À tout prendre, bien que l'énormité des événements de nos jours ait rapetissé les événements passés, bien que Rosbach, Lissa, Liegnitz, Tourgeau, etc., etc., ne soient plus que des escarmouches auprès des batailles de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de la Moskowa, Frédéric souffre moins que d'autres personnages de la comparaison avec le géant enchaîné à Sainte-Hélène.¹⁷⁷

Mais à l'exception du roi de Prusse, les autres hommes ne se comparent pas favorablement aux actions de Napoléon. La gloire des exploits militaires de Napoléon a un effet sur les événements de son passé, son présent et sa postérité. Si ceci est le cas pour un si grand homme que Frédéric le Grand, les conséquences sont encore plus sévères pour les petits hommes de la Restauration et de la révolution de Juillet. Après que Napoléon a été envoyé à Sainte-Hélène et Chateaubriand commence son récit sur la Restauration, il fait la remarque suivante : « Quel personnage peut intéresser en dehors de lui ? De qui et de quoi peut-il être question après un pareil homme ? »¹⁷⁸ La grandeur de Napoléon rend les hommes qui le suivent encore plus insignifiants, et les exemples qu'utilise Chateaubriand servent à illustrer ce manque d'importance.

¹⁷⁶ *MOT*, t. II, p. 12.

¹⁷⁷ *MOT*, t. I, p. 227.

¹⁷⁸ *MOT*, t. II, p. 11.

Les exemples historiques et la vie politique sous la Restauration

Le premier exemple historique qui illustre ce manque d'importance historique des contemporains de Chateaubriand sous la Restauration se trouve dans une description du début de sa carrière politique. Ici, l'écrivain utilise un exemple historique pour évoquer la différence entre le passé et le présent, entre un épisode de sa carrière politique et deux grands conflits de l'histoire romaine. L'extrait que nous analyserons fait partie d'une description de l'année 1816, où Chateaubriand a récemment été élu pair de France. Chateaubriand est assez proche des ultra-monarchistes au début de sa carrière, même s'il devient par la suite de plus en plus sûr dans ses convictions sur l'importance d'une monarchie constitutionnelle. Au début de sa carrière politique il va donc régulièrement à des réunions chez Jean-Pierre Piet-Tardiveau (1761-1848), député de la Sarthe, où se rencontrent des royalistes de la chambre des Députés et de la chambre des Pairs¹⁷⁹. Ces réunions aident Chateaubriand à apprendre le métier d'homme politique : « Je sortais de ces conférences un peu plus homme d'État [...] »¹⁸⁰. Dans ces réunions il rencontre celui qui devient l'un de ses principaux rivaux politiques pendant la Restauration : Joseph de Villèle (1773-1854). Membre de la chambre des députés aux côtés des ultra-royalistes, maire de Toulouse et président du Conseil de 1821 à 1828, il est un acteur politique central de cette époque. Quoiqu'ils entretiennent un rapport respectueux dans la sphère privée, Villèle et Chateaubriand s'opposent sur plusieurs questions politiques, notamment celles qui touchent à la liberté de la presse et aux affaires religieuses. Après son renvoi en tant que ministre des Affaires étrangères en 1824, Chateaubriand devient de plus en plus critique à l'égard de Villèle et de son ministère, notamment en ce qui concerne le rétablissement de la censure en 1827¹⁸¹. On s'attendrait donc à ce que les débats dans ce salon, où ces deux hommes croisent le fer pour la première fois, soient d'un grand intérêt. Pourtant, Chateaubriand décrit les hommes politiques de ces réunions, ainsi que les querelles entre lui et Villèle, d'une manière très méprisante :

Entrer dans des fastidieux détails pour des personnages dont on ne saura pas le nom demain serait une vanité idiote. D'obscurs et d'ennuyeux remuements, qu'on croit d'un intérêt immense et qui n'intéressent personne ; des tripotages passés, qui n'ont

¹⁷⁹ BERCHET, *Chateaubriand*, p. 577.

¹⁸⁰ *MOT*, t. II, p. 28.

¹⁸¹ BERCHET, *Chateaubriand*, p. 751.

déterminé aucun évènement majeur, doivent être laissés à ces béats heureux, lesquels se figurent être ou avoir été l'objet de l'attention de la terre.

Il y avait pourtant des moments d'orgueil où mes démêlés avec M. de Villèle me paraissaient être à moi-même les dissensions de Sylla et de Marius, de César et de Pompée.¹⁸²

Dans cet extrait, nous pouvons de nouveau constater deux couples de noms de personnages de l'histoire romaine, insérés dans le texte sans commentaires justifiant leur choix, comme si Chateaubriand suppose leur histoire et leur signification déjà connue de son public. Pourtant, cette juxtaposition de noms nous permet au moins de comprendre de qui il s'agit. Ils sont tous des rivaux politiques d'à peu près la même époque historique, vers la fin de la république romaine. Les deux premiers sont Lucius Cornelia Sylla Felix (138-78 av. J.-C.) et Caius Marius (157-86 av. J.-C.), deux rivaux politiques et puis ennemis lors de la première guerre civile romaine (88-87 av. J.-C.)¹⁸³. Les deux autres sont Gaius Julius Caesar (100-44 av. J.-C.) et son rival Cnaeus Pompeius Magnus où Pompée le Grand (106-48 av. J.-C.), qui s'affrontent pendant la guerre civile de 49 à 46 av. J.-C.¹⁸⁴.

Dans ce cas, il nous semble que ces personnages de l'Antiquité ne sont pas des exemples d'une vertu ou d'un vice, mais c'est plutôt leur rôle historique qui est important. Mais pourquoi ces conflits de l'Antiquité sont-ils si différents de ceux de Chateaubriand et Villèle ? Et pourquoi Chateaubriand pense-t-il que considérer ses querelles politiques comme aussi importantes que celles de l'Antiquité est « orgueilleux » ? Les conflits de César et Pompée est l'un des conflits qui conduit à la chute de la république romaine, qui finit par la mort de Pompée et la prise de pouvoir de César en tant que dictateur. Le conflit entre Sylla et Marius est aussi très important dans l'histoire politique romaine : alliés pendant la guerre sociale (91-88 av. J.-C.), puis ennemis pour le contrôle de l'armée romaine, ce conflit est la première fois que l'armée romaine intervient à Rome pour régler un conflit personnel¹⁸⁵. La remarque de Chateaubriand qui caractérise les personnages des réunions de Piet-Tardiveau comme des personnes qui « n'ont déterminé aucun évènement majeur » est donc très révélatrice. A la différence du conflit entre César et de Pompée, les querelles des personnes qui participent aux réunions de Piet-Tardiveau, y compris Chateaubriand et Villèle, n'ont pas eu un grand impact historique. Il nous semble également qu'il faut lire ce passage en rapport

¹⁸² *MOT*, t. II, p. 27.

¹⁸³ Marcel LE GLAY, Jean-Louis VOISIN & Yann LE BOHEC, *A History of Rome*, trad. Antonia Nevill, Chichester : Wiley-Blackwell, 2009, p. 132.

¹⁸⁴ LE GLAY, VOISIN & LE BOHEC, *A History of Rome*, p. 154.

¹⁸⁵ LE GLAY, VOISIN & LE BOHEC, *A History of Rome*, p. 133.

avec les attitudes plus générales de Chateaubriand sur la Restauration. Il caractérise les hommes de la Restauration comme « une foule d'infime créatures », et il y inclut lui-même. Les réunions chez Piet et ses querelles avec Villèle font donc partie de l'insignifiance plus générale de la Restauration, et il est orgueilleux de croire autrement.

Ces exemples historiques ont aussi une fonction illustrative pour le rapport personnel de Chateaubriand avec Villèle. Sylla et Marius, César et Pompée, sont tous des hommes qui sont initialement très proches, mais qui deviennent des rivaux politiques et finissent par devenir ennemis. Ainsi, ces exemples historiques nous indiquent donc deux choses. Premièrement, ils indiquent que Chateaubriand considère sa relation avec Villèle comme une relation amicale, et deuxièmement comment cette relation amicale prend fin. Il s'agit d'une relation entre deux hommes politiques royalistes, qui se transforme en un conflit ouvert. Chateaubriand écrit qu'il était « sincèrement attaché »¹⁸⁶ à Villèle, et il prétend avoir aidé Villèle à entrer dans le ministère en 1822 par sa recommandation, et ainsi faire commencer sa carrière politique : « On ne se doute point que c'est moi qui ai fait le premier ministre de M. de Villèle et qui ai poussé le maire de Toulouse dans la carrière »¹⁸⁷. Les exemples historiques de Marius, Sylla, César et Pompée nous donnent donc une indication sur comment cette relation de respect mutuel prend fin. Chateaubriand et Villèle deviennent des rivaux politiques, et leur relation s'empire suite au renvoi de Chateaubriand en tant que ministre des Affaires étrangères. En résumant sa carrière politique il caractérise leur relation de la manière suivante : « j'exerçai une telle influence, que je fis entrer d'abord M. de Villèle au ministère, et qu'ensuite il fut contraint de se retirer devant mon opposition, après s'être fait mon ennemi »¹⁸⁸. Les exemples historiques romains illustrent donc comment Chateaubriand et Villèle deviennent des ennemis politiques.

Nous avons donc ici affaire à un exemple historique qui surgit dans l'esprit de Chateaubriand à cause d'une expérience vécue. La similitude des débats entre lui et Villèle et les querelles de l'Antiquité le fait s'identifier avec le passé historique. Chateaubriand écrit que ses querelles avec Villèle lui *paraissaient* être comme les querelles des grands hommes de l'Antiquité, mais il avoue qu'une telle comparaison est « orgueilleuse ». Au moment des réunions chez Piet-Tardiveau, Chateaubriand pense voir un parallèle avec l'antiquité, mais il comprend par la suite, en écrivant ses mémoires, qu'il n'y a pas de ressemblance. Les

¹⁸⁶ *MOT*, t. II, p. 169.

¹⁸⁷ *MOT*, t. II, p. 43.

¹⁸⁸ *MOT*, t. II, p. 463.

querelles politiques semblent être, au moment vécu, similaires aux querelles des personnages de l'Antiquité, mais le mémorialiste constate plus tard que ce n'est pas le cas.

La monarchie de Juillet et la « multitude de néant qui ne renaît plus »

Nous consacrerons les dernières analyses de ce chapitre aux exemples historiques qu'emploie Chateaubriand pour décrire les hommes d'une époque qu'il considère encore plus basse et insignifiante que la Restauration, à savoir la révolution de Juillet et la monarchie qu'elle instaure. En premier lieu, nous regarderons un extrait où les exemples de l'Antiquité servent à nouveau à illustrer la différence d'importance historique entre des héros de l'époque helléniste et l'un des maréchaux de Napoléon, Jean-de-Dieu Soult (1769-1851). Cette description est insérée dans une réflexion sur la vie de la haute société anglaise, quand Chateaubriand est ambassadeur à Londres en 1822. Mais, comme constate Jean-Claude Berchet, il s'agit d'une référence à quelque chose qui a lieu plus tard, sous la monarchie de Juillet¹⁸⁹. Le maréchal Soult est élu par le roi Louis-Philippe pour assister au couronnement de la reine Victoria, en remplacement du roi, le 20 juin 1838. Chateaubriand décrit la popularité du maréchal dans la haute-société de Londres d'une manière peu flatteuse :

Le maréchal Soult, n'a-t-il pas enthousiasmé les ladies, comme Blücher, de qui elles baisaient la moustache ? Notre maréchal, qui n'est ni Antipater, ni Antigonus, ni Seleucus, ni Antiochus, ni Ptolémée, ni d'aucun des capitaines-rois d'Alexandre, est un soldat distingué, lequel a pillé l'Espagne en se faisant battre, et auprès de qui des capucins ont rédimé leur vie pour des tableaux. Mais il est vrai qu'il a publié, au mois de mars 1814, une furieuse proclamation contre Bonaparte, lequel il recevait en triomphe quelques jours après : il a fait depuis ses pâques à Saint-Thomas d'Aquin. On montre pour un schilling, à Londres, sa vieille paire de bottes.¹⁹⁰

Nous avons affaire à une description qui est pleine de mépris et d'ironie. Chateaubriand décrit Soult comme incompetent (« lequel a pillé l'Espagne en se faisant battre »), hypocrite et opportuniste (« une furieuse proclamation contre Bonaparte, lequel le recevait en triomphe quelques jours après »), et il ne reste après lui rien de grand, simplement une curiosité (« sa vieille paire de bottes »). Cette dernière remarque doit être lue en rapport avec les exemples historiques de la vie d'Alexandre le grand. Après sa mort, ses généraux fondèrent des

¹⁸⁹ *MOT*, t. II, p. 1061. Note de Berchet.

¹⁹⁰ *MOT*, t. II, p. 96.

royaumes sur les ruines de son empire, mais le maréchal Soult n'a pas réussi à créer quoi que ce soit de durable : tout ce qui reste de sa renommée est une paire de bottes. Cette dernière remarque est particulièrement révélatrice du point de vue de Chateaubriand : elle fonctionne comme une synthèse de la renommée du maréchal, qui associe cet homme aux choses banales et quotidiennes, et non pas aux grandeurs militaires.

Évidemment, Chateaubriand ne pense pas que Soult peut « être » l'un des généraux d'Alexandre le grand. Cette remarque doit donc être comprise plutôt comme une description d'un homme qui incarne les qualités opposées de ces hommes de l'Antiquité, et par conséquent il ne mérite aucune renommée. Rappelons-nous l'idée de Chateaubriand sur les « réincarnations » de l'histoire, des personnages qui peuvent « jouer les mêmes rôles » dans des contextes similaires. Soult est loin d'être une telle réincarnation, comme il n'a aucune des vertus de ces personnages historiques. Dans un chapitre sur Talleyrand, daté de 1838, Chateaubriand divise justement les hommes en deux types, un qui renaît dans l'histoire et un qui ne renaît pas : « Notre espèce se divise en deux parties inégales : les hommes de la mort et aimés d'elle, troupeau choisi qui renaît ; les hommes de la vie et oubliés d'elle, multitude de néant qui ne renaît plus »¹⁹¹. Cette remarque est importante, car elle précise comment certaines personnalités de l'histoire ne renaissent pas, ou ne sont pas réincarnées dans de nouveaux « rôles ». Soult ne fait pas partie des grands hommes tels que les généraux d'Alexandre, en revanche il appartient à cette « multitude de néant » qui sombre dans l'oubli.

Ce manque d'intérêt de la renommée concerne aussi les participants à un événement qu'on pourrait considérer comme capitale dans l'histoire française : la révolution de Juillet. Paradoxalement, Chateaubriand considère cette révolution comme le coup de grâce portée à la monarchie française, mais il décrit plusieurs acteurs de cet événement comme étant sans intérêt. Dans l'extrait suivant, Chateaubriand décrit une querelle entre le Dauphin de France, Louis-Antoine d'Artois (1775-1844) et le duc de Raguse et maréchal Auguste-Frédéric-Louis Viesse de Marmont (1774-1852). Le soir le 30 juillet, le maréchal n'est pas arrivé à communiquer une nouvelle au Dauphin, qui se fâche, crie à sa garde de l'arrêter, essaie de briser l'épée du maréchal, mais le seul résultat est qu'il se coupe les mains. Chateaubriand résume cette querelle comique de la façon suivante :

Le roi arrangea tant bien que mal cette affaire, d'autant plus déplorable, que *les acteurs n'inspiraient pas un grand intérêt*. Lorsque le fils du Balafré occit Saint-Pol, maréchal de la Ligue, on reconnut dans ce coup d'épée la fierté et le sang des Guises ;

¹⁹¹ MOT, t. II, p. 990.

mais quand monsieur le Dauphin, plus puissant seigneur qu'un prince de Lorraine, aurait pourfendu le maréchal Marmont, qu'est-ce que cela eût fait ? Si le maréchal eût tué monsieur le Dauphin, c'eût été seulement un peu plus singulier. On verrait passer dans la rue César, descendant de Vénus, et Brutus, arrière-neveu de Junius, qu'on ne les regarderait pas. *Rien n'est grand aujourd'hui parce que rien n'est haut.*¹⁹²

L'exemple historique des guerres de Religion concerne « le fils du Balafre », c'est-à-dire le fils du duc Henri I^{er} de Guise (1550-1588). Selon Jean-Claude Berchet, le fils en question doit être Charles de Lorraine (1571-1640), qui tua le maréchal de la Ligue Antoine de Saint-Paul (1550-1594) à Reims le 25 avril 1594, pendant les guerres de Religion¹⁹³. Quelle est la différence entre ces hommes du XVI^e siècle et ceux de la révolution de Juillet en 1830 ? Charles de Guise fait preuve des vertus de sa famille (« la fierté et le sang des Guises »). Il est donc un homme exemplaire de la fierté nobiliaire, alors que le Dauphin n'est que l'exemple de quelque chose de ridicule. Ils réprimant un de leurs subordonnés, quoique de deux manières très différentes : l'action du Dauphin est plutôt un épisode de farce qu'une scène de grandeur historique. Le dernier constat de Chateaubriand est intéressant à ce propos : « Rien n'est grand aujourd'hui parce que rien n'est haut ». Il semble que ce n'est pas une remarque seulement sur la querelle entre le Dauphin et le duc de Raguse, mais plutôt une remarque plus générale sur une caractéristique du temps de la révolution de Juillet. Certains événements de la révolution de Juillet n'ont pas de la grandeur historique, mais plutôt quelque chose de comique. Pierre Barbéris constate à propos de cette scène que « Chateaubriand a vu et montré des hommes se jouant et jouant la comédie de l'Histoire. Après l'Histoire vraie, spectacle et leçon, l'Histoire-carnaval »¹⁹⁴. Cet incident comique entre le duc de Raguse et le comte d'Artois n'a rien de la gravité historique du temps de la Ligue, mais plutôt quelque chose de ridicule. La raison pour laquelle ces hommes « n'inspiraient pas un grand intérêt », et n'ont pas de grandeur, c'est qu'ils sont des acteurs ridicules, qui ne jouent pas un grand rôle historique, mais plutôt des rôles comiques sans intérêt.

Ce manque de grandeur ne concerne pas seulement la famille royale pendant la révolution de Juillet, mais aussi les révolutionnaires. Ils imitent à leur tour l'exemple des jacobins de la Révolution française, mais ils n'imitent pas leur violence : « Les plébéiens d'aujourd'hui veulent une révolution et ne savent pas la faire ; les Jacobins, *qu'ils ont pris pour modèles*, auraient jeté à l'eau les hommes du Palais-Royal et les bavards des deux

¹⁹² *MOT*, t. II, p. 410. Nous soulignons.

¹⁹³ *MOT*, t. II, p. 1146. Note de Berchet.

¹⁹⁴ Pierre BARBÉRIS, *Chateaubriand : une réaction au monde moderne*, Paris : Larousse, 1976, p. 308.

Chambres »¹⁹⁵. Les manifestants des émeutes de Juillet ne sont pas aussi violents que ceux de la Révolution, et Chateaubriand conclut plus tard que les troubles de la révolution de Juillet ne sont que ses « pâles et misérables copies »¹⁹⁶. La Révolution a été si importante qu'elle réduit l'intérêt de Chateaubriand pour les émeutes de la révolution de Juillet : « après le procès de Louis XVI et les insurrections révolutionnaires, tout est petit en fait de jugement et d'insurrection »¹⁹⁷. La révolution de Juillet est une répétition, mais une mauvaise répétition, d'un événement plus important. Peter Svare Valeur soutient à ce propos que la réaction de Chateaubriand suite à la révolution de Juillet est liée à son abandon de l'idée de l'histoire répétitive et l'*historia magistra vitae* : « *Indeed, if nothing ever repeats itself, then the logical consequence would be that events which attempt to be a repetition of earlier events must be somewhat flawed* »¹⁹⁸. Nous avons donc plutôt affaire à la médiocrité de l'histoire, ce qui est bien ce que constate Jean-Claude Berchet au sujet de la carrière politique de Chateaubriand : « la monarchie de Juillet demeure à ses yeux un interrègne, qui se contente de répéter sur un mode caricatural les événements et les hommes de la Grande Révolution »¹⁹⁹.

Conclusion du deuxième chapitre d'analyse

Pour conclure ce deuxième chapitre d'analyse, nous pouvons constater que Chateaubriand semble utiliser pleinement le potentiel illustratif des exemples historiques pour décrire ses contemporains. Comme nous avons pu l'affirmer au cours de notre analyse, cette illustration prend des formes diverses, selon la qualité morale et le rôle historique de l'individu en question. Nous avons montré que les idées de Chateaubriand sur les « rôles » historiques permettent des rapprochements entre des personnages de son présent et du passé historique lorsqu'ils ont une qualité ou une caractéristique en commun. La similitude entre le passé et le présent et la plus nette chez les révolutionnaires, dont le nom est remplacé avec celui d'un personnage historique par la technique rhétorique de l'antonomase. Les « rôles » historiques des révolutionnaires sont donc des nouveaux Brutus ou Caligula. De plus, nous avons vu que les choix d'exemple historiques ne décrivent pas seulement une vertu ou un vice chez les révolutionnaires, mais montrent les personnages historiques qu'ils choisissent à imiter.

¹⁹⁵ MOT, t. II, p. 443. Nous soulignons.

¹⁹⁶ MOT, t. II, p. 493.

¹⁹⁷ MOT, t. II, p. 492.

¹⁹⁸ Peter Svare VALEUR, *Romantic Figures of Old Age – Readings of Chateaubriand, Eichendorff and Wordsworth*, PHD: Universitetet i Oslo, 2012, p. 70.

¹⁹⁹ BERCHET, « Notice des livres XXXIV à XLII », MOT, t. II, p. 482.

Chateaubriand critique ainsi les exemples historiques choisis par les révolutionnaires, à travers ses propres exemples historiques.

De plus, nous avons montré comment et pourquoi les exemples peuvent exprimer la différence entre le présent et passé historique. Ceci se manifeste dans la description ironique de Camille Desmoulins, ainsi que dans les descriptions des contemporains de Chateaubriand après la Révolution. Ses querelles politiques inutiles avec Villèle, la médiocrité du maréchal Soult et la bagarre comique entre le Dauphin et le duc de Raguse ne sont pas similaires en quoi que ce soit avec le passé. Mais cette différence avec le passé historique ne réside pas dans la différence morale de ces personnages, comme c'est le cas de Desmoulins et Cicéron, mais plutôt dans la petitesse de ce temps qui ne produit plus de grands individus vertueux ou vicieux.

Dans les descriptions de ces acteurs de la révolution de Juillet, Chateaubriand semble abandonner l'idée d'une histoire répétitive, quoiqu'il se serve toujours de la fonction illustrative de l'histoire exemplaire. Le Dauphin de France, le duc de Raguse et les révolutionnaires de Juillet répètent d'une manière caricaturale la Révolution, et Chateaubriand utilise des exemples historiques pour illustrer leurs actions ridicules. Même s'il constate que les révolutionnaires de Juillet ne peuvent plus se servir de l'histoire en imitant la Révolution, l'écrivain peut tout de même les décrire à travers les exemples historiques. Si l'histoire ne peut plus être imitée, elle peut toujours servir d'illustration.

Nous avons pu constater que ce manque d'intérêt des personnages de la Restauration et la monarchie de Juillet tient en partie à l'importance démesurée de Napoléon. Et c'est à cette personne que nous consacrerons le chapitre suivant. Nous verrons que la gloire de l'empereur a des conséquences profondes sur l'emploi des exemples historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Chateaubriand utilise des exemples historiques pour décrire les vices autant que les vertus de l'empereur, comme il le fait avec les personnages que nous avons traités dans ce chapitre. Mais nous verrons que la légende qui entoure Napoléon rend difficile d'utiliser des exemples historiques pour le critiquer de la même façon que les révolutionnaires ou les hommes politiques de la Restauration et de la monarchie de Juillet.

7 Napoléon et les exemples historiques

Chateaubriand et Napoléon

Dans ce dernier chapitre d'analyse, nous examinerons les exemples historiques dont se sert Chateaubriand pour décrire une personne capitale de ses mémoires : Napoléon Bonaparte. Ce choix de consacrer un chapitre entier à une seule personne dans les *Mémoires d'outre-tombe* peut paraître surprenant, et mérite une explication approfondie. Non seulement Napoléon occupe-t-il une place significative dans la vie et les mémoires de Chateaubriand mais une analyse de ce personnage nous permettra aussi d'éclairer d'une façon significative les pensées de Chateaubriand sur l'histoire exemplaire. Chateaubriand se sert toujours de l'histoire pour décrire Napoléon, mais à la différence des personnages que nous avons traités jusqu'à présent, nous pouvons constater un mélange d'exemples historiques vertueux et vicieux, des héros ainsi que des criminels, dans la description d'une seule personne. Cette confusion est un résultat du mélange d'admiration et de mépris que ressent Chateaubriand envers Napoléon. Encore plus important, Napoléon est l'une des rares personnes dans ces mémoires dont la valeur comme exemple historique pour l'avenir est décrite. Mais, comme nous verrons dans l'analyse suivante, l'empereur pose également plusieurs problèmes à ce modèle de l'histoire exemplaire. En raison du statut de Napoléon en tant que grand homme et de sa renommée éclatante, Chateaubriand doute que l'histoire puisse servir à dénoncer ses crimes. En outre, cette renommée exagère la valeur exemplaire de sa moindre action, et rend difficile de faire le tri parmi les actions importantes et insignifiantes de sa vie, entre celles qui méritent d'être imitées ou évitées dans l'avenir.

Avant de commencer notre analyse, nous tracerons une esquisse du rapport entre Chateaubriand et Napoléon. L'importance de Napoléon pour Chateaubriand se manifeste déjà dans le nombre de pages qui lui sont consacrées dans ses mémoires. A l'addition des nombreuses descriptions de Napoléon, les livres 19 à 24, intitulés « De Bonaparte », sont consacrés presque uniquement à raconter sa vie, de sa naissance en Corse en 1769 jusqu'à sa mort à Sainte-Hélène en 1821. Chateaubriand semble lui accorder cette grande importance en partie à cause des nombreuses similitudes biographiques qu'il voit entre lui-même et

l'empereur. Ils sont nés presque la même année, dans des milieux maritimes (la Bretagne et la Corse), et comme l'a remarqué Dominique Rincé, Chateaubriand divise aussi leurs vies dans les mêmes « carrières » littéraires, militaires et politiques²⁰⁰. Mais malgré leurs vies similaires, Chateaubriand n'a pas toujours une attitude positive à l'égard de Napoléon. En effet, son attitude envers lui se transforme radicalement au cours de sa vie, d'une admiration profonde au début du Consulat à l'opposition manifeste durant l'Empire.

Pendant la période de 1800 à 1815, qui correspond à celle que Chateaubriand nomme sa « carrière littéraire », son image de Napoléon oscille entre un homme qui a sauvé la France de l'anarchie révolutionnaire et un tyran malhonnête et cruel. Bien qu'il conserve toujours une certaine estime pour celui qu'il caractérise comme « cet homme dont j'admire le génie et dont j'abhorre le despotisme »²⁰¹, ses sentiments à l'égard de Napoléon sont souvent un mélange d'hostilité et d'admiration. Nous verrons que cela se montre dans le choix d'exemples historiques pour le décrire. Ces personnages historiques sont tantôt des tyrans et des barbares, tels que l'empereur romain Néron et le roi des Huns Attila, et tantôt des grands hommes héroïques de l'histoire, tels que Alexandre le Grand ou Henri IV. Ce mélange d'exemples vertueux et vicieux témoigne de l'attitude ambiguë de Chateaubriand envers Napoléon. À ce propos, nous sommes entièrement d'accord avec Charles A. Porter quand il constate que « *the sudden comparison to legendary heroes and criminals gives stature — an aura of power and greatness — to Napoleon, as it defines the authors subtle mixed feelings towards him* »²⁰².

De plus, Napoléon occupe une place essentielle dans les mémoires de Chateaubriand en raison de son importance historique. Chateaubriand considère l'empereur comme l'une des « premières figures de l'histoire »²⁰³, un homme qui change le destin du monde. Ceci est également démontré par les exemples historiques, qui sont tous, qu'ils soient vertueux ou vicieux, des hommes importants de l'histoire. Mais Napoléon devient un personnage non seulement historique mais un personnage quasi légendaire après sa mort : « Comme Charlemagne, il attacha une épopée à son histoire »²⁰⁴. Cette grandeur des exploits de Napoléon, et la légende qui se construit autour de lui, pose plusieurs problèmes à la conception d'une histoire exemplaire. En raison de son statut de grand homme de l'histoire, le

²⁰⁰ Dominique RINCÉ, « Napoléon : une figure privilégiée dans les Mémoires d'outre-tombe », *Bulletin de la société Chateaubriand* 19, 1976, p. 57.

²⁰¹ *MOT*, t. I, 116.

²⁰² Charles A. PORTER, *Chateaubriand : Composition, Imagination and Poetry*, Saratoga : Anma Libri, 1978, p. 69.

²⁰³ *MOT*, t. I, p. 1227.

²⁰⁴ *MOT*, t. I, p. 902.

recours à l'histoire pour critiquer sa brutalité et son despotisme s'avère difficile. Bien que Chateaubriand considère les parallèles entre Napoléon et les autres tyrans de l'histoire comme évidents, ces comparaisons n'ont pas autant d'effet en raison des mythes qui entourent l'empereur.

Le deuxième problème que pose l'empereur à l'histoire exemplaire concerne surtout son attitude envers l'histoire. En raison de son caractère orgueilleux et dominateur, Napoléon ne semble pas accorder une grande importance au passé et il ne tire aucune leçon des exemples historiques. Se considérant lui-même comme un grand homme, presque unique dans l'histoire, il ne croyait aucun homme à sa hauteur, par conséquent, il n'était pas capable de tirer les leçons nécessaires des exemples historiques. Nous verrons que cela est l'une des causes de sa défaite pendant sa campagne en Russie. Mais malgré ce refus d'apprendre de l'histoire, Napoléon sait se servir de l'histoire pour ses propres fins opportunistes.

Finalement, le dernier problème que pose Napoléon au modèle de l'*historia magistra vitae* est la difficulté de séparer l'exemplaire du trivial dans sa vie. Les descriptions de Napoléon sont de rares cas où Chateaubriand nous indique ses pensées sur des exemples historiques de son temps ayant un potentiel pour l'avenir. Chateaubriand semble douter que la vie de Napoléon puisse servir d'exemple historique pour l'avenir. A cause de la grandeur de Napoléon, ainsi que le mythe qui se construit autour de lui après sa mort, il n'est pas facile de faire le tri parmi les expériences de Napoléon afin de décider lesquelles sont des exemples qui sont dignes d'être imitée et lesquelles ne sont que de détails insignifiants, exagérés au cours de l'histoire par sa légende.

Napoléon et les héros et les criminels du passé

Tournons maintenant notre regard vers les héros et les monstres du passé qui expriment l'admiration et le mépris de Chateaubriand pour Napoléon. Tout d'abord, nous examinerons comment Chateaubriand se sert d'exemples historiques afin de dénoncer ses crimes, et ensuite nous analyserons son emploi des exemples des héros historiques qui expriment la grandeur de l'empereur. Les exemples de criminels de l'histoire que nous avons choisi d'analyser expriment tous des vices de brutalité ou d'orgueil de Napoléon : l'empereur romain Néron (37-68), qui fit assassiner sa mère durant sa dictature brutale, et le roi barbare Attila (406-453), dont les conquêtes dévastèrent l'Empire romain. Ce guerrier illustre non seulement la brutalité de Napoléon, mais semble aussi expliquer pourquoi Napoléon ne peut pas égaler un

autre grand homme de l'histoire : Alexandre le Grand. Ce dernier créa des empires qui durèrent des siècles, alors que les conquêtes de Napoléon furent perdues presque aussitôt qu'elles furent acquises, tout comme les conquêtes d'Attila.

Examinons en premier lieu l'exemple de Néron, qui est employé essentiellement pour décrire les actions politiques de Napoléon. L'exemple de Néron illustre le despotisme de Napoléon, mais aussi comment il trahit les idées de la Révolution. Tout au long de ses mémoires, Chateaubriand utilise cet exemple uniquement pour décrire Napoléon, et le nom de ce tyran est l'un des rares exemples historiques qui sert uniquement à décrire une seule personne dans ses mémoires. Le premier cas où ce nom est mentionné est relatif à un événement qui choqua l'Europe, et qui conduit Chateaubriand à terminer sa brève carrière dans l'administration napoléonienne : l'arrestation et l'exécution du duc d'Enghien (1772-1804), dernier prince de Condé de la maison de Bourbon. Arrêté sur soupçon de conspirer avec Angleterre pour assassiner Napoléon, il est exécuté au château de Vincennes le 21 mars 1804²⁰⁵. Consterné par cette atteinte à la famille royale légitime, et pour des charges qui lui semblent erronées, Chateaubriand donne sa démission à l'ambassade de Rome, où il a servi comme secrétaire depuis un an. Chateaubriand considère Napoléon comme le premier responsable de l'exécution, et la première utilisation de l'exemple de Néron se trouve dans la description de la réaction de l'opinion publique française face à cette exécution. Chateaubriand constate que ce crime est vite oublié, tant les Français sont fatigués de la violence de la Révolution :

[...] la peur déborda en félicitations sur les dangers auxquels le Premier Consul venait d'échapper ; elle pleura de reconnaissance d'avoir été sauvée par une si sainte immolation. Néron, sous la dictée de Sénèque, écrivit au sénat une lettre apologétique du meurtre d'Agrippine ; les sénateurs, transportés, comblèrent de bénédictions le fils magnanime qui n'avait pas craint de s'arracher le cœur par un parricide tant salutaire !²⁰⁶

Ici, la comparaison avec le tyran romain est plutôt implicite, mais il est clair que Chateaubriand compare Napoléon avec Néron. L'événement historique en question est la justification que donne Néron au sénat romain pour le meurtre de sa mère, Agrippine (15-49)²⁰⁷. Cet exemple établit donc un parallèle entre le dictateur romain et Napoléon, parce que

²⁰⁵ Jean-Pierre JESSENNE, *Révolution et Empire : 1783-1815*, Paris : Hachette, 2014, p. 218.

²⁰⁶ *MOT*, t. I, p. 728.

²⁰⁷ Edward CHAMPLIN, *Nero*, Cambridge MA : Harvard University Press, 2003, p. 89-90.

Chateaubriand semble considérer leurs crimes comme similaires dans leur cruauté et les réactions à ces crimes comme similaire dans leur flatterie.

L'exemple de Néron est repris plus tard dans les mémoires, encore une fois dans un contexte relatif à Napoléon et au sénat français. Il se trouve dans une description du sénat pendant les Cent Jours, et concerne le décret de déchéance voté par les sénateurs le 2 avril 1814 pour destituer Napoléon de ses droits d'empereur France. À propos de cette décision, Chateaubriand fait la remarque suivante : « Le Sénat romain fut moins dur lorsqu'il déclara Néron ennemi public : l'histoire n'est qu'une répétition des mêmes faits appliqués à des hommes et à des temps divers »²⁰⁸. Cet exemple fait référence à la déclaration de Néron comme ennemi public par le sénat romain, ce qui le conduit à son suicide²⁰⁹. À nouveau, Napoléon est comparé à Néron pour souligner la similitude frappante entre les deux contextes historiques, de deux tyrans exilés par des assemblées politiques. Ce qui est également pertinent pour notre problématique, c'est que nous pouvons observer ici, quoique dans une formulation un peu différente, les idées de Chateaubriand sur la nature répétitive de l'histoire. Comme nous avons pu l'affirmer dans les chapitres précédents, cette idée semble être le principe qui permet à Chateaubriand d'employer des exemples historiques pour décrire son présent. Et c'est bien ce qui est le cas ici. Grâce à la conception d'une histoire répétitive, Chateaubriand peut employer l'exemple historique de Néron pour décrire Napoléon comme un Néron moderne.

Nous avons pu établir qu'il y a un rapport étroit entre Napoléon et Néron dans les mémoires de Chateaubriand, en raison des similitudes de contexte historique pour certains de ses actions. Il est pourtant possible d'expliquer plus précisément ce choix d'exemple historique. Il semble que ce soit à cause du rapport, tel que le voit Chateaubriand, entre Napoléon et la Révolution. Selon Chateaubriand, Napoléon a été créé par la Révolution, mais il a essayé par la suite de la détruire : « La Révolution, qui était la nourrice de Napoléon, ne tarda pas à lui apparaître comme une ennemie ; il ne cessa de la battre »²¹⁰. Nous verrons l'importance du mot « nourrice », associé à la maternité, un peu plus tard. Chateaubriand précise cet aspect de l'empereur, et quels sont les principes de la Révolution qu'il détruit, dans sa comparaison entre Washington et Napoléon : « Washington et Bonaparte sortirent du sein de la démocratie : nés tous deux de la liberté, le premier lui fut fidèle, le second le

²⁰⁸ *MOT*, t. I, p. 1077.

²⁰⁹ CHAMPLIN, *Nero*, p. 5.

²¹⁰ *MOT*, t. I, p. 1225.

trahit »²¹¹. Voilà en quoi consiste la trahison de Napoléon : en devenant un tyran, il trahit la liberté que la Révolution a créée. En effet, cette trahison de sa créatrice, la Révolution française, semble être une raison du choix de l'exemple de Néron. Dans un de ses pamphlets politiques, Chateaubriand fait la remarque suivante : « Buonaparte n'a péri que parce qu'il a été infidèle à sa mission ; né de la république, il a tué sa mère »²¹². Dans le pamphlet qu'il publie contre Napoléon pendant les Cent Jours, *De Buonaparte et des Bourbons* (1814), Chateaubriand décrit aussi l'empereur comme un « enfant de la révolution »²¹³. Ces remarques éclairent aussi les comparaisons avec Néron dans ses mémoires. Comme Néron tue sa propre mère, Napoléon tue la République et la Révolution qui l'ont créée. Le tyran antique et le tyran de l'époque de Chateaubriand sont des « fils matricides »²¹⁴ : le premier dans le sens très concret du terme ; l'autre dans un sens plutôt métaphorique.

Chateaubriand se sert de l'exemple de criminels historiques pour dénoncer le despotisme et la brutalité de Napoléon, mais, au moins en ce qui concerne les comparaisons avec Néron, nous verrons qu'il semble avouer qu'un tel emploi d'exemples historiques n'a que très peu d'effet. Voilà le premier problème que pose Napoléon à la conception d'une histoire exemplaire. Les similitudes entre Napoléon et Néron sont pour Chateaubriand évidentes, mais le fait de comparer Napoléon au tyran romain ne sert à rien. Dans le cas de l'Empereur, Chateaubriand semble douter que l'histoire puisse servir à dénoncer des crimes. Quand Chateaubriand décrit la jeunesse de Napoléon, il fait la remarque suivante :

Lorsqu'on veut relever certain côté inférieur de Napoléon par des exemples tirés de l'antiquité, on ne rencontre que le fils d'Agrippine ; et pourtant les légions adorèrent l'époux d'Octavie, et l'empire romain tressaillait à son souvenir !²¹⁵

Le « fils d'Agrippine » en question est évidemment Néron. Il semble donc que Chateaubriand considère les similitudes entre Néron et Napoléon comme évidentes (« on ne rencontre *que* le fils d'Agrippine »). Mais en son temps, Néron était populaire auprès de ses soldats, et aussi après sa mort (« l'empire romain tressaillait à son souvenir »). Chateaubriand semble donc constater, que le recours à l'exemple historique de Néron, bien qu'évident en raison des similitudes avec Napoléon, ne sert à rien, ni dans son présent ni après sa mort. Comme les

²¹¹ *MOT*, t. I, p. 352-353.

²¹² « Derniers avis aux électeurs », cité in Anne-Sophie MOREL, *La violence de l'histoire dans les Mémoires d'outre-tombe*, Paris : Honoré Champion, p. 145.

²¹³ « De Buonaparte et des Bourbons », *OC.*, t. VII, p. 10.

²¹⁴ MOREL, *La violence de l'histoire*, p. 143.

²¹⁵ *MOT*, t. I, p. 885.

romains « tressaillent » au souvenir de Néron, la légende qui se construit après la mort de Napoléon fait obstacle à l'emploi de l'histoire pour le dénoncer.

Nous examinerons maintenant les exemples qui expriment la violence et la destructivité de Napoléon en tant que chef militaire. L'exemple qu'il emploie pour décrire cette caractéristique est le roi des Huns Attila (395-453). Comme le remarque Anne-Sophie Morel, les mémoires de Chateaubriand « superposent au récit des campagnes napoléoniennes les souvenirs des invasions barbares »²¹⁶, et cette superposition d'événements contemporains avec des souvenirs historiques permet à Chateaubriand de dénoncer les guerres de Napoléon comme aussi destructrices que celles des invasions barbares qui firent tomber l'Empire romain.

Le premier cas de cet exemple est inséré dans la description du début de la carrière de Napoléon. Chateaubriand décrit comment Napoléon, alors jeune général, fait supprimer l'insurrection de 13 vendémiaire à Paris, le 5 octobre 1795. Napoléon fait abattre l'insurrection d'une manière très brutale et Chateaubriand décrit l'attitude du général face à la violence de la manière suivante : « Napoléon foudroya les sections et dit : 'J'ai mis mon cachet sur la France.' Attila avait dit 'Je suis le marteau de l'univers, *ego malleus orbis*' »²¹⁷. Chateaubriand semble se servir de cette juxtaposition des deux citations pour décrire sa violence et son manque de conscience pour ses victimes. En outre, l'usage de l'expression « le marteau de l'univers » montre très clairement l'orgueil de Napoléon, et qu'il se croit d'une grande importance dans le monde. Cet exemple d'Attila est repris dans la description des Cent Jours, où Chateaubriand relate son inquiétude face au retour de Louis XVIII sur le trône de France. Il compare la faiblesse du roi avec la violence de l'empereur : « Qu'allait-on penser à l'aspect de l'invalidé royal remplaçant le cavalier qui avait pu dire comme Attila : 'L'herbe ne croît plus partout où mon cheval a passé' ? »²¹⁸. Cette citation d'Attila exprime à quel point sa violence est destructrice, et Chateaubriand dit en effet que c'est le même cas pour Napoléon, en le décrivant comme « un second Attila »²¹⁹. Chateaubriand considère Napoléon comme quelqu'un qui sait gagner des batailles, mais qui perd ses conquêtes aussitôt qu'il les a acquises.

Ces exemples expliquant les campagnes destructrices de Napoléon nous aident à comprendre la différence que constate Chateaubriand entre lui et les autres grands hommes

²¹⁶ MOREL, *Chateaubriand et la violence de l'histoire*, p. 139.

²¹⁷ *MOT*, t. I, p. 890.

²¹⁸ *MOT*, t. I, p. 1095.

²¹⁹ MOREL, *Chateaubriand et la violence de l'histoire*, p. 139.

militaires de l'histoire. Nous examinerons maintenant le rapport qu'établit Chateaubriand entre Napoléon et des hommes vertueux de l'histoire. Comme nous avons déjà constaté, l'attitude ambiguë de Chateaubriand envers Napoléon se voit dans les exemples historiques qu'il emploie pour le décrire. Nous verrons donc qu'il n'est pas toujours évident de savoir si Chateaubriand établit une similitude ou une différence entre Napoléon et les exemples vertueux de l'histoire. Il n'y a pas de comparaisons explicites entre Napoléon et le personnage historique, mais plutôt des juxtapositions d'actes ou de citations de Napoléon avec celui d'un personnage historique. Cette ambiguïté entre différence et similitude est conforme aux sentiments confus de Chateaubriand envers l'empereur.

Le premier exemple d'un homme historique vertueux que nous traiterons est celui d'Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.) Cet homme semble avoir des connotations plutôt positives dans l'œuvre de Chateaubriand. Il en parle très positivement dans son *Génie du Christianisme*, où il le caractérise comme un « éternel exemple des conquérants »²²⁰. Sa signification en tant qu'un exemple de génie militaire est donc claire. Chateaubriand semble établir des différences aussi bien que des similitudes entre Napoléon et Alexandre. Il les reconnaît comme des génies militaires, mais il semble indiquer que les résultats et les motivations de leurs conquêtes sont différentes.

Tout d'abord, nous examinerons les cas où Chateaubriand se sert de l'exemple d'Alexandre pour souligner les différences entre lui et Napoléon. La plus grande différence réside dans les résultats de leurs conquêtes. L'empire d'Alexandre restait en grande partie intact après sa mort (quoique divisé en plusieurs royaumes), alors que la France perd quasiment tout le territoire qu'elle a acquis pendant les guerres napoléoniennes. Chateaubriand fait la comparaison suivante : « Le Macédonien fondait des empires en courant, Bonaparte en courant ne les savait que détruire ; son unique but était d'être personnellement le maître du globe, sans s'embarrasser des moyens de le conserver »²²¹. Ici nous pouvons constater une comparaison assez explicite entre Napoléon et Alexandre. Voilà pourquoi il n'y a pas de ressemblance entre Napoléon et Alexandre : Alexandre fonda des empires durables, Napoléon perdit la totalité de ses conquêtes. Nous voyons ici aussi une raison pour laquelle Chateaubriand constate des similitudes entre Napoléon et les rois barbares Attila et – comme nous le verrons bientôt – Alaric. Napoléon voulait être « maître du globe », mais il ne se souciait pas de maintenir ce monde. La raison pour laquelle

²²⁰ *Génie*, p. 615.

²²¹ *MOT*, t. I, p. 1218.

Chateaubriand évoque des similitudes entre Napoléon et les rois barbares Attila et Alaric est qu'eux aussi conquièrent de vastes territoires qu'ils perdirent tout de suite après. Attila fonda un grand empire qui s'écroula immédiatement après sa mort. L'emploi de l'exemple d'Alexandre pour montrer la destructivité de Napoléon est repris dans un autre contexte dans les mémoires, et il décrit aussi une violence sans raison. En décrivant le rapport qu'entretenait Napoléon avec les femmes pendant sa campagne d'Italie, un rapport marqué par la séduction et le cynisme, Chateaubriand fait cette comparaison : « Ces plaisirs, loin d'être l'amour, n'avaient même pas une vraie puissance sur un homme de la mort : il aurait incendié Persépolis pour son propre compte, non pour les joies d'une courtisane »²²². Chateaubriand fait ici référence à l'incendie de Persépolis, centre de l'empire perse, par Alexandre le Grand. Au lieu de détruire une ville à cause d'un chagrin d'amour, Napoléon l'aurait fait sans raison.

Pourtant, nous pouvons constater des cas où Chateaubriand semble évoquer des similitudes entre Alexandre et Napoléon. Comme nous avons constaté, Chateaubriand ressent toutefois une certaine admiration pour l'empereur. Pendant la campagne de Russie, Napoléon consulte ses généraux sur la stratégie à adopter après l'incendie de Moscou. Face à l'hiver russe et le manque de vivres, plusieurs de ses généraux lui conseillent de rester à Moscou, d'attendre le printemps et des renforts avant de poursuivre la campagne. Pourtant, Napoléon n'est pas d'accord avec le conseil de ses généraux : « C'est un conseil de lion, répond Napoléon, mais que dirait Paris ? La France ne s'accoutumerait pas à mon absence. – 'Que dit-on de moi à Athènes ?' disait Alexandre »²²³. Selon Jean-Claude Berchet la citation d'Alexandre le Grand est tirée de sa biographie dans les *Vies Parallèles* de Plutarque²²⁴, mais il ne dit pas que la citation est en fait une paraphrase, et que Chateaubriand a beaucoup modifié la citation originelle. Elle fait partie d'une description d'une des batailles d'Alexandre pendant sa campagne en Inde. Pendant la bataille contre le roi indien Poros, Alexandre essaie de franchir la fleuve Hydaspes, au milieu d'une tempête violente. Se trouvant au milieu du fleuve qui déborde, avec plusieurs soldats abattus par la foudre autour de lui, Alexandre fait l'exclamation suivante : « Ô Athéniens, pourriez-vous croire à quels dangers je m'expose pour mériter vos louanges ? »²²⁵ La différence entre la citation originelle de Plutarque et ce que dit Napoléon est effectivement considérable. Pourtant, nous devons

²²² MOT, t. I, p. 938.

²²³ MOT, t. I, p. 1009.

²²⁴ MOT, t. I, p. 1500. Note de Berchet.

²²⁵ PLUTARQUE, « Alexandre — César », p. 106.

prendre comme point de départ de notre analyse ce qu'écrit Chateaubriand dans ses mémoires, même si la citation a été modifiée.

Que pouvons-nous donc conclure de la juxtaposition de ces deux exemples historiques ? Et de quoi sont-ils des exemples ? L'attitude de Chateaubriand n'est pas claire, et bien qu'il semble que nous ayons affaire à une comparaison entre Napoléon et Alexandre, il n'est pas clair sur quels critères ils sont comparés. Pourtant, les similitudes en ce qui concerne le contexte historique sont plus évidentes. Les deux génies militaires entreprennent des campagnes militaires qui s'avèrent désastreuses, et qui les conduisent finalement à leur chute. Alexandre doit se retirer de l'Inde, et ce sera sa dernière campagne militaire avant sa mort. L'invasion de la Russie devient une défaite cuisante pour Napoléon, qui le contraint à rentrer en France, et il est défait par les forces de la coalition peu après. La citation modifiée par Chateaubriand montre donc que tout comme Alexandre, Napoléon prend une décision fatale parce qu'il se soucie trop de sa renommée. Napoléon est rapproché avec un des grands hommes de l'histoire, mais ce qui les unit n'est pas une bonne qualité, mais l'orgueil. Donc, il ne semble pas que cet exemple historique souligne un côté positif de Napoléon, même si Alexandre est un homme de connotation plutôt positive chez Chateaubriand. Ils expriment toutefois la grandeur par la comparaison, comme constate Charles A. Porter, même s'il ne s'agit pas d'une vertu d'Alexandre.

Napoléon imitateur de l'histoire

Nous avons pu constater à plusieurs reprises au cours de cette étude que les emplois d'exemples historiques de Chateaubriand, dans les portraits de ses contemporains, décrivent souvent aussi leur rapport à l'histoire. Cela est aussi le cas pour Napoléon, et nous examinerons maintenant comment, à travers des exemples historiques, Chateaubriand décrit le rapport de Napoléon avec l'histoire. L'Empereur est un homme qui fait de l'histoire, mais il est aussi un homme qui se sert de l'histoire pour ses propres buts opportunistes, en imitant des héros ou des monstres de l'histoire. Comme le constate Anne-Sophie Morel, dévoiler ce jeu de Napoléon est l'un des objectifs de Chateaubriand quand il inclut le récit de la vie de Napoléon dans ses mémoires : « Chateaubriand met au jour les manipulations et les mensonges auxquels l'Empereur a eu recours pour construire son propre mythe »²²⁶. Ce mythe est construit en grande partie par l'imitation d'autres grands hommes de l'histoire.

²²⁶ MOREL, *La violence de l'histoire*, p. 206.

Cependant, même si Napoléon sait manipuler ces rôles historiques, il ignore les exemples historiques qui lui aurait permis d'éviter sa chute. A cause de son orgueil, mais aussi à cause de sa position quasi unique dans l'histoire, Napoléon ne tire pas les bonnes leçons du passé. Cela le conduit à l'une de ses défaites les plus écrasantes, à savoir la campagne en Russie.

Chateaubriand écrit à plusieurs reprises que Napoléon imite ou se croit similaire à des héros historiques. La comparaison suivante avec Alexandre le Grand est la plus frappante. Dans la description de Napoléon après la bataille des Pyramides en 1798, pendant sa campagne en Egypte, Chateaubriand fait la remarque suivante : « D'après les proclamations, les ordres du jour, les discours de Bonaparte, il est évident qu'il visait à se faire passer pour l'envoyé du ciel, à l'instar d'Alexandre »²²⁷. Cependant, du ton moqueur de cette remarque, et la différence que nous avons pu constater entre la guerre destructrice de Napoléon et les empires que créa Alexandre, nous pouvons constater que Chateaubriand est loin de considérer Napoléon comme une incarnation de ce héros antique. Cet exemple montre donc plutôt à nouveau l'orgueil de Napoléon, puisqu'il se croit égal à l'un des plus grands conquérants de l'histoire.

L'exemple historique du roi Wisigoth Alaric (789-789) est utilisé dans un but similaire. Quand Napoléon explique son plan pour l'invasion de la Russie, il fait des déclarations grandioses sur son rôle dans l'histoire : « ai-je donc accompli les volontés du Destin ? Je me sens poussé vers un but que je ne connais pas ». Chateaubriand constate à propos de ces remarques : « C'était encore une copie : les Vandales en Afrique, Alaric en Italie, disaient ne céder qu'à une impulsion surnaturelle : *divino jussu perurgeri* »²²⁸. Cet exemple montre le rôle important, presque divin, que Napoléon s'accorde. Mais qu'est-ce que Chateaubriand veut dire par « copie » ? Morel soutient que cette comparaison avec Alaric « réduit l'Empereur au statut de simple imitateur »²²⁹. Chateaubriand semble dénoncer comment Napoléon imite ce roi Wisigoth, pour ainsi construire son propre « mythe » d'un guerrier jouant un rôle divin.

Cette imitation opportuniste de personnages historiques se voit aussi dans la juxtaposition d'une citation de Napoléon avec la citation d'un homme vertueux de l'histoire, Henri IV (1553-1610). Chateaubriand considère Henri IV comme un général courageux, comme il le décrit dans son *Analyse raisonnée de l'histoire de France* (1832), « sa vaillance

²²⁷ MOT, t. I, p. 907.

²²⁸ MOT, t. I, p. 975-976.

²²⁹ MOREL, *La violence de l'histoire*, p. 143.

étoit son génie »²³⁰. Le courage de Napoléon à Smolensk, vers la fin de la campagne en Russie, conduit Chateaubriand à le comparer à Henri IV. Mais Chateaubriand semble aussi indiquer qu'il s'agit plutôt d'un masque que porte Napoléon, et non pas un sentiment sincère :

Il ne gâta cette action que par la réminiscence d'un mot peu proportionné à son masque : « J'ai assez fait l'empereur, il est temps que je fasse le général. » Henri IV, partant pour le siège d'Amiens, avait dit : « J'ai assez fait le roi de France, il est temps que je fasse le roi de Navarre. »²³¹

Par la juxtaposition de deux citations, Chateaubriand semble donc dire que Napoléon veut se faire passer pour Henri IV. Pourtant, la « réminiscence », c'est-à-dire l'imitation du courage de ce personnage, n'est pas convaincante, selon Chateaubriand. C'est pour cette raison qu'il dit que l'imitation de l'exemple de Henri IV « gâte » l'action courageuse de Napoléon. La remarque que ce qu'il dit est « peu proportionné à son masque » est révélatrice à cet égard. L'un des vices que reproche Chateaubriand à Napoléon est son manque de franchise, et qu'il s'adapte selon les circonstances : « Changeant à volonté de mœurs et de costume, aussi parfait dans le comique que dans le tragique, cet acteur savait paraître naturel sous la tunique de l'esclave comme sous le manteau du roi, dans le rôle d'Attale ou dans le rôle de César »²³².

Napoléon peut donc jouer le rôle de génie, tyran, courageux ou lâche : son imitation des personnes historiques est loin d'être sincère, et il ne le fait que pour servir ses propres intérêts. Voilà aussi une raison importante pour le choix d'exemples historiques de Chateaubriand : ils décrivent les rôles que joue Napoléon. Comme le constate Anne-Sophie Morel : « Napoléon se distingue par son pouvoir de transformation, sa capacité d'adaptation au milieu, sa puissance mimétique »²³³. Son imitation d'exemples historiques est donc plutôt le résultat d'opportunisme, un rôle qu'il joue, sans croire sincèrement que ce sont des exemples de bonne conduite. Ainsi, Napoléon joue le rôle de Henri IV, mais cela n'est pas le résultat d'un désir sincère d'imiter un symbole de courage et de tolérance, mais seulement pour des raisons cyniques et égoïstes.

Cette imitation opportuniste de l'histoire se voit aussi dans la prise de pouvoir de Napoléon et son couronnement comme empereur, où il ne se soucie pas de dépasser le despotisme des grands hommes de l'histoire dans sa quête de pouvoir. Nous verrons que Chateaubriand considère que Napoléon imite les hommes de l'histoire dans des situations

²³⁰ « Analyse raisonnée de l'histoire de France », *OC.*, t. X, p. 314.

²³¹ *MOT*, t. I, p. 1021.

²³² *MOT*, t. I, p. 1094. Attale est le roi barbare de Rome, choisi par Alaric. Cf. la note de Berchet, p. 1510.

²³³ MOREL, *La violence de l'histoire*, p. 211.

similaires aux siennes seulement quand cela lui convient. Il le fait en soulignant la différence entre l'attitude de Napoléon face à son couronnement comme empereur et l'attitude de César et Cromwell quand ils prennent le pouvoir : « Bonaparte n'imité ni César, ni Cromwell : plus assuré devant la couronne, il l'accepte »²³⁴. En quoi Napoléon n'imité-il pas César ou Cromwell ? Et Chateaubriand veut-il dire que ceci est un choix délibéré de Napoléon ou est-ce qu'il veut dire plutôt que les actions de Napoléon en devenant empereur ne ressemblent pas aux actions de César ou Cromwell ?

Tout d'abord, regardons de quelles actions il peut être question. César prend le pouvoir en tant que dictateur, ce qui marque le début de la fin de la république romaine. Olivier Cromwell (1599-1658) est une personne historique qui revient plusieurs fois dans l'œuvre de Chateaubriand, et dont la première mention se trouve dans le premier ouvrage de Chateaubriand, *l'Essai sur les révolutions*. Chateaubriand remarque à propos des convictions religieuses de Cromwell, et comment il s'en servait pour justifier l'assassinat de Charles Ier : « On connaît les farces religieuses que ce grand homme employa pour se faire autoriser dans son crime »²³⁵. La caractérisation de Cromwell comme un « grand homme » est sans doute ironique. Chateaubriand considère Cromwell comme un homme qui dissimule ses crimes derrière de belles déclarations, et c'est cela que cet exemple historique est censé illustrer chez Napoléon.

L'acte dont parle Chateaubriand, puisqu'il est question du couronnement de Napoléon, est vraisemblablement l'offre du Parlement anglais à Cromwell de prendre le titre de roi, en 1655. Cet événement est décrit dans l'ouvrage historique de Chateaubriand sur l'histoire de la monarchie anglaise, *Les Quatre Stuarts* (1826), et nous nous en servons pour éclairer la signification de Cromwell en tant qu'exemple historique : « Cromwell se crut obligé de refuser la couronne par un long et obscur discours, où l'on découvrit à la fois ses regrets de repousser le diadème et sa satisfaction de remettre au théâtre la parade de César »²³⁶. Cromwell souhaite le pouvoir, mais il prétend ne pas le vouloir, à la différence de Bonaparte qui se fait couronner sans hésiter : « Bonaparte n'hésita pas à se couronner, soit qu'ayant plus de gloire il eût plus d'audace, soit que la France, plus malheureuse dans sa révolution que l'Angleterre ne l'avoit été dans la sienne, craignît moins de perdre la liberté »²³⁷.

²³⁴ *MOT*, t. I, p. 940.

²³⁵ *Essai*, p. 324.

²³⁶ « Les quatre Stuarts », *OC.*, t. X, p. 415.

²³⁷ « Les quatre Stuarts », *OC.*, t. X, p. 415.

Ces deux hommes, César et Cromwell, feignent au moins le refus de prendre le pouvoir, alors que Napoléon ne le fait pas. Il nous faut maintenant analyser de plus près la remarque de Chateaubriand que Napoléon « n’imite pas César, ni Cromwell ». Comme dans le cas de la « copie » d’Alaric, il est difficile de voir si l’on devrait interpréter ce mot dans son sens littéral. Chateaubriand veut-il dire que Napoléon fait un choix de ne pas imiter César ou Cromwell ? La description du refus d’imiter de Bonaparte devrait plutôt être comprise comme une description de son manque de conscience, c’est-à-dire qu’il dépasse le despotisme de ses prédécesseurs.

Le dernier exemple que nous avons choisi est aussi le plus significatif. L’orgueil de Napoléon fait qu’il ignore les exemples historiques qui aurait pu prévenir sa défaite pendant sa campagne en Russie. L’exemple le plus éclatant qu’utilise Chateaubriand pour montrer ceci est celui du roi Charles XII de Suède (1697-1718), qui entrepris lui aussi une invasion de Russie, qui échoua tout comme celle de Bonaparte²³⁸. Pendant la description de la campagne de Russie en 1812, Napoléon est présenté comme quelqu’un qui est imbu de son propre génie, sans se soucier d’apprendre de l’histoire : « Possédé de sa propre existence, Bonaparte avait tout réduit à sa personne ; Napoléon s’était emparé de Napoléon ; il n’y avait plus que lui en lui »²³⁹. Ceci explique pourquoi il n’apprend pas du passé. Chateaubriand fait la réflexion suivante : « Si les exemples instruisaient, Bonaparte aurait pu s’inquiéter au souvenir de Charles XII qui traversa Smolensk en cherchant Moscou »²⁴⁰. Mais Napoléon ignore ou ne se soucie pas de l’histoire de ce roi qui a entrepris une campagne si similaire à la sienne, ou il refuse d’en tirer des leçons. Par conséquent, sa campagne subit le même destin, défaite par les forces russes et l’hiver glacial. Pourquoi Napoléon n’apprend-il pas de l’histoire ? En raison de son orgueil, et son caractère de grand homme, il ne veut imiter personne. En concluant la partie de ses mémoires sur la vie de Napoléon, Chateaubriand décrit ce trait du caractère de Bonaparte de la manière suivante : « les grands hommes, très petite famille sur la terre, ne trouvent malheureusement qu’eux-mêmes pour s’imiter. À la fois modèle et copie, personnage réel et acteur représentant ce personnage, Napoléon était son propre mime »²⁴¹. En raison de son génie, et de son caractère d’un des plus grands hommes de l’histoire, Napoléon

²³⁸ Charles XII n’est pas un personnage très connu en France, mais il nous semble probable que Chateaubriand le connaît par la biographie que Voltaire lui avait consacrée, *Histoire de Charles XII : roi de Suède*, publié en 1731.

²³⁹ *MOT*, t. I, p. 989.

²⁴⁰ *MOT*, t. I, p. 989.

²⁴¹ *MOT*, t. I, p. 1223.

ne trouve pas d'hommes égaux à imiter. Et cette incapacité de trouver des exemples historiques à imiter le conduit à sa défaite.

La vie de Napoléon comme exemple historique

Nous examinerons maintenant comment la vie de Napoléon pose un problème au modèle de l'histoire comme dispensatrice d'exemples. C'est le seul cas dans les mémoires où Chateaubriand désigne explicitement des actions contemporaines comme des exemples pour l'avenir. Comme nous avons pu le constater, la difficulté d'établir des parallèles entre Napoléon et des personnages historiques réside non pas dans la continuité historique de Napoléon avec ces personnes, mais dans le choix de personnages vertueux ou vicieux. L'ambiguïté de Chateaubriand à l'égard de Napoléon, que nous avons décrite ci-dessus, crée cette difficulté. Pourtant, en ce qui concerne la vie de Napoléon, Chateaubriand semble considérer comme plus difficile la possibilité de s'en servir comme exemple historique à l'avenir. Jean-Claude Berchet, dans son introduction à la deuxième partie des *Mémoires d'outre-tombe*, soutient que « Chateaubriand cherche moins à écrire une histoire objective de Napoléon qu'à méditer sur un destin exceptionnel, propre à nourrir par des *exemples* une réflexion morale et politique »²⁴². Nous trouvons cette remarque très pertinente, et nous le prenons comme le point de départ pour notre dernière analyse dans ce mémoire. La vie de Napoléon peut-elle, selon Chateaubriand, fournir des exemples ? Seront-ils valables dans l'avenir ? Et si cela n'est pas le cas, quelles en sont les causes ?

Tout d'abord il faut souligner que malgré sa perspicacité, ce constat de Berchet est problématique à plusieurs égards, et il faut éclairer ces difficultés avant d'aborder notre analyse. Notamment parce que Berchet ne précise pas sur quoi il fonde cette réflexion : Chateaubriand ne dit pas explicitement que son but en écrivant la vie de Napoléon est celui qu'indique Berchet, et nous pouvons même constater que l'inverse sur certains points. Chateaubriand souligne plusieurs fois qu'il souhaite écrire une histoire plus objective de Napoléon, afin de dissiper les mythes qui entourent ce grand homme après sa mort. En outre, un aspect que Berchet n'a pas suffisamment souligné à notre avis, c'est la difficulté, causée par ces mythes, de trouver des exemples dans la vie de Napoléon.

Reprenons la définition de l'exemple historique que nous avons proposée dans les chapitres précédents. Nous l'avons défini comme la description d'une action ou d'un propos,

²⁴² BERCHET, « Avant-propos », *MOT*, t. I, p. 605.

d'un vice ou d'une vertu d'un personnage historique qui sert d'illustration ou un modèle à imiter où à éviter. Y a-t-il des propos ou des actions de la vie de Napoléon qui ressemblent à notre définition ? En raison des sentiments confus de Chateaubriand à l'égard de Napoléon, il est difficile de voir si Napoléon serait l'incarnation d'une seule vertu ou un seul vice, une « figure exemplaire » d'après la définition de Curtius. Il nous semble donc plus pertinent de chercher dans le récit de la vie de Bonaparte des actions qui sont à imiter ou éviter, selon Chateaubriand.

Donc, y a-t-il des actions de Napoléon que Chateaubriand décrit comme des actions à imiter où éviter ? En ce qui concerne les actions condamnables à éviter il n'en manque pas dans le récit de la vie de Napoléon. Chateaubriand en décrit plusieurs, et nous en avons traité quelques-unes dans les pages précédentes, comme l'invasion de la Russie ou l'exécution du duc d'Enghien. Pourtant, Chateaubriand n'explique pas clairement la fonction de ses descriptions, si leur objectif est de donner des exemples à imiter ou éviter. Berchet n'indique pas non plus précisément quelles sont les actions de Napoléon qu'il qualifie comme exemplaires. Cependant, Chateaubriand qualifie certaines actions de Napoléon comme des « leçons ». Bien que ces actions ne soient pas désignées explicitement comme des exemples à imiter ou éviter, il nous semble que nous pouvons les traiter comme tels, puisque leur fonction et leur signification semblent être identiques. Par conséquent, nous avons choisi de les analyser comme des exemples historiques. Pourtant, toutes ces « leçons » ne figurent pas dans le récit « De Bonaparte » dans les mémoires. Mais cela n'ôte rien à la pertinence de la remarque de Berchet, parce qu'ils servent tous à décrire la vie de Napoléon.

L'action qui est probablement la « leçon » la plus importante de la vie de Napoléon ne fait pas partie de « De Bonaparte », mais est décrite plus tôt dans les mémoires. Cela concerne l'action que Chateaubriand considère comme la plus ignoble de Napoléon, le meurtre du duc d'Enghien. Dans cette partie des mémoires, nous pouvons encore une fois constater le soin que prend Chateaubriand pour établir un récit objectif des faits : au cours du livre XVI des mémoires, en s'appuyant sur des témoignages des personnages qui y participèrent, il essaie d'établir la responsabilité du meurtre du prince. Chateaubriand en conclut que Napoléon est le responsable principal de la mort du duc d'Enghien. Nous voyons donc qu'écrire une histoire objective n'est pas incompatible avec la recherche d'exemples historiques, comme semble indiquer Berchet. En revanche, établir la vérité sur cette affaire est nécessaire pour établir la culpabilité de Napoléon, et donc pour que cet événement puisse servir comme exemple tiré de

sa vie. Après avoir décrit le procès et l'exécution du prince, et la culpabilité de toutes les parties impliquées, Chateaubriand fait la conclusion suivante :

Une grave leçon est à tirer de la vie de Bonaparte. Deux actions, toutes deux mauvaises, ont commencé et amené sa chute : la mort du duc d'Enghien, la guerre d'Espagne. Il a beau passer dessus avec sa gloire, elles sont demeurées là pour le perdre. Il a péri par le côté même où il s'était cru fort, profond, invincible, lorsqu'il violait les lois de la morale en négligeant, en dédaignant sa vraie force, c'est-à-dire ses qualités supérieures dans l'ordre et l'équité.²⁴³

Quelle est donc la leçon dont parle Chateaubriand est qui s'exprime à travers l'exécution du duc d'Enghien et l'invasion de l'Espagne ? Même s'il y a deux actions, la même leçon morale en ressort. Chateaubriand décrit un Napoléon qui croit que sa force réside dans sa capacité de se mettre au-dessus des lois morales, mais l'auteur soutient en revanche que sa vraie force réside dans ses talents de maintenir l'ordre. Restaurer l'ordre après la Révolution est justement l'une des raisons de la grandeur de Napoléon qui « est grand pour avoir fait renaître en France l'ordre du sein du chaos »²⁴⁴. Dès qu'il abandonne la vertu, il est en voie de perdition : « Tant qu'il ne fit qu'attaquer l'anarchie et les étrangers ennemis de la France, il fut victorieux ; il se trouva dépouillé de sa vigueur aussitôt qu'il entra dans des voies corrompus »²⁴⁵. La violation morale de l'exécution d'un prince innocent est ce qui provoque l'hostilité de toute l'Europe, surtout de la Prusse et de la Russie. Il dit au lecteur : « remarquez qu'au moment même de la mort du prince, commença la dissidence qui, croissant en raison de la mauvaise fortune, détermina la chute de l'ordonnateur de la tragédie de Vincennes »²⁴⁶.

Jean-Claude Berchet constate à propos de la description des conséquences du meurtre du duc d'Enghien qu'elle fait clairement voir les idées politiques de Chateaubriand en montrant que « la politique ne saurait se fonder que sur la morale »²⁴⁷. La leçon qu'il faut tirer de l'assassinat du duc d'Enghien par l'ordre de Napoléon, et que la politique qui se base sur le crime se corrompt toujours. C'est une faute morale qui le conduit à sa chute. Ceci semble être l'une des « réflexions morales et politiques » que la vie de Napoléon est censée provoquer, selon Berchet.

De même, nous pouvons constater une autre leçon dans la vie de Napoléon, qui est insérée dans une description de l'opposition à Napoléon en France après sa première défaite et

²⁴³ *MOT*, t. I, p. 758.

²⁴⁴ *MOT*, t. I, p. 1231.

²⁴⁵ *MOT*, t. I, p. 758.

²⁴⁶ *MOT*, t. I, p. 758.

²⁴⁷ *MOT*, t. I, p. 1458. Note de Berchet.

l'entrée des forces alliées en France. Plusieurs personnes soutiennent publiquement que Napoléon doit renoncer au trône de France, entre autres Madame de Staël et Benjamin Constant. Chateaubriand y ajoute sa parole quand il publie la brochure *De Bonaparte et des Bourbons*, dans laquelle il décrit le résultat de cette opposition unie des écrivains et des hommes politiques, et l'opposition croissante des Français, de la manière suivante :

Quant à Bonaparte, lui, malgré ses énormes acquisitions, il a succombé, non parce qu'il était vaincu, mais parce que la France n'en voulait plus. Grande leçon ! qu'elle nous fasse à jamais ressouvenir qu'il y a cause de mort dans tout ce qui blesse la dignité de l'homme.²⁴⁸

Quelle est la leçon exprimée ici ? Chateaubriand semble soutenir que la défaite de Napoléon est liée à des causes morales, et donc que la fin de l'empire n'est pas seulement liée à des stratégies militaires. La France l'a rejeté en raison de ce qu'il a fait et qui « blesse la dignité de l'homme ». Remarquons la généralité de cette phrase, il ne désigne pas un crime spécifique, mais semble plutôt décrire la totalité des crimes de Napoléon. Selon notre interprétation cette remarque est donc plutôt une synthèse des crimes de l'empereur : Chateaubriand exprime un souhait, et il semble croire que cela sera le cas, que cette leçon servira à instruire dans l'avenir. Il semble donc dire que les crimes de Napoléon seront toujours valables comme exemples historiques dans le futur.

Malgré ces exemples historiques qu'indique Chateaubriand dans la vie de Napoléon, trouver ces exemples s'avère difficile. Car en raison des mythes qui entourent Napoléon après sa mort, il est très difficile de savoir quelles parties de sa vie fournissent des exemples valables pour l'avenir. Chateaubriand constate qu'on a tendance à oublier les crimes de Napoléon après sa mort, et à croire que ses crimes étaient commis pour des objectifs nobles : « Ne veut-on pas transformer l'empereur aujourd'hui en un Romain des premiers jours du mont Aventin, en un missionnaire de liberté, en un citoyen qui n'instituait l'esclavage que par amour de la vertu contraire ? »²⁴⁹ Il constate aussi une tendance à exagérer les qualités de Napoléon dans tous domaines, et pas seulement ses talents militaires : « On a voulu faire de Bonaparte un être parfait, un type de sentiment, de délicatesse, de morale et de justice, un écrivain comme César et Thucydide, un orateur et un historien comme Démosthène et Tacite »²⁵⁰.

²⁴⁸ *MOT*, t. I, p. 1070.

²⁴⁹ *MOT*, t. I, p. 1224.

²⁵⁰ *MOT*, t. I, p. 1219.

Cette tendance est poussée jusqu'à l'extrême, au point où on fait de Napoléon une sorte de personnage légendaire : « Bonaparte n'est plus le vrai Bonaparte, c'est une figure légendaire composée des lubies du poète, des devis de soldats et des contes du peuple, c'est le Charlemagne et l'Alexandre des épopées du moyen âge que nous voyons aujourd'hui »²⁵¹. Cette tendance à exagérer l'importance de tous les aspects de la vie de Napoléon est clairement exprimée dans une description par Chateaubriand d'un épisode de la jeunesse de Napoléon. En 1792, il vit dans des conditions très modestes à Paris. Il participe à un jeu de spéculation, organisé par le frère d'un de ses amis proches, Louis Antoine Fauvelet de Bourrienne (1769-1834) :

Le frère de Bourrienne avait fait une spéculation qu'il appelait encan national ; Bonaparte y avait déposé sa montre ; exemple dangereux : que de pauvres écoliers se croiront des Napoléons pour avoir mis leur montre en gage !²⁵²

Certes, ceci est une exagération de la part de Chateaubriand, mais cette remarque exprime très clairement son attitude envers les mythes qui entourent Napoléon. Cela montre que le détail le plus insignifiant de la vie de l'empereur peut donc devenir un exemple historique pour le futur, à cause de l'importance qu'on accorde à ses moindres faits et gestes. Et c'est justement ces mythes que Chateaubriand essaie de dissiper en écrivant une histoire objective de Napoléon. Il dit clairement qu'il n'inclut pas tous les détails de la vie de Napoléon, notamment sur ses grandes batailles : « je ne m'occupe pas d'une vie particulière de Bonaparte ; je trace l'abrégé et le résumé de ses actions ; je peins ses batailles, je ne les décris pas »²⁵³. Mais il dit clairement que l'un de ses buts en décrivant la vie de Napoléon est de décrire une histoire objective et d'éviter d'ajouter au mythe de Napoléon :

Si j'ai réussi à rendre ce que j'ai senti, il restera de mon portrait une des premières figures de l'histoire ; mais je n'ai rien adopté de cette créature fantastique composée de mensonges ; mensonges que j'ai vu naître, qui, pris d'abord pour ce qu'ils étaient, ont passé avec le temps à l'état de vérité par l'infatuation et l'imbécile crédulité humaine.²⁵⁴

Donc, il nous semble que Berchet n'a pas entièrement raison quand il dit que Chateaubriand ne cherche pas à écrire une histoire objective de la vie de Napoléon, mais il a raison de dire

²⁵¹ *MOT*, t. I, p. 1230.

²⁵² *MOT*, t. I, p. 875.

²⁵³ *MOT*, t. I, p. 934.

²⁵⁴ *MOT*, t. I, p. 1227.

que Chateaubriand ne cherche pas à écrire une histoire *exhaustive* de la vie de Napoléon. En outre, il ne semble pas voir les remarques de Chateaubriand concernant le danger des exemples historiques, et le fait que l'on peut imiter les mauvais exemples tout aussi bien que les bons.

Conclusion du dernier chapitre d'analyse

Nous avons vu que Chateaubriand se sert du potentiel exemplaire de l'histoire en décrivant les vices et les vertus de Napoléon, mais qu'il ne réussit pas à se décider sur la place à accorder à Napoléon, parmi les héros ou les criminels de l'histoire. Il décrit Napoléon comme parfois un imitateur insincère des grands hommes de l'histoire, selon ses besoins, mais dont l'orgueil l'empêche d'apprendre les leçons les plus importantes de l'histoire, notamment celle de Charles XII.

Ensuite, nous avons examiné l'hypothèse de Jean-Claude Berchet sur la fonction exemplaire de l'histoire de la vie de Napoléon dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Nous avons pu constater que Berchet a raison à plusieurs égards quand il soutient que l'objectif de Chateaubriand semble être d'écrire une histoire pour fournissant des exemples pour une réflexion politique et morale, puisque sa vie donne des « leçons » démontrant la nécessité de la morale dans le domaine de la politique. Cependant, il nous semble qu'il a tort en opposant l'écriture d'une histoire objective à une histoire exemplaire. Nous avons vu que seule une écriture qui s'efforce d'être objective peut dissiper les mythes qui entoure Napoléon, et réussir à trouver les *exempla* parmi ses actions insignifiantes.

Finalement, où pouvons-nous situer les descriptions de Napoléon dans l'évolution de la pensée historique de Chateaubriand ? En ce qui concerne la valeur instructrice de l'histoire, Napoléon s'en sert aussi, ce qui constitue la « puissance mimétique » dont parle Anne-Sophie Morel, sa capacité à jouer le rôle du héros ou du despote selon ses propres besoins. Dans les comparaisons de Napoléon avec Attila, Alaric, Henri IV, Alexandre le Grand, César et Cromwell, Chateaubriand décrit les diverses vertus et vices de l'empereur, et la diversité de valeurs morales de ces exemples démontre le mélange d'admiration et d'hostilité de Chateaubriand envers l'empereur. Nous pouvons donc constater avec sûreté que l'histoire sert toujours un rôle illustratif dans la description de cette « première figure » de l'histoire.

8 Conclusion générale

Il est maintenant temps de résumer ce que nous avons trouvé dans cette étude. Comment pouvons-nous résumer les différentes fonctions et significations de tant de divers exemples historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe* ? Nous avons déjà signalé dans notre introduction que Chateaubriand se trouve dans une position intermédiaire dans l'historiographie occidentale, où la valeur exemplaire du passé n'est pas évidente. Ce qui est certain, ce que nous pouvons bel et bien affirmer que même si Chateaubriand abandonne le principe de l'histoire exemplaire de l'*historia magistra vitae* en tant que principe directeur dans son écriture historique, l'exemple historique en tant que technique rhétorique illustrative et modèle exemplaire est bien présent dans ses mémoires.

Nous avons vu au cours de notre analyse que le potentiel illustratif de l'exemple historique peut s'appliquer à des sujets très divers : l'écrivain lui-même ainsi que ses contemporains. De même, ce qu'illustrent ces exemples et les façons dont ils servent d'illustration chez ces personnages sont très diverses. En premier lieu, nous avons vu que Chateaubriand, à travers les exemples de François de Bassompierre et Lord Falkland, désire se montrer comme un légitimiste fidèle qui n'abandonne pas la cause de son roi, même en face à la possibilité de sa propre mort. En outre, ces royalistes de la révolution anglaise et les guerres de Religion lui servent comme modèles d'écrivains engagés, qui participant aux grands événements politiques et historique de leurs temps. Les exemples historiques soulignent dans ces cas la similitude entre Chateaubriand et ces hommes historiques.

Quant à ses contemporains, les exemples soulignent leur similitude ainsi que leur différence avec le passé. Les figures exemplaires de la trahison et la violence de l'histoire servent à illustrer ce qu'il trouve le plus horrible chez les révolutionnaires, leur répétition de crimes historiques. Elles servent à critiquer les motivations historiques de leurs actions, dans leur imitation du régicide de la révolution anglaise. Les exemples historiques vertueux servent à illustrer la différence entre les jacobins et leurs modèles historiques, par exemple dans les prétentions ridicules de Camille Desmoulins. De même, ils servent à souligner le manque d'intérêt de ses contemporains durant la Restauration et la révolution de Juillet, par leur différence avec les grands personnages du passé. Finalement, nous avons vu comment les exemples historiques servent à illustrer les grandeurs et les crimes de Napoléon, la manière dont il se sert de l'histoire d'une façon opportuniste pour construire son propre mythe, et

comment le refus d'apprendre de l'histoire le conduit à sa défaite. Et enfin, quels problèmes son mythe pose à la possibilité d'utiliser sa vie comme exemple historique.

Nous avons introduit ce mémoire en analysant comment Hartog décrit Chateaubriand comme vivant dans un temps où la valeur exemplaire de l'histoire n'est pas certaine. Quel statut final pouvons-nous proposer pour l'exemple historique dans la pensée de Chateaubriand après les analyses que nous avons faites ? Nous avons vu quelques façons dont se manifeste cette position intermédiaire de Chateaubriand dans les problèmes qu'il constate dans l'emploi d'exemples historiques. Notamment dans le cas de la révolution de Juillet, les exemples historiques illustrent l'inanité d'imiter un passé à jamais perdu, qui ne subsiste que dans une espèce de parodie révolutionnaire. Quand nous avons traité les exemples historiques sous la révolution de Juillet, nous avons vu qu'il y a bien une rupture dans l'histoire, mais nous avons aussi vu dans le même chapitre que l'histoire peut servir d'exemple pour décrire cette rupture, dans ce cas la nullité des acteurs de la révolution de Juillet. Nous sommes donc entièrement d'accord pour dire qu'il y a une rupture dans la pensée de Chateaubriand sur l'originalité de la Révolution et la continuité de l'histoire. Mais malgré la rupture entre le passé et le présent, les exemples historiques peuvent toujours illustrer cette discontinuité.

Étant donné le nombre de pages de notre corpus, et le champ de recherche relativement neuf des exemples historiques, nous aurions pu diriger notre recherche vers d'autres domaines. Nous aurions pu chercher à établir la date de rédaction de chacun des exemples historiques dans les *Mémoires d'outre-tombe* afin de vérifier l'hypothèse de Hartog, et situer avec précision la rupture dans la pensée historique de Chateaubriand. Ceci nous semble, malgré le travail excellent que Jean-Claude Berchet a fait en établissant la nouvelle édition critique des mémoires, être une tâche gigantesque qui déborde bien au-delà la portée d'un mémoire. Nous aurions pu faire un mémoire encore plus philologique, en établissant la provenance de tous les exemples historiques dans les mémoires de Chateaubriand, leurs sources et leurs transformations de leur utilisation dans les mémoires. Nous aurions pu nous concentrer sur des autres formes d'exemples qui ne concernent pas forcément les personnages historiques, mais peut-être aussi les événements historiques. Cependant, cette division nous semble en fait un peu illusoire, puisque les actions entreprises dans l'histoire sont forcément entreprises par des individus qui agissent dans le temps. De plus, nous avons seulement traité, comme le montre le titre de ce mémoire, de l'histoire exemplaire *dans* les mémoires de Chateaubriand. Évidemment, il aurait été possible d'analyser ces mémoires sous le titre « L'histoire

exemplaire *des Mémoires d'outre-tombe* », en cherchant à analyser le potentiel exemplaire de la vie de Chateaubriand, s'il pense que sa vie, telle qu'elle est décrite dans ses mémoires, peut servir d'exemple dans le futur. Puisque ce mémoire ne traite qu'une partie d'une œuvre énorme, il sera sans doute possible d'approfondir et améliorer notre analyse. Les *Mémoires d'outre-tombe* est un ouvrage gigantesque qui a de quoi nourrir des décennies de recherches. Nous avons hâte à voir où mènera la recherche sur le rôle de l'exemple historique dans l'œuvre de Chateaubriand, et surtout dans ses mémoires. Nous espérons que cette étude pourra se révéler utile pour des recherches futures.

Bibliographie des ouvrages cités et consultés

Ouvrages de Chateaubriand

- « Analyse raisonnée de l'Histoire de France », *Œuvres complètes*, t. X, éd. Charles Augustin de Sainte-Beuve, Paris : Librairie Garnier Frères, 1911.
- « De Buonaparte et des Bourbons », *Œuvres complètes*, t. VII, éd. Charles Augustin de Sainte-Beuve, Paris : Librairie Garnier Frères, 1911.
- « Essai sur la littérature anglaise », *Œuvres complètes*, t. XI, éd. Charles Augustin de Sainte-Beuve, Paris : Librairie Garnier Frères, 1911.
- « Études historiques », *Œuvres complètes*, t. IX, éd. Charles Augustin de Sainte-Beuve, Paris : Librairie Garnier Frères, 1911.
- « Les quatre Stuarts », », *Œuvres complètes*, t. X, éd. Charles Augustin de Sainte-Beuve, Paris : Librairie Garnier Frères, 1911.
- Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, éd. Maurice Regard, Paris : Gallimard, 1978.
- Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, t. I-II, Paris : Le livre de Poche, 2003-2004.

Ouvrages sur Chateaubriand

- AUREAU Bertrand, *Chateaubriand penseur de la Révolution*. Paris : Honoré Champion, 2001.
- BARBÉRIS Pierre, *Chateaubriand : une réaction au monde moderne*, Paris : Larousse, 1976.
- BERCHET Jean-Claude, « Le statut générique des mémoires », *Chateaubriand e i*
« Mémoires d'outre-tombe », Pisa : Edizioni ETS, 1998.
- , *Chateaubriand*, Paris : Gallimard, 2002.
- CLÉMENT Jean-Paul, *Chateaubriand : Biographie morale et intellectuelle*, Paris : Flammarion, 1998.
- FUMAROLI Marc, « Histoire et mémoires », *Chateaubriand mémorialiste – Colloque du cent cinquantième (1848-1998)*, éd. Jean-Claude Berchet & Philippe Berthier, Genève : Droz, 2000.

- HARTOG François, « Les anciens, les modernes, les sauvages ou le ‘temps’ des sauvages », *Chateaubriand, le tremblement du temps*, éd. Jean-Claude Berchet, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1994.
- MARTELLUCI Filippo, « L’Histoire absente : Chateaubriand au carrefour du temps », *Chateaubriand, penser et écrire l’histoire*, éd. Ivanna Rosi & Jean-Marie Roulin, Publication de l’Université de Saint-Etienne, 2009.
- MOREL Anne-Sophie, *Chateaubriand et la violence de l’histoire dans les Mémoires d’outre-tombe*, Paris : Honoré Champion, 2014.
- PORTER Charles A., *Chateaubriand : composition, imagination and poetry*, Saratoga : Anma Libri, 1978.
- REEDMAN Harry, « Chateaubriand and Washington, Chateaubriand and Napoléon », *Historical Figures in French Literature*, Columbia : French Literature Series, 1981.
- RICHARD Jean-Pierre. *Le paysage de Chateaubriand*. Paris : Seuil, 1967.
- SCOTT Malcolm, *Chateaubriand : The Paradox of Change*, Oxford: Peter Lang, 2010.
- VALEUR Peter Svare, *Romantic Figures of Old Age : Readings of Chateaubriand, Eichendorff and Wordsworth*, PHD : Universitetet i Oslo, 2012.
- VIAL André, *Chateaubriand et le temps perdu*, Paris : Juillard, 1971.

Littérature secondaire

- ADOUMIÉ Vincent, *De la monarchie à la république 1815-1879*, Paris : Hachette, 2013.
- ARISTOTE, *Rhétorique*, t. I-III, trad. Médéric Dufour & André Wartelle, Paris : Les Belles Lettres, 1932-1978.
- BREMOND, Claude & Jacques LE GOFF, *L’« exemplum »*, Université catholique du Louvain : Typologie des sources du Moyen Age occidental, 1996.
- CHAMPLIN Edward, *Nero*, Cambridge MA : Harvard University Press, 2003.
- CICÉRON, *De l’orateur*, trad. François Richard, Paris : Garnier Frères, 1935.
- , *De l’invention*, trad. Guy Achard, Paris : Les Belles Lettres, 1994.
- , *On divination : Book 1*, trad. David Wardle, Oxford : Clarendon Press, 2006.
- COMMYNES Philippe de, *Mémoires*, éd. Joël Blanchard & Michel Querueil, Paris : Le livre de poche, 2001.
- CURTIUS Ernst Robert, *European Literature and the Latin Middle Ages* [1948], trad. Willard R. Trask, Princeton : PUP, 1990.

- FORSYTHE Gary, *A Critical History of Early Rome*, Berkeley : University of California Press, 2005.
- HARTOG François, *Régimes d'historicité – présentisme et expérience du temps*, Paris : Seuil, 2003.
- JESSENNE Jean-Pierre, *Révolution et Empire : 1783-1815*, Paris : Hachette, 2014.
- KOSELLECK Reinhardt, *Futures Past – On the Semantics of Historical Time*, trad. Keith Tribe, New York : CUP, 2004.
- LE GLAY Marcel, Jean-Louis VOISIN & Yann LE BOHEC, *A History of Rome*, trad. Antonia Nevill, Chichester : Wiley-Blackwell, 2009.
- LEMOINE Mathieu, *La faveur et la gloire : Le maréchal de Bassompierre mémorialiste (1579-1646)*, Paris : PUPS, 2012.
- L'ESTOILE Pierre de, *Journal du règne de Henri IV (1589-1594)*, éd. Gilbert Shrenck, t. I-IV, Genève : Droz, 2011.
- LYONS John D., *Exemplum – The Rhetoric of Example in Early Modern France and Italy*, Princeton : PUP, 1989.
- MOSSÉ Claude, *L'Antiquité dans la Révolution française*, Paris : Albin Michel, 1989.
- PLUTARQUE, « Alexandre — César », *Vies*, t. IX, trad. Robert Flacelière & Émile Chambry, Paris : Les Belles Lettres, 1975.
- RETZ Jean François Paul de Gondy de, *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I-III, Paris : Le club français du livre, 1949.
- SAINT-SIMON Louis de Rouvroy de, *Mémoires, suivi de Additions au journal de Dangeau*, éd. Yves Coirault, t. I-VIII, Paris : Gallimard, 1983-1988.
- STENDHAL, *La vie de Henry Brulard*, Paris : Gallimard, 1973.

Articles

- FUMAROLI Marc, « Les mémoires du XVII^e siècle au carrefour des genres en prose », *XVII^e siècle* 94-95, 1972, pp. 7-38.
- MASSEAU Didier, « Histoire et roman au XVII^e siècle : la querelle des théoriciens. Polémique stérile ou débat fécond ? », *XVII^e siècle* 246, 2010, pp. 163-168.
- RINCÉ Dominique, « Napoléon : une figure privilégiée dans les Mémoires d'outre-tombe », *Bulletin de la société Chateaubriand* 19, 1976, pp. 57-62.

Dictionnaires et ouvrages de référence

FURETIÈRE Antoine, *Dictionnaire universel*, t. I-III, Genève : Slatkine Reprints, 1975.

POUGEOISE Michel, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris : Arman Colin, 2001.

RAY Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, t. I-II, Paris : Le Robert, 2016.

Sources numériques

BASSOMPIERRE François de, *Journal de ma vie – Mémoires du maréchal de Bassompierre*, t. I-IV, Paris : Vve Jules Renouard, 1870-1877.

<<http://gallica.bnf.fr>> Consulté le 11.04.18.

DIDÉROT Denis & Jean le Rond d'ALEMBERT (éd.), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts ou des métiers* [1751-1772], University of Chicago : ARTFL Encyclopédie Project, 2017.

<<https://encyclopedie.uchicago.edu/>> Consulté 09.04.18.

FÉRAUD Jean-François, *Dictionnaire critique de la langue française*, t. I-IV, Marseilles : Jean Mossy, 1787.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50602b>> Consulté le 02.04.18.